BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XLVIII

JUILLET A DÉCEMBRE 1873

PARIS
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE DE SÈVRES, 31.

1873



PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

promet l'auteur sera le bien venu.—Tout au courant de celui-ci, dans un langage charmant, il donne beaucoup d'exemples, se sert même de la littérature pour sa méthode, et, qui plus est, du catéchisme, redresse quelques erreurs historiques devenues universelles, et mêle l'anecdote à une exposition qu'on redouterait comme trop sèche. Il s'affirme aussi très-carrément chrétien, et rejette les stupides inventions de la prétendue *science* contemporaine. « Je ne suis pas de « ceux qui disent que l'homme n'est qu'un singe perfectionné. Il y « a là une idée de matérialisme que je repousse de toutes mes forces. « Aussi, le chimpanzé du jardin d'acclimatation a-t-il pu mourir « sans que je me crusse obligé de mettre un crêpe à mon chapeau. « Je ne me connais pas de babouins, de sagouins, en un mot de qua- « drumanes, parmi mes ancêtres. Adam et Eve sont nos deux pre- « miers parents; je n'en connais pas d'autres (p. 47). » Et nous en sommes arrivés à ce glorieux développement de civilisation, qu'une déclaration pareille fasse honneur à un écrivain s'occupant des sciences ! Mais M. Tarnier a d'autres titres à notre estime, et cette brochure aussi. Nous en recommandons de nouveau la lecture ; ce ne sera point du temps perdu. V. CORDEMAIS.

16. **MARGUERITE LE NOBLETZ**, par Mme Blanche DE ROSARNOUX. — 1 volume in-18 de X-228 pages (1873), chez Enault et Mas; — prix . 1 fr. 50 c.

Ce petit livre n'emprunte rien à la fiction : c'est l'histoire d'une héroïne chrétienne que l'écrivain peint avec talent, et avec d'autant plus d'amour qu'il s'agit d'une personne appartenant à sa famille. La figure de Marguerite Le Nobletz ne paraît pas seule ici : elle est accompagnée, et même dominée, par celle de son frère Michel, missionnaire, qui exerce une grande influence sur cette sœur qu'il devait rendre digne de lui.

Née en 1583, de parents nobles et chrétiens, Marguerite reçut une éducation distinguée sous tous les rapports. Elle était belle; le monde et la vanité captivèrent d'abord son cœur, tandis que son frère, qui avait embrassé la vie la plus austère, porta même si loin la pratique de l'humilité et du renoncement, qu'il fut en butte aux persécutions de ses parents, déjà âgés, mais encore imbus des préjugés du monde. Dans ces pénibles circonstances, Marguerite, et Anne, sa plus jeune sœur, lui offrirent quelques consolations. Le fruit de la patience du jeune prêtre fut enfin la conversion parfaite de son père et de sa mère. Celle de Marguerite se fit encore attendre.

« Comme, à l'époque où vivait Mlle Le Nobletz, on n'avait point en-
« core trouvé le secret d'unir le luxe et la frivolité avec la dévotion,
« il s'élevait en elle un grand combat à la seule pensée qu'il faudrait
« faire le sacrifice de la vanité et des parures mondaines. » Voilà ce qui faisait hésiter la jeune fille ; mais une fois vaincue par la grâce, ce n'est pas à demi qu'elle se donna à Dieu.

Confiant le soin de ses parents à sa sœur Anne, qui devait mener sous le toit paternel une vie tout angélique, Marguerite, après s'être vêtue de bure, se retira dans la retraite, sous la direction de son frère. Après une suite d'épreuves qu'il lui fit subir pour consolider sa conversion, elle se confina dans une petite chaumière, aux environs du Conquet, se livra tout entière à des œuvres de piété, de miséricorde et d'apostolat, et gagna à Dieu bien des âmes. Son exemple et ses instructions agirent sur de grandes dames aussi bien que sur des femmes du peuple, et elle forma ainsi une pieuse association. Aidée de son frère, elle fit un bien immense dans ce pays, où leur mémoire est demeurée en vénération, et elle couronna sa sainte carrière en offrant sa vie à Dieu en échange de celle d'une mère de famille près de mourir. Le ciel agréa son sacrifice : elle fut atteinte du même mal, et, tandis que la malade revenait à la santé, elle mourut en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante ans. — Quelques écrits de Michel Le Nobletz et une notice sur la bonne Armelle, servante bretonne, complètent cet excellent volume.

17. **LE LIVRE** *de Job, traduction sur l'hébreu et commentaire, précédé d'un essai sur le rhythme chez les Juifs, et suivi du cantique de Débora et psaume CX*, par M. l'abbé LE HIR, professeur d'Ecriture sainte, d'hébreu et de langues orientales au séminaire Saint-Sulpice, *avec introduction*, par M. l'abbé GRANDVAUX, professeur au séminaire Saint-Sulpice. — 1 volume in-8° de 430 pages (1873), chez Jouby et Roger ; — prix : 6 fr.

Nous avons signalé en son temps la première partie de cette publication (V. notre t. XLII, p. 486). Nous avons à parler aujourd'hui de la seconde, et nous le ferons avec le même plaisir et la même réserve : avec le même plaisir, parce qu'elle doit avoir un égal succès ; avec la même réserve, parce qu'il est toujours délicat de juger les œuvres d'un spécialiste éminent. A louer comme à critiquer de tels travaux, il y a d'ordinaire, sinon en réalité du moins en apparence, quelque présomption. Pour éviter l'écueil sans forfaire au devoir et sans nous priver d'une satisfaction très-légitime, nous dirons simple-

ment ce que renferme le présent volume, et quelles en sont les qualités secondaires, laissant aux orientalistes et aux exégètes le soin d'en juger la valeur intrinsèque.

Bien qu'il eût fait une étude approfondie des livres sacrés et de tout ce qui s'y rattache, M. l'abbé Le Hir n'a pas écrit sur ces graves matières autant qu'on l'eût désiré. De ses travaux relatifs à la poésie biblique il ne reste au complet qu'un *essai* sur le rhythme chez les Juifs et une traduction avec commentaires sur le livre de Job, le cantique de Débora et le psaume CX, le premier des vêpres du dimanche. — La question du rhythme dans la poésie hébraïque a depuis longtemps divisé les érudits. Trois écoles en sont encore la preuve. L'une prétend qu'il n'y a, dans les saintes Ecritures, aucune trace de vers proprement dits; une autre affirme que le mètre s'y rencontre, et soumis aux mêmes lois que dans la langue grecque et la langue latine; une troisième, tout en l'y reconnaissan volontiers, pense qu'on ne saurait lui assigner aujourd'hui de règles fixes. M. l'abbé Le Hir laisse de côté la première, glisse entre les deux autres, et formule ainsi ses conclusions : « La prosodie hé-« braïque était des plus simples, comptait les syllabes sans le « mesurer et les unissait toujours en nombres pairs, affectait de « préférence certaines positions pour l'accent, mettait le parallélisme « de la pensée à côté du parallélisme des termes dans les deux frac-« tions du vers et dans les deux moitiés du distique, et entremêlait « les vers avec assez peu de régularité dans la même pièce, non « qu'elle fût ennemie de la contrainte, mais parce que cette variété « dans les coupes lui paraissait sans doute plus conforme au génie « de l'ode et au vol hardi de l'enthousiasme divin. Elle avait l'idée « de la strophe, mais sans y jeter ses pensées comme dans un moule « inflexible. Elle usait du refrain et le ramenait avec bonheur, mais « avec le même esprit de libre essor. Seulement, dans les chants « tempérés, dans les poëmes didactiques, dans l'expression des sen-« timents tendres et doux ou d'une tristesse résignée mais perma-« nente, elle s'assouplissait davantage, elle se pliait à toutes les exi-« gences de la symétrie la plus parfaite, mettait plus d'art dans la « disposition des strophes et des refrains, et tempérait par le gra-« cieux encadrement de ses guirlandes acrostiches la noble gravité « de ses leçons et de ses préceptes, ou la sombre douleur de ses ac-« cents (pp. 212, 213). » Cette opinion intermédiaire, bien qu'elle n'ait pas semblé à l'auteur lui-même tout à fait inattaquable, pourra

guider la science dans ses recherches subséquentes, et l'amènera peut-être à des découvertes définitives. Elle est, du reste, appuyée par des citations nombreuses. — Elle l'est encore, indirectement, par la traduction du livre de Job, où le rhythme se découvre plus sensiblement que partout ailleurs. Cette traduction, habilement justifiée quant au sens par les notes accumulées au bas des pages, est en elle-même d'une clarté, d'une vigueur, d'une aisance extrêmement remarquables. Elle a toutes les qualités vives, fermes, nerveuses, élevées du texte original, sans préjudice de l'élégance française qui ne lui fait jamais défaut. Précise et en quelque sorte technique lorsqu'il s'agit du dogme, elle s'élargit facilement dans la morale, elle se plie avec grâce à toutes les nuances du sentiment. A peine pourrait-on lui reprocher, dans la forme, quelques imperfections de détail, qu'un mot mis à la place d'un autre ferait disparaître. M. l'abbé Le Hir n'était pas seulement un hébraïsant de premier ordre : c'était un écrivain de grand mérite. — Après le cri douloureux de Job, le cantique joyeux de Débora! Jamais hymne plus triomphant n'a jailli du cœur humain; jamais la plume du traducteur n'a été plus alerte ni plus heureuse dans sa course. La prose a ici l'élan, la vivacité, l'harmonie des plus beaux vers. On la chanterait. — Même remarque à faire sur le psaume CX. C'est la victoire du Christ et de son Église, après les épreuves et le tribut du sang. La langue française rivalise, pour la célébrer, avec celle du roi prophète.

Tel est, dans ce nouveau volume, la part de M. l'abbé Le Hir. Passons à celle de l'éditeur. — M. l'abbé Grandvaux, remarquant avec raison que son modeste confrère, lequel ne songeait point à la publicité, avait laissé dans ses manuscrits plusieurs lacunes, s'est fait un devoir de les combler. A vrai dire, il remonte, pour cela, un peu haut. Rien n'appelait ici une étude sur la *poésie en général*; mais il est dans son rôle quand il esquisse un petit traité de la *poésie sacrée*, et qu'il distingue dans les livres saints, à côté de l'inspiration divine, le libre essor du génie personnel, « le style, le cachet de l'au« teur inspiré et les traces des temps, des lieux et des autres circons« tances au milieu desquelles il a vécu (p. 29). » L'union du naturel et du surnaturel, et le mutuel avantage qu'ils se donnent pour frapper l'imagination et grandir la pensée, est un point dont il faut tenir compte pour bien comprendre les poëmes bibliques. Le savant éditeur a eu raison d'en parler, et d'autant mieux qu'il l'a fait avec une entière compétence. Il a eu raison aussi de revenir sur la

question du rhythme, ou plutôt d'aider le lecteur, par une exposition historique, à mieux saisir la solution moyenne de M. l'abbé Le Hir. On lui saura gré encore d'avoir, dans des introductions critiques, élucidé les difficultés morales que peuvent présenter les infortunes de Job et l'éloge de Jahel dans le cantique de Débora. Ce travail préparatoire est digne des écrits qui le suivent. La fraternité du talent, comme celle du cœur, destinait deux professeurs de Saint-Sulpice à recueillir ensemble les éloges de la science et les hommages d'une reconnaissance bien méritée. LE VERDIER.

18. **SAINT MARTIN** *et son monastère de Ligugé*, par le P. dom François CHAMARD, bénédictin de l'abbaye de Ligugé, de la congrégation de France. — 1 volume in-12 de XXXII-416 pages (1873), chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 3 fr.

Le progrès des sciences historiques a donné de nos jours un puissant intérêt aux monographies qui ont pour but de faire connaître, d'après les sources, l'origine et les développements de certaines abbayes, dont le rôle a été plus important dans nos contrées. On s'est aperçu que, de ces études locales consciencieusement faites, il jaillissait souvent des lumières fécondes, inattendues, propres à jeter un jour nouveau sur l'ensemble de l'histoire générale du pays. Tel sera, croyons-nous, au seul point de vue scientifique et sans parler de plusieurs autres, le résultat de la savante et pieuse monographie que vient de publier dom Chamard sur le monastère de Ligugé et son saint fondateur. — Sans avoir la célébrité de beaucoup de monastères du même genre, la petite abbaye de Ligugé tient pourtant, par ses origines, une place à part dans nos annales ecclésiastiques. Deux grands noms, surtout, s'y rattachent et la font rayonner d'une auréole de gloire exceptionnelle, le nom de saint Hilaire de Poitiers, d'abord, puis celui de saint Martin son disciple et son ami, tous deux unis et comme associés par la Providence pour faire de cette obscure solitude le berceau glorieux de la vie monastique en Occident. Aujourd'hui que le culte des saints du premier âge, celui de saint Martin en particulier, refleurit au milieu de nous, et qu'on sent le besoin de relever les ruines du passé pour abriter la nudité de la société présente, il était opportun de raviver le souvenir qu'éveille le doux nom de Ligugé, et de restaurer en toutes manières un lieu jadis témoin de si éclatants miracles et de si touchantes vertus. C'est ce que l'évêque actuel de Poitiers, Mgr Pie, a parfaitement compris et heureusement réalisé.

Non content d'arracher Ligugé à des mains séculières et profanes, il a pris à tâche, de concert avec son illustre ami dom Guéranger, le restaurateur de l'ordre bénédictin en France, d'y rétablir les fils de saint Benoît, qui l'avaient autrefois occupé durant de si longs siècles. Maintenant, grâce à lui, ce petit monastère, rendu à la clôture et à la discipline de la vie régulière, est redevenu une de ces délicieuses oasis, séjour de prière, de silence et de paix, où la ferveur des religieux qui l'habitent nous reporte aux époques les plus consolantes de l'Eglise.

Ainsi relevé de ses ruines et maintenant rajeuni, Ligugé méritait d'avoir son historien. Il l'a trouvé parmi ceux mêmes qui ont reçu mission de faire revivre dans son sein la piété et la science monastiques de ses premiers âges. Dom Chamard, déjà connu par d'intéressants travaux sur les saints personnages du Maine et de l'Anjou, chargé par Mgr Pie de compulser et de mettre en ordre les annales ecclésiastiques du diocèse de Poitiers, avait entre les mains, sur l'histoire de Ligugé en particulier, les plus précieux matériaux, fruit de longues veilles et d'un infatigable labeur de plusieurs années. Avant de mettre au jour le grand ouvrage qu'il prépare, il a voulu le faire précéder de ce volume, qui sera comme une préface naturelle à l'histoire générale du Poitou, en même temps qu'un spécial et légitime hommage offert au fondateur du premier monastère des Gaules.

C'est, on le sait, une belle et admirable carrière que celle de ce grand pontife, si justement considéré parmi nous comme le père de la vie monastique. Successivement soldat, solitaire, abbé de Ligugé, évêque de Tours, fondateur de Marmoutier, apôtre et thaumaturge, saint Martin a laissé dans nos provinces, sur une multitude de points, des traces encore vivantes, et son nom est populaire dans le monde entier. Sans sortir du cadre restreint qu'il s'était imposé, sans vouloir traiter cette sainte vie avec l'étendue qu'elle comporte, dom Chamard, trouvant néanmoins l'occasion de remonter au berceau de saint Martin, en a profité pour élucider certaines obscurités historiques dont sa naissance est restée jusqu'ici enveloppée. Il le fait en maître et d'une manière décisive. Les détails inédits qu'il donne sur la première jeunesse du saint et sur son rôle dans la milice romaine sont d'une solide érudition et d'un vif intérêt. On pense bien que l'historien ne s'arrête pas avec moins d'amour et de complaisance à décrire l'arrivée du saint anachorète dans le Poitou, ses relations

avec saint Hilaire, son établissement à Ligugé, son séjour dans cette petite vallée du Clain, jusqu'alors sauvage et ignorée, d'où les parfums de vertu du nouveau moine, autant que le bruit de ses miracles, ne tardent pas à se répandre au loin dans les contrées d'alentour. Il le suit pas à pas dans ses courses apostoliques en dehors du monastère, nous montre l'influence qu'il exerce sur les populations voisines, soit par lui-même, soit par ses disciples, il signale avec des détails exacts et précis tous les vestiges qu'il a laissés de son passage dans les villes, les villages, et jusque dans les moindres hameaux du Poitou.

Toute cette partie de l'ouvrage est écrite avec verve et entrain, d'un style plein de noblesse et d'élévation ; on sent que l'auteur a déployé là tout son talent et mis toute son âme. Le récit s'entremêle, à propos et sans affectation, d'observations morales, de réflexions édifiantes et de lumineux éclaircissements qui attestent également la justesse du coup d'œil de l'observateur et les recherches approfondies de l'érudit. En lisant ces pages si instructives et si attachantes, on se prend volontiers à désirer une vie de saint Martin, complète et séparée, qui serait écrite dans le même genre, et que, mieux que tout autre, le P. Chamard paraît en mesure d'entreprendre et de mener à bonne fin.

Ici, nous ne le suivrons pas plus loin à travers les péripéties et les phases variées des événements qu'il raconte. Après la mort du saint fondateur, l'histoire de Ligugé se continue par celle de ses disciples, qui furent aussi, pour la plupart, de saints personnages et des hommes apostoliques d'une action bienfaisante et civilisatrice pour toute la contrée. La cellule du thaumaturge, où s'était opéré le miracle si fameux de la résurrection du catéchumène, devint le but d'un pèlerinage très-fréquenté, qui, malgré les malheurs de toutes sortes dont le monastère fut presque continuellement victime, n'a pas cessé, de siècle en siècle, d'attirer d'illustres visiteurs et d'être un centre d'influence surnaturelle et de grâces miraculeuses. Ligugé, du reste, compte peu d'années de prospérité et de paix. Tour à tour exposé aux fureurs des Sarrasins, aux invasions des Normands, aux violences des seigneurs de la féodalité, il eut à subir ensuite le contre-coup des guerres de religion, puis celui des querelles du jansénisme, et enfin les impiétés de la révolution. Que de fois le petit monastère a été envahi, profané, livré au pillage et à l'oubli ! Néanmoins, par la protection de son saint fondateur, nous le voyons

surnager toujours au-dessus du flot dévastateur et surgir de ses ruines, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à cette période de résurrection glorieuse et vraiment inespérée que la Providence lui ménageait de nos jours.

En relatant ainsi les destinées de son *cher monastère*, comme il l'appelle, le P. Chamard, grâce à sa patiente érudition et à ses minutieuses recherches, a été assez heureux pour tenir d'une main sûre et suivre sans interruption le fil des événements, même au milieu des époques de la plus désespérante stérilité. Comme, d'ailleurs, il s'attache constamment et avec une scrupuleuse fidélité à puiser aux sources, ses récits sont piquants, pleins d'originalité, très-propres à faire ressortir la couleur des mœurs locales et le caractère des petites passions du temps. Seulement, au point de vue de l'art, nous serions portés à lui reprocher de donner en certains endroits une importance excessive à de minces détails de chiffres, de lieux et de personnes, qu'il aurait pu ou abréger ou supprimer sans inconvénient. Il nous a semblé aussi que, plus d'une fois, il faisait violence à certains grands faits éclatants et généraux, pour les rattacher au cadre de son sujet, bien qu'en réalité ils y tiennent à peine, et seulement d'une manière très-accessoire. Quelquefois il se contente trop facilement de simples probabilités historiques et d'inductions qui n'ont que le mérite d'être ingénieuses. En tout cela, l'excès, assurément, n'est qu'au point de vue de la forme. Entraîné par l'abondance des matériaux qu'il avait sous la main, l'auteur a trop cédé au désir, d'ailleurs légitime, de ne rien omettre de ce qui pouvait tant soit peu mettre en relief les côtés les plus minimes de son sujet. Hâtons-nous d'ajouter que ce qui dédommage amplement le lecteur de ces aridités littéraires, c'est qu'en général on sent courir à travers ces pages un souffle de l'âme qui charme, épanouit, dilate et fait du bien. Même en discutant un fait contre des adversaires, en exposant un jugement critique et personnel, l'historien sait trouver dans son cœur des accents de foi et de conviction qui persuadent en même temps qu'ils édifient.

Puisse ce travail historique, véritable monument élevé par la science et la piété à la gloire de Ligugé et à la mémoire de saint Martin, contribuer à propager le culte du grand thaumaturge des Gaules, qui tend de toutes parts à renaître parmi nous! Il servira aussi puissamment, croyons-nous, la cause de l'Eglise et l'intérêt des saines doctrines, que le P. Chamard affirme avec autant de hardiesse et d'énergie que de justesse et de netteté; il fera de plus en plus ap-

précier les services que, dans tous les siècles, l'étude et la prière des moines ont rendus à la religion et à la société. L'important ouvrage que le savant bénédictin prépare pour les annales du Poitou ne saurait se faire attendre longtemps : nous nous empresserons d'en donner connaisance à nos lecteurs. P. JANVIER.

19. **MÉDITATIONS** *sur la sainte eucharistie*, par le P. PETITALOT, mariste. — 1 volume in-12 de IV-438 pages (1873), chez J. Albanel; — prix : 3 fr. 40.

20. **CONSOLATIONS** *eucharistiques et conditions pour les goûter*, par le P. Jules BALMON, mariste ; — 6e *édition*. — 1 volume in-18 de XVI-646 pages (1873), chez Seguin, à Avignon, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

21. **SEMAINE** *eucharistique*, ou *petites Méditations devant le saint-sacrement*, par M. l'abbé L. P. — 1 volume in-32 de X-212 pages (1873), chez P. N. Josserand, à Lyon ; — prix : 1 fr.

C'est un sujet inépuisable que celui de la divine eucharistie : quel que soit le nombre des auteurs qui le traitent, il reste pour chacun le plus vaste champ à l'originalité dans la forme, et même dans les pensées. Le P. Petitalot nous en fournit une preuve nouvelle dans son grave, riche et bel ouvrage, où il a su dire les mêmes choses que ses devanciers sans les copier, et ajouter de son propre fonds sans sortir de la matière. Livre complet en son genre, et pour l'ensemble de la doctrine, et pour la division des choses, et pour la tendre piété qu'on y respire de la première page à la dernière. *Méditations* si l'on veut, mais, avant tout, lectures et prières. — L'auteur a eu, nous dit-il, l'ambition de rendre aux âmes ferventes un triple service. Tous les matins, elles aiment à assister à la sainte messe : l'ouvrage expliquera les cérémonies que l'on voit à l'autel, les paroles que l'on entend, la grande action à laquelle le chrétien prend part. A une heure marquée du jour, on fait la visite au saint-sacrement : ici, une voix aux pensées de l'esprit, aux émotions du cœur. — Pendant le mois du Sacré-Cœur, on honore d'un culte spécial la sainte humanité du Sauveur : ces pages parleront de l'amour infini de Jésus, et aideront à le méditer, à le remercier, à lui demander pardon. — Par une simple mais heureuse combinaison, le P. Petitalot fait passer successivement sur les lèvres des fidèles, en les inscrivant à la fin de chaque chapitre, les plus belles prières de l'Eglise, psaumes, antiennes, proses, cantiques, hymnes, et plusieurs autres empruntées à l'Ecriture et à d'illustres saints, tels que saint Bernard, saint Augustin, saint François d'Assise ; à la fin même, une prière

universelle résume toute l'*Imitation de Jésus-Chrit.* — Voici d'ailleurs le plan.

Le sujet est partagé entre cinq semaines. — La première est consacrée aux *figures* de l'eucharistie : le sacrifice d'Abel, celui d'Isaac, celui de Melchisédech, la manne, etc. Il était bon de développer ces vérités, et de rappeler que Dieu, au temps de la loi de Moïse comme au temps des patriarches et dès les premiers jours du monde, pensait au grand bienfait qu'il réservait aux hommes, la divine eucharistie. — La seconde semaine roule sur les *apprêts* du sacrifice. Le temple, l'autel, le prêtre, les ornements sacerdotaux, les linges et les vases sacrés, les orgues et les cloches, le pain et le vin, fixent l'attention du fidèle et lui inspirent des sentiments pieux, en même temps qu'il y découvre mille instructions et de précieux symboles de la disposition intérieure qui doit être la sienne. — A la troisième est réservée la *sainte messe*, étudiée dans son institution, dans ses effets, dans ses cérémonies. — La quatrième concerne l'*adoration réparatrice*, c'est-à-dire la visite au saint-sacrement et la fréquentation de l'église pour les offices et le sermon. L'auteur, et nous l'en félicitons, consacre une de ses méditations à conseiller l'assistance aux vêpres, et une autre à exhorter à l'assistance au sermon. Les vêpres et la parole de Dieu sont de plus en plus désertées, non-seulement par suite d'un attiédissement général et d'un relâchement désastreux dans les pratiques anciennes de la piété, mais grâce aussi à de tristes docteurs qui s'en vont répétant à cet égard les plus creuses niaiseries. Quels que soient les usages d'autres contrées, chez nous c'est le cabaret et la danse qui héritent du temps donné jadis au prône, aux vêpres, à la grand'messe et au sermon. Et d'ailleurs, dans les pays dont on invoque l'exemple, il y a tout au moins le salut, précédé d'une instruction : en France, ceux qui abandonnent les vêpres ne viennent pas davantage à la bénédiction, à laquelle ne les astreint aucune obligation rigoureuse. Les conséquences se font déjà sentir dans les meilleures familles de nos villes, et, quant aux paroisses rurales, ce n'est qu'un cri de douleur de la part des pasteurs zélés. — A la cinquième semaine, le P. Petitalot a placé les méditations relatives à la sainte communion. Son livre fournit ainsi à tous les besoins de l'âme pieuse aux pieds de Notre-Seigneur.—La page 376 nous donne un très-touchant cantique sur l'*ange et l'âme :* « On connaît, dit l'auteur, ces gracieux « couplets, où le bonheur du ciel et celui de la communion sont « exposés et comparés. » Le fait, au contraire, est qu'ils sont fort

L'auteur s'applique à bien décrire les lieux, les personnes, les négociations, le travail intérieur d'organisation, l'esprit que le saint inspirait à ses frères. Tout cela est plein de charme et d'édification. « Guérin, écrit saint Bernard, est en tout lieu la bonne odeur de « Jésus-Christ. Je ne parle pas de vous, qui jouissez de sa pré- « sence, qui sans cesse près de lui sentez la douceur de ses « célestes parfums ; nous, qui sommes éloignés, nous avons été « tellement embaumés qu'elle nous est une odeur divine du salut « (p. 75). » C'est aussi l'époque de la fondation de la royale abbaye de Haute-Combe, sur le lac du Bourget, par Amédée III, comte de Savoie, en 1125. Guérin y coopéra par les conseils de l'amitié qui l'unissait à ce prince, dont il eut toujours à se louer. — Le saint était doué du don des miracles, nous dit son historien, et il en est resté souvenir dans la contrée, à travers les âges qui nous séparent de lui. Un cilice aux pointes aiguës lui servait de ceinture, cadeau envoyé de Rome par le pape Calixte II à son ami. En un mot, l'abbé d'Aulps réalisait le type du moine parfait. Comment s'étonner que la ville de Sion l'ait élu pour son premier pasteur ? Les ordres du souverain pontife firent cesser la résistance de l'humble religieux, et il se rendit au milieu du troupeau que la Providence lui confiait. Le bien qu'il y fit, les réformes qui s'accomplirent sous son gouvernement paternel et ferme à la fois, son zèle pour l'instruction des peuples et la sanctification du clergé, est-il besoin d'en parler ? Souvent on le vit revenir à sa chère maison d'Aulps, où il retrempait son âme dans la solitude et la méditation. C'est dans une de ces retraites qu'il fut atteint de sa dernière maladie ; il expira le 6 janvier 1149. D'innombrables prodiges illustrèrent son tombeau, et, nous l'avons dit, notre siècle en a vu plusieurs de notoires.

M. l'abbé Ruffin termine son excellent livre par l'histoire des reliques de saint Guérin. On les possède encore, sauf de légers fragments enlevés en 1793, et c'est à les vénérer que se presse la foule. Le nom des conquérants, des princes , des savants, des puissants et des riches disparaît comme leurs cendres : celui des saints reste, et leurs tombeaux sont glorieux.

28. **LA VIRGINITÉ** *chrétienne dans le monde au temps présent,* par M. l'abbé Ant. Ricard, chanoine honoraire de Marseille et de Carcassonne. — 1 volume in-24 de 128 pages (1872), chez Emile Vaton ; — prix : 75 cent.

Des préjugés presque universels règnent, dans le monde, contre

les personnes du sexe qui se dévouent à la virginité sans entrer en religion. Détruire ces idées fausses, relever l'état des vierges au milieu de la société, montrer de combien d'œuvres utiles on les voit s'acquitter dans l'assemblée chrétienne; puis, donner à ces mêmes vierges des avis et quelques règles de conduite pour mieux sanctifier leur état, tel est le but de M. l'abbé Ricard dans ce nouvel opuscule. C'est une série de huit petits chapitres, qui offrent une lecture agréable, bien que le style soit un peu familier. Plusieurs anecdotes bien racontées, des citations faites avec goût, une doctrine sûre, sans exagération, recommandent le livre, et les personnes qu'il concerne le liront avec fruit. On y a inséré un long extrait de saint Jérôme sur la virginité : cette admirable lettre à Eustochium, qui est restée l'un des monuments les plus célèbres de la piété des premiers siècles et du zèle de nos grands docteurs catholiques pour la perfection des âmes. Une partie de l'opuscule est destinée aux veuves qui, selon le mot de saint Paul, désirent rester de vraies veuves : *Quæ vere viduæ sunt.* — « Quel est donc, s'écriait M. de Montalembert, quel « est donc cet amant invisible, mort sur un gibet il y a dix-huit siè- « cles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ; qui « apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peu- « vent résister; qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie; qui « prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus « pur de notre sang? Est-ce un homme ? Non : c'est un Dieu ! Voilà « le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère « (p. 37). » — On remarquera (p. 24) ce fait à noter, d'une paroisse où tout sentiment religieux était depuis longues années éteint, et qui fut rendue à toutes les pratiques chrétiennes par la formation, due au pasteur, d'une association de vierges dont le cœur se dévoua aux saintes œuvres de l'apostolat.

29. **UN ZOUAVE** *pontifical devenu zouave français*, ou *Notice biographique sur Anatole Thiriet, décédé à la suite de blessures reçues en défendant Paris*, par F. A. — In-8° de 76 pages (1872), chez Thomas, à Metz; — prix : 1 fr.

Anatole Thiriet naquit à Metz, dans une famille éminemment chrétienne, dont les trois fils ont été soldats du pape et trois filles religieuses du Sacré-Cœur. Il ne parut pas tout d'abord, cependant, subir la bienfaisante influence d'un tel milieu, et l'on peut dire qu'il commença assez mal. D'un naturel léger, il avait, dès ses plus jeunes années, un dégoût profond pour les études et pour tout devoir.

Heureusement, il vint se briser contre des volontés plus fortes que la sienne, et qui tournèrent vers le bien son ardente impétuosité : « On mit plus de persistance à le sauver qu'il n'en mettait à « se perdre ; il fut vaincu, et ce fut pour son bonheur ; car cette « défaite était une victoire : la foi l'emportait en lui sur l'esprit d'in- « dépendance... Dès lors, sous l'étendard de Jésus-Christ, il a com- « battu les ennemis de son âme partout où il les a rencontrés ; dans « lui-même, dans ceux qui aspiraient à son amitié, dans ceux qu'il « a rencontrés fortuitement. Il a fait plus : après s'être exercé dans « ces luttes de tous les jours, il a cherché d'autres palmes, celles « que l'on paye de son sang. Et s'il a pu couronner sa courte vie par « une sorte de lent martyre où son corps a été brisé, mais où son « âme s'est épurée, c'est qu'il avait offert, champion de la croix « et champion de la patrie, son bras et son sang pour le triomphe « de la cause de l'Eglise et pour le salut de son pays : Dieu et Patrie, « telle fut sa devise (pp. 4-5.). »

Ces lignes de son biographe résument la vie du jeune Anatole Thiriet. Placé d'abord au collége de Saint-Clément de Metz, dirigé par les pères jésuites, puis à l'établissement des frères des écoles chrétiennes à Beauregard ; ensuite, au pensionnat des frères de Reims, il revint enfin à Beauregard, qu'il quitta en 1861, avec l'intention de se mettre au courant des affaires et de se préparer ainsi à succéder à son père dans la gestion de son importante maison de commerce. Il avait alors dix-huit ans. Mais sa destinée l'appelait ailleurs. — Malgré la légèreté de son caractère et la dissipation de son esprit, il n'avait pas perdu l'affection de ses maîtres de Beauregard. Il semble, au contraire, que les efforts de patience qu'ils avaient dû s'imposer leur eut rendu en quelque sorte plus cher cet enfant de leur douleur, semblables en cela à une mère qui se sent une particulière tendresse pour l'enfant qui lui a demandé le plus de soin, qui a le plus souvent mis à l'épreuve sa douceur.

L'auteur de cette notice est l'un de ces « chers frères » de l'établissement de Beauregard, qui avaient dû « s'imposer des efforts de « patience » pour assouplir et dompter enfin une nature rebelle et indisciplinée. On ne s'étonne donc point de la tendresse qui anime son langage et des détails souvent minutieux avec lesquels il raconte les traits divers de la foi vive et du courage chrétien qui révèlent en son jeune disciple un homme d'une valeur plus qu'ordinaire. Il le suit à Rome, sous son costume de zouave pontifical qu'il honore

par sa conduite chrétienne et par son dévoûment. « Je suis zouave à « perpétuité, écrivait-il, jusqu'à ce qu'une balle me casse la tête ou « m'estropie, à moins qu'on ne nous batte et que le pape ne soit « obligé de s'éloigner; alors même, je le suivrai si c'est possible. »

Il fallait à l'âme ardente et sensible d'Anatole de l'épanchement, de fréquentes communications avec les siens. Ce cœur généreux était plein de ce triple objet de son affection : Dieu, la patrie, la famille. Après deux ans de service, en 1870, il demanda et obtint un congé. Il éprouvait le besoin de revoir la France, d'embrasser ses parents. S'il honorait son uniforme, il estimait aussi que son uniforme l'honorait. Il voulut revoir les « chers frères, » ses anciens maîtres. « J'ai été à Beauregard en habit de zouave, écrivait-il joyeux, on « m'a reçu comme en triomphe. » Son congé n'était point encore écoulé lorsqu'il fut rappelé à Rome. Ce rappel subit l'inquiétait... « Tout le monde croit que l'on se battra, écrivait-il le 23 juillet « 1870. Dieu le veuille! Enfin, après deux ans de service, je vais « voir l'ennemi. J'espère bien ne pas trembler. Je crois que j'ai peu « de chance de retour au pays. » Il y revint cependant, emporté par son patriotisme. Il ne pouvait songer à la Lorraine envahie, à Metz menacé et déjà peut-être assiégé, sans éprouver un immense désir de se joindre à ses compatriotes. « Mes frères sont aux remparts, « disait-il, mes sœurs aux ambulances, et moi je suis ici, l'arme au « bras... Voyons, le temps d'agir est venu. » Il partit le 22 avril avec son congé définitif, et entra dans les zouaves de la garde. Cette détermination lui causa plus tard des regrets. « Ah! si j'avais prévu « les volontaires de l'Ouest, écrit-il au P. de Gerlache la veille même « de sa mort, je serais au nombre des héros de Patay ou du Mans, « au lieu de m'être fait casser prosaïquement la cuisse en assez mau-« vaise compagnie. » Il ne faisait point injure aux soldats français en parlant ainsi : il savait estimer la bravoure des zouaves de la garde, mais il déplorait en même temps l'immoralité d'un grand nombre d'entre eux.

Brave soldat et courageux chrétien, tel se montra dans toutes les occasions Anatole Thiriet. A peine remis d'une grave blessure reçue au combat de Champigny, le 30 novembre 1870, on le voit figurer au brillant combat de Montretout, dans la journée du 19 janvier 1871. Il y reçoit une nouvelle blessure, à laquelle il devait succomber sept mois après, le samedi 26 août de la même année. Il mourut, le crucifix attaché sur sa poitrine, pendant une opération qu'a-

vait nécessitée sa cruelle blessure, et qu'il supportait avec un si admirable courage que l'un des quatre chirurgiens réunis autour de lui s'écria : « La religion chrétienne peut seule former de tels « hommes ! »

On lira avec intérêt et profit cette notice biographique, malgré des détails minutieux, des longueurs, un défaut de division et de plan. Son principal mérite est d'être très-édifiante, et d'avoir été écrite avec la main et le cœur d'un ami.

MAXIME DE MONTROND.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 juin au 15 juillet 1873.

Annales catholiques.

(Recueil hebdomadaire; — prix : 12 fr. par an, place du Panthéon, 5, ou rue de Vaugirard, 371, à Paris.)

21 juin. La Semaine. — Armand RAVELET : le Réveil de la foi. — La Belgique au sacré-cœur. — Le Pèlerinage de Paray-le-Monial. — Bref sur le catholicisme libéral. — L'abbé HOFFMANN : les Apparitions d'Alsace et de Lorraine. — Une Prophétie de Donoso Cortès. — Réception de M. Littré à l'académie. — Le F. Alexandre WALLON : Toujours les ignorantins. — Mgr FREPPEL : l'Episcopat français et la nation française, suite et fin. — Les Comités catholiques, suite. — Concours agricole de Versailles. — Variétés. — Maxime DE MONTROND : un Souvenir à sainte Gormaine Cousin. — Bulletin bibliographique.

28 juin. La Semaine. — Nouvelles et faits divers. — Trois Discours de Pie IX. — Pie IX et les Juifs. — J. CHANTREL : les Enfouissements. — Le Pèlerinage national. — L'Eglise votive au sacré-cœur. — Eglise paroissiale du sacré-cœur à Limoges. — La Fête-Dieu à Vienne. — Les petites Chapelles. — Bulletin bibliographique.

5 juillet. La Semaine. — Pie IX à la jeunesse catholique. — DE BELCASTEL : les Députés à Paray-le-Monial. — Mayol DE LUPÉ : la France sera sauvée. — Maurice D'AUDIGNÉ : l'Etendard du sacré-cœur. — Epreuves et triomphe de Pie IX. — B. JOUVIN : Drame et comédie. — Adolphe GUILLOT : le Droit des familles en face de la mort. — CHESNELONG : Où est l'intolérance? — J. CHANTREL : les Saints de la libre-pensée. — La Société des *Tracts*. — Le Devoir des riches. — Que sera l'été ? — M. Lebrun, de l'académie française. — L'Eglise catholique en Angleterre. — Variétés. — Bulletin bibliographique.

12 juillet. La Semaine. — Chronique des diocèses. — Jules ROUSSY : la France en Perse. — Alb. D. : Où sont vos héros, citoyens ? — La Haine du Christ. — Une Lettre de Garibaldi. — Le Réveil de la France. — Le Couvent de la Visitation de Paray-le-Monial. — Souvenirs de Paray-le-Monial. — Le Mois des pèlerinages. — La Circulaire de M Jules Simon devant le conseil supérieur de l'instruction publique. — J. CHANTREL : les Catholiques d'Etat. — Les Ordres religieux. — Coup d'œil historique sur l'absolutisme d'Etat. — Auguste NICOLAS : la Révolution et l'ordre chrétien. — Nécrologie. — Variétés. — Bulletin bibliographique.

Annales de philosophie chrétienne.

(Recueil mensuel; — prix : 20 fr. par an, rue de Babylone, 39, à Paris.)

Mai. L'abbé CHEVALLIER : l'Année religieuse dans la famille d'Abraham, ou Chronologie antique retrouvée dans les

traditions et dans la Bible, 3e article. — René MARCHAND : Quelle morale on trouve dans les poëmes d'Homère et de Virgile. — A. BONNETTY : Comédie païenne jouée sur un théâtre chrétien; — quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs, suite.

Bulletin d'archéologie chrétienne.

(Recueil paraissant tous les trois mois; — prix : 10 fr. par an, chez M. l'abbé Martigny, chanoine, à Belley (Ain.)

2e série, 4e année, No I. Découvertes dans l'Arénaire situé entre le cimetière de Thrason et celui des Jordani, sur la voie Salaria nouvelle. — Tombeaux du VIIIe siècle découverts près de l'église de Saint-Laurent *in Lucina*. — Charte pontificale gravée sur marbre.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

(Recueil mensuel; — prix : 8 fr. par an, rue de Grenelle Saint-Germain, 53, à Paris.)

Juin. Jurisprudence : Evêques, acquisitions, séminaire, propriétés; — Congrégations religieuses, écoles communales, substitution de l'enseignement laïque à l'enseignement congréganiste, maison d'école, propriété. — Vicaires paroissiaux, établissement, formalités, traitement. — Actes officiels. — Evêques, institution canonique. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de juillet. — Questions proposées. — Pompes funèbres de la ville de Paris.

Civiltà cattolica.

(Recueil bimensuel; — prix : 20 fr. par an pour l'Italie, 28 fr. pour la France, via del Proconsolo, 16, à Florence, et rue Bonaparte, 90, à Paris.)

21 juin. Consécration de la France au sacré-cœur de Jésus-Christ. — La Question de l'enseignement supérieur en Irlande. — Discussion parlementaire sur la loi de suppression des ordres religieux à Rome. — Les Chemins du cœur, suite. — Revue de la presse italienne. — Chronique contemporaine.

5 juillet. Les Pèlerinages. — Les Destins de Rome, suite. — Le Problème de l'absolu. — Les Chemins du cœur, suite. — Revue de la presse italienne. — Bibliographie. — Chronique contemporaine.

Le Clocher.

(Recueil hebdomadaire; — prix : 7 fr. par an, rue de Sèvres, 15, à Paris.)

21 juin. Saint Bruno en prière (grav.) — Chronique. — Jean LOYSEAU : l'Anneau, suite, — Eugène LEBLEU : la Fête-Dieu. — Mme Marie-Félicie TESTAS : la Caverne de l'Andrive. — L. BAILLEUL : le Fils du rémouleur, suite. — Mme Blanche ANDRIEU : Terrible leçon.

28 juin. Les Enfouissements civils et chinois (grav.). — A. RASTOUL : Chronique. — Jean LOYSEAU : Toto et Ninie, ou la Théorie des indulgences, suite et fin. — Mme Marie-Félicie TESTAS : la Caverne de l'Andrive, suite. — L. BAILLEUL : le Fils du rémouleur, suite. — Mme Blanche ANDRIEU : Terrible leçon, suite.

5 juillet. — Notre-Dame de Buglose et le chêne de saint Vincent de Paul (grav.). — A. RASTOUL : Chronique. — Jean LOYSEAU : l'Anneau, suite. — Mme Marie-Félicie TESTAS : la Caverne de l'Andrive, suite. — L. BAILLEUL : le Fils du rémouleur, suite. — Mme Blanche ANDRIEU : Terrible leçon, suite.

12 juillet. Le Palais des shahs, à Ispahan (grav.). — Chronique. — Jean LOYSEAU : l'Anneau, suite. — Mme Marie-Félicie TESTAS : la Caverne de l'Andrive, suite. — Jean LOYSEAU : un Chapitre de shahsnoines. — L. BAILLEUL : le Fils du rémouleur, suite. — Mme Blanche ANDRIEU : Terrible leçon, suite et fin.

Collection de précis historiques.

(Recueil bimensuel; — prix : 5 fr. 50 c. par an pour la Belgique et 8 fr. pour la France, 2, rue de la Chapelle, à Bruxelles, et 68, rue Bonaparte, à Paris.)

1er juillet. L'Organisation de l'ancienne mission du Japon. — Le P. A. GUILLAUME : Améliorations introduites par Pie IX dans les instituts religieux. — Chronique religieuse. — Nécrologie. — Variétés.

15 juillet. Protestation des généraux et des procureurs généraux des ordres religieux contre la loi de suppression des corporations religieuses à Rome et dans ses provinces. — Le P. A. GUILLAUME : Améliorations introduites par Pie IX dans les instituts religieux, suite. — Le Saint-Sacrement de miracle à Bruxelles. — Variétés.

Conférences diocésaines.

(Recueil mensuel; — prix : 15 fr. par an, rue de Condé, 11, à Paris.)

Juillet. Ecriture sainte : premier Li-

tion, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits et de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc., par M. Paul Mesnard. — Tome VIII et dernier, *Lexique de la langue de Racine.*— In-8° de 618 pages, chez L. Hachette et Cie, — prix : 7 f.. 50.

Les grands Ecrivains de la France. — Voir, p. 58 de notre tome XXXV, le compte rendu du 1er volume. — L'ouvrage est complété par une livraison contenant la musique des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* et des cantiques spirituels, et par un album composé de portraits et d'autographes.

Office *du Sacré-Cœur de Jésus, approuvé à Rome pour le royaume de Portugal, à l'usage des religieuses du Sacré-Cœur*. — 1 vol. in-32 de 424 pages, chez C. Douniol et Cie ; — prix : 2 fr.

Paray-le-Monial *et son monastère de la visitation. — La bienheureuse Marguerite-Marie et le Sacré-Cœur*, par M. Léon Aubineau. — 1 vol. in-12 de 102 pages, chez C. Douniol et Cie. ; — prix : 60 c.

Prêt (du) *à intérêt*, ou *des Causes théologiques du socialisme. — La Question économique*, par M. l'abbé Jules Morel. — 1 vol. in-12 de VIII-394 pages, chez Lecoffre fils et Cie.; — prix : 2 fr.

Profession *de foi politique, courte et claire, d'un croyant catholique. — Traduction du* Syllabus *en français*. — In-8° de 48 pages, chez C. Douniol et Cie.; — prix : 1 fr.

Récits *historiques Belges;* faits *principaux de l'histoire ancienne et moderne de la Belgique; biographie des hommes célèbres et utiles; histoire des villes, villages, abbayes, châteaux, monuments, lieux célèbres, etc., commerce, industrie, beaux-arts, lettres, sciences, etc.; traditions et légendes; mœurs, usages, fêtes, aspects*, etc.; — par M. Adolphe Siret, membre correspondant de l'académie royale de Belgique; — *nouvelle édition, illustrée*. — 1 vol. in-8° de VIII-476 pages, chez L.-A. Kittler à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 5 fr.

Révolution (la) *et l'ordre chrétien*, par M. Auguste Nicolas. — Ouvrage complémentaire de l'*Etat sans Dieu*, du même auteur. — 1 vol. in-8° de VI-390 pages, chez Emile Vaton. — prix : 6 fr.

Roi (le) *de Gand;* par M. Henry Cauvain. — 1 vol. in-12 de 364 pages, chez Lecoffre fils et Cie.; — prix : 2 fr.

Sicard (l'abbé), *célèbre instituteur des sourds-muets, successeur immédiat de l'abbé de l'Epée. Précis historique sur sa vie, ses travaux et ses succès; suivi de détails biographiques sur ses élèves sourds-muets les plus remarquables, Jean Massieu et Laurent Clerc, et d'un appendice contenant des lettres de l'abbé Sicard au baron de Gérando, son ami et son confrère à l'institut*, par M. Ferdinand Berthier, sourd-muet, doyen honoraire des professeurs de l'institution nationale des sourds-muets de Paris, etc. ; — 1 vol. in-8° de 260 pages, chez C. Douniol et Cie. ; — prix : 4 fr.

Spencer (Ignace) *et la renaissance du catholicisme en Angleterre*, 1828-1872, par M. l'abbé de Madaune, vicaire à Saint-Louis d'Antin. — 1 vol. in-12 de 472 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix : 4 fr.

Theologia *seminariorum totius orbis, seu sancti* Thomæ Aquinatis *Summa minor, tractatibus et notis ad concilium Tridentinum et Vaticanum exacta*, auctore F. Lebrethon, doctore in theologia universitatis Romanæ, etc., etc. — 5 vol. in 12 de 712, 856, 760, 694 et 824 pages, chez Emile Vaton ; — prix : 18 fr.

Vie *de Marie-Rose Brossard, institutrice au Gué-de-Velluire* (Vendée), par M. l'abbé Du Tressay, chanoine honoraire. — 1 vol. in-12 de 144 pages, chez F. Bideaux, à Luçon ; — prix : 60 c.

Voix (la) *du pasteur au jour de la première communion*, ou 24 *Instructions nouvelles et très-variées pour ce grand jour : 8 pour la messe, 4 avant la communion, 4 après la communion, 8 pour la rénovation des vœux du baptême. (Plusieurs instructions de la messe peuvent servir et ont servi dans plusieurs diocèses à une Adoration perpétuelle*, par M. l'abbé Himonet, curé de Lavoye, diocèse de Verdun. — 1 vol. in-12 de IV-168 pages, chez l'auteur, à Lavoye (Meuse); — prix : 2 fr.

Le Propriétaire-Gérant :

J. DUPLESSY.

LA LECTURE DES MAUVAIS JOURNAUX

ET LES PROHIBITIONS ÉPISCOPALES

Est-il permis de lire les mauvais journaux ? Nous savons bien que des hommes, d'ailleurs honnêtes, et mêmes chrétiens, se le permettent. Tel déplore les ravages de la presse irréligieuse, qui est abonné à un journal irréligieux. Tel cercle catholique ne craint pas d'offrir aux jeunes gens qui le fréquentent une revue notoirement hostile aux enseignements de l'Eglise : la *Revue des deux mondes*. Aussi n'est-il pas question de savoir si l'on se permet, mais s'il est permis de lire des journaux qui ne respectent pas la foi ou les mœurs. La curiosité, la mode, un peu le respect humain, poussent de préférence à ces publications empoisonnées. Ce qu'il y a dans une feuille chrétienne, est-ce qu'on ne le sait pas d'avance? C'est toujours la vérité monotone, les éternels principes de la religion et de la morale. Mais abaisser ce qui est grand, bafouer ce qui est respectable et saint, donner le vrai pour faux et le faux pour vrai, voilà qui est neuf et piquant. Il y a dans l'esprit humain un élément frondeur, une impatience de toute supériorité et de toute contrainte qui fait que, même en se soumettant à l'autorité légitime, on éprouve une satisfaction secrète à l'entendre accuser. Et puis, certaines gens, qui se considèrent comme la classe éclairée, ont de leurs lumières et de la solidité de leurs convictions l'opinion la plus avantageuse. Ils se flattent d'être des hommes robustes, capables de résister au régime de la liberté absolue ; les restrictions, les prohibitions, s'il en faut, sont bonnes pour les populations rurales, pour les esprits faibles et ignorants qui ont besoin d'être protégés contre la séduction et l'erreur. Cette présomption est accrue par les idées libérales. Si la liberté de la presse est un droit, s'il est permis, dans un pays libre, de tout dire et de tout écrire, pourquoi ne serait-il pas loisible à chacun de tout lire? Car on ne parle qu'à des auditeurs, on n'écrit que pour des lecteurs, comme on met en vente des marchandises afin qu'elles aient des acheteurs. La liberté de vendre serait une moquerie s'il y avait défense d'acheter; de même,

dans le commerce des idées, la liberté de parler et d'imprimer suppose le droit d'écouter et de lire.

Au fait, il faut en convenir, s'il est défendu de lire un journal où la foi chrétienne est combattue, il est encore plus défendu de l'écrire et de le publier ; c'est un mal que la loi peut tolérer, crainte de pis ; ce n'est point un droit qu'elle doive garantir. Or, le pape et les évêques, plus soucieux de sauver les âmes que d'assurer la liberté de la presse, ont décidé et répété souvent que la lecture des mauvais journaux n'est point permise. Leurs décisions anciennes ont été rappelées dans nos *Etudes* il y a quelques années ; nous citerons aujourd'hui des pièces plus récentes.

I

Et d'abord, qu'est-ce qu'un mauvais journal ?

« Il faut appeler *mauvais* les ouvrages écrits ou imprimés, sous « quelque titre ou format qu'ils paraissent, dans lesquels on attaque « positivement la religion catholique, soit dans ses dogmes, ses « preuves et son autorité, sa hiérarchie, son chef ou ses ministres ; « soit dans sa morale, sa discipline ou sa pratique. » Ainsi s'exprimaient les évêques de Belgique dans une lettre collective d'une haute importance, le 5 août 1843.

Ces feuilles détestables sont, les unes d'une impiété et d'une immoralité révoltantes, les autres plus réservées dans la forme sans être au fond moins dangereuses. Pie IX les a caractérisées en quatre mots lorsqu'il a défendu, sous peine de péché grave, « la lecture « de certains journaux éminemment dévergondés, hypocrites, « mensongers et irréligieux (*Lettre au cardinal-vicaire*, 30 juin 1871). » Voici comment le cardinal Patrizi explique la pensée du souverain-pontife : « C'est donc la volonté du saint-père, écrit-il aux curés de « Rome, que les paroissiens soient avertis, en public et en particu- « lier, de ne pas prêter l'oreille à des maîtres de mensonge qui, « sous le faux prétexte de politique et de progrès, cherchent à leur « ravir le plus précieux trésor, c'est-à-dire la foi catholique, pour y « substituer l'athéisme ou la tolérance religieuse, et leur promet- « tent, comme dit l'apôtre saint Pierre, la liberté, tandis qu'eux-mê- « mes sont esclaves de la corruption, *libertatem promittentes cum ipsi* « *servi sint corruptionis* (II Ep., II, 29). Et les organes de ces liber- « tins et de ces incrédules sont justement certains journaux impri-

« més spécialement à Rome, avec le but, outre la calomnie et la « médisance, de répandre le ridicule sur ce qu'il y a de plus saint « et de nier les vérités révélées par Dieu lui-même ; car on y voit « d'impures images parodiant les mystères les plus augustes, et l'on « y rencontre des articles masquant sous l'hypocrisie ou découvrant « sans pudeur une hostilité continuelle à l'Eglise et à son vénérable « chef, comme on y cite également à tort et à travers des textes de « la Bible pour combattre les dogmes de la foi catholique (*Circu-* « *laire du cardinal vicaire aux curés de Rome*, 6 juillet 1871).»

La grave instruction pastorale sur l'influence de la presse dans les temps présents, que les évêques de la Suisse adressèrent tous ensemble au clergé et aux fidèles de leurs diocèses respectifs, au mois de décembre de l'année dernière, renferme les mêmes enseignements. « On s'abonne à un journal irréligieux et hostile à l'E« glise, disent ces vénérables prélats ; on le reçoit chaque jour, on « lui réserve dans sa maison la place d'honneur, on l'expose aux « yeux des enfants, des amis, des domestiques. Et que lisez-vous « dans ces feuilles ainsi étalées ? Aujourd'hui ce sont de criantes ca« lomnies déversées contre des prêtres et des religieux; des faits « scandaleux imaginés à plaisir, inventés à dessein contre leur hon« neur et leur réputation; demain, c'est un mensonge historique « cent fois réfuté, mais toujours reproduit avec l'effronterie la plus « odieuse, l'aigreur la plus révoltante ; un autre jour, c'est une « méchante interprétation ou un faux exposé des doctrines et des « pratiques catholiques ; c'est encore le dénigrement, le persiflage « et la dérision des saints mystères; c'est enfin souvent l'assem« blage bizarre de toutes les impiétés jetées pêle-mêle aux yeux du « lecteur. Quant à une réfutation vraie et sincère de ces fausses « idées, de ces récits mensongers, nous la chercherions en vain dans « de tels journaux ; jamais elle ne trouva place dans leurs colonnes. « Est-ce tout? Non; mais que trouvez-vous dans ce feuilleton, ou « bien dans cette page amusante qui vient s'y accoler en forme de « supplément? Vous y trouverez trop souvent le venin de la lubricité « dont se nourrit la littérature contemporaine. »

Mgr l'archevêque de Malines va nous montrer avec quel art perfide les feuilles antichrétiennes trompent leurs trop naïfs lecteurs : « L'abus de la presse est le grand crime de notre temps, dit-il. Ce « crime se renouvelle mille fois chaque jour dans les journaux de « toute nuance mis au service de la grande apostasie moderne, du

« nouveau paganisme qui veut séparer aujourd'hui la civilisation « de l'Eglise, la fille de sa mère. Dans les colonnes d'en haut, ces « journaux trompent les esprits ; dans leurs colonnes d'en bas, ils « séduisent et corrompent les cœurs. Combien de familles, aupara- « vant chrétiennes et intimement unies, se sont vues profondément « divisées depuis que les journaux irréligieux y ont fait pénétrer la « révolte contre la vérité divine ! Cette divine vérité, ils l'outragent « non-seulement par ce qu'ils disent contre la foi de tous les siècles, « contre l'Eglise de Jésus-Christ, contre le Sauveur du monde lui- « même, soit ouvertement, soit sous les voiles d'un respect hypocrite « et plein de blasphèmes ; mais ils l'outragent encore par tout ce « qu'ils taisent, par leur silence calculé sur les œuvres innombra- « bles de la science et de la charité chrétiennes, tandis qu'ils sont « en quête de scandales dans tous les coins du monde. Ils les re- « cueillent, ces scandales, avec un soin misérable, avec le vif espoir « de ternir l'éclat des choses divines par l'étalage des misères hu- « maines, et de cacher les immenses bienfaits du christianisme, le « dévouement et les vertus héroïques de ses phalanges de martyrs, « d'apôtres et de vierges, par les fautes ou les crimes de ses enfants « infidèles. Mais ils ne se bornent pas à rechercher ces scandales. « Quand ceux-ci leur font défaut, ils en inventent. Peu leur importe « d'être bientôt convaincus de faux. Après avoir vomi la calomnie « dans les deux mondes, comme ils le faisaient hier encore au su- « jet des carmélites de Cracovie, ils se gardent bien de confesser en- « suite la vérité reconnue, ou ne la confessent qu'à demi, laissant « ainsi le mensonge tromper les bons, réjouir les méchants et ameu- « ter les foules aveugles et irritées contre les institutions les plus saintes. Evidemment, ils servent une mauvaise cause ; et les in- « fâmes moyens qu'ils emploient pour combattre l'Eglise fournissent « une preuve de plus de la divinité de ce qu'ils détestent. Mais les « lecteurs des mauvais journaux ne savent plus discerner le bien du « mal. Les doctrines, les faits, les événements, tout, dans leurs jour- « naux, est présenté sous un faux jour. Tout ce qui se dit, se fait ou « s'écrit contre le christianisme, ces journaux l'annoncent et l'exal- « tent ; tout ce qui se dit, se fait et s'écrit dans le christianisme, ces « journaux le cachent et le dénaturent. Comment s'étonner, après « cela, que personne ne résiste à la lecture habituelle d'un journal « antichrétien ? *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es*. Cette pa- « role est encore plus vraie des journaux que des amis (Mande-

« ment de Mgr Dechamps, archevêque de Malines, au clergé de son « diocèse. *De missionibus in parochia instituendis, de perversis diariis « et scholis*, 19 septembre 1869). »

Ce sont là des tableaux tracés d'après nature, des portraits d'une ressemblance parfaite; il sera aisé de reconnaître, dans chaque pays et dans chaque ville, à quelles publications périodiques ces peintures conviennent.

II

Voici maintenant la grande question : Peut-on lire en sûreté de conscience un mauvais journal?

Non : c'est un péché grave. Car un mauvais journal est un mauvais livre, et la lecture en est défendue : « 1° par la *loi naturelle*, « qui nous prescrit d'éviter tout ce qui est un obstacle au salut de « notre âme, tout ce qui nuit en quelque manière que ce soit à notre « bien spirituel ; 2° par le *droit divin positif*, promulgué par saint « Paul, qui fit brûler à Ephèse les livres d'un art superstitieux ; 3° par « le *droit ecclésiastique*, c'est-à-dire par les décrets des anciens con- « ciles de l'Eglise, renouvelés par ordre du concile de Trente dans « les *Règles de l'Index.* » Cette décision est des évêques de Bruges et de Liége (*Instructio practica pro confessariis circa obligationem et modum extirpandi lectionem pravorum librorum et diariorum*).

« Ces feuilles impies, dit le cardinal vicaire de Rome, sont lues « des fidèles par curiosité; elles s'introduisent dans les familles « chrétiennes sans qu'on réfléchisse au très-grave danger qui en « résulte surtout pour les âmes et les cœurs des jeunes gens, qui « boivent ainsi le poison de l'incrédulité avant d'avoir goûté peut- « être le lait de la religion. Il faut donc que les RR. curés prennent « soin de déclarer que le droit naturel lui-même défend aux catho- « liques la lecture de pareils journaux, à cause du danger très-pro- « chain où eux catholiques se trouvent de perdre la foi; et que, « comme il s'agit d'un précepte en matière grave, l'infraction rend « les transgresseurs coupables non d'une faute légère, mais d'un « péché grave (*Circulaire aux curés de Rome*). »

Lire un mauvais journal est donc une faute grave, s'y abonner est un péché plus grave encore. Il faut entendre ici les sévères avertissements des évêques de Suisse : « Comment un père chrétien « pourrait-il souffrir un semblable journal dans sa maison? Cette

« feuille n'apporterait-elle le scandale dans sa famille qu'une fois « par semaine, comment oserait-il encore la conserver? Non! non! « nous écrions-nous avec saint Jean : *Ne l'admettez pas dans votre « maison.* Si un impie ou un séducteur s'introduisait chez vous, « est-ce que vous n'auriez pas soin de prémunir contre lui toute vo- « tre famille ? Comment, dès lors, laissez-vous ce corrupteur silen- « cieux pénétrer chez vous ? Ne poursuit-il pas ses mauvais desseins « avec plus d'assiduité, plus de secret et plus de persévérance? Le « scandale est le scandale, et la responsabilité en retombe sur qui- « conque s'en rend coupable. Fermez donc à tout mauvais journal « l'entrée de votre demeure, autrement sur vous aussi retombera « dans toute sa rigueur l'arrêt redoutable déjà prononcé par l'apô- « tre : Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa « maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle (I Tim., « v, 8). Mais ce n'est pas seulement de vos enfants et de vos infé- « rieurs que saint Jean exige que vous éloigniez quiconque ne pro- « fesse pas la doctrine de Jésus-Christ. Le précepte qu'il impose est « d'une acception universelle : Si quelqu'un vient à vous qui ne « vous apporte point cette doctrine, gardez-vous de le recevoir dans « votre maison, et ne lui dites pas même salut, car celui qui le sa- « lue communique à ses œuvres mauvaises. Donc, quiconque reçoit « un journal hostile à l'Eglise participe par cela même aux œuvres « mauvaises de ce journal. Oui, l'argent de votre abonnement est un « soutien que vous fournissez, une contribution de guerre que vous « soldez aux ennemis de la religion et de l'Eglise. Et dans quel but? « C'est afin que ce journal poursuive son œuvre avec plus de suc- « cès. Par là, vous l'aidez indirectement à combattre l'Eglise notre « mère; tandis que la bonne presse, qui se dévoue à la défense de « cette même Eglise, vous l'abandonnez à son dénuement; vous allez « même jusqu'à lui refuser une mesquine aumône, et souvent, au « lieu de votre obole, vous ne rougissez pas de lui jeter l'insulte du « dédain.

« Toutefois, cette coopération matérielle ne rend pas, n'épuise « pas toute la pensée de l'apôtre. Ne dit-il pas en termes formels : « Celui qui le salue participe à ses œuvres mauvaises? » Sans aucun « doute et avec raison vous mettriez à la porte un étranger qui vien- « drait chaque jour dans votre maison insulter votre vieille mère. « Or, voilà un journal qui se présente chez vous, et qui, chaque « semaine, pour ne pas dire chaque jour, outrage et diffame votre

« sainte et vénérable mère, l'Eglise catholique. Non-seulement vous « lui prêtez l'oreille, mais, ce qui est pis encore, vous osez lui payer « son effronterie argent comptant. Agir de la sorte, n'est-ce donc « pas vous rendre complices de ses œuvres mauvaises? N'est-ce « pas une conduite déplorable? »

III

A ces décisions magistrales on oppose quelques objections dont il faut examiner la valeur.

1° L'Eglise, dit-on, a condamné des livres, mais les journaux ne sont pas des livres. — Distinction futile, répondent les évêques de Bruges et de Liége. Ce que l'Eglise prétend, c'est de préserver les âmes d'un dommage que les journaux aujourd'hui leur causent encore plus que les livres. Qu'importe que le poison soit offert dans une coupe d'airain ou de verre, s'il donne la mort (*Instructio practica*, etc.)? D'ailleurs, on a vu plus haut que les lectures qui mettent en péril la foi ou les mœurs sont interdites par la loi naturelle.

2° L'Eglise ne peut pas juger d'avance et condamner les journaux avant qu'ils aient paru. — Vaine subtilité, répondent encore les mêmes évêques. Les journaux sont connus à l'avance par le but que se proposent les rédacteurs, par leur programme, par les articles précédents, par les vues et les espérances de ceux qui les propagent. On prévoit avec certitude ce que ces feuilles contiendront dans leurs colonnes; ni ami, ni ennemi, personne ne s'y trompe. Et l'Eglise n'aurait pas le droit de prévenir par une prohibition un mal que tout le monde voit venir!

3° Mais, reprend-on, il n'est question dans ces journaux que de politique, et l'Eglise n'a pas à s'en mêler. — C'est une erreur. L'Eglise est juge des doctrines qui touchent à sa constitution et à ses droits, qui contribuent au progrès ou à la corruption des mœurs, qui défendent ou s'efforcent de renverser la loi de Dieu. Or, de nos jours, attaquer l'Eglise, calomnier le clergé, couvrir de mépris ou ébranler les institutions religieuses, rabaisser les catholiques, vanter les ennemis de la foi, lâcher la bride aux vices, repousser les bonnes œuvres, encourager le mal, entraver le bien, c'est toute la politique de bon nombre de journalistes. Cette politique-là regarde

la religion, puisqu'elle l'attaque en face; donc l'Eglise a le droit de la juger et de la condamner. En 1832, quelques faux politiques de Suisse soumirent au saint-siége ces trois questions : 1° les journaux sont-ils soumis à la censure de l'Ordinaire, même en ce qui regarde les opinions politiques? 2° Cette censure peut-elle atteindre les articles où sont racontés des événements historiques? 3° S'étend-elle à toute espèce d'écrits, quelle qu'en soit la forme et la teneur? La réponse à ces trois questions fut affirmative. Et, en effet, les pasteurs ne pourraient pas juger des pâturages qu'ils doivent offrir ou interdire à leur troupeau, si leur autorité ne s'étendait pas sur tous les écrits qui s'attaquent à la foi et aux mœurs (Même document).

4° On dit encore : Il faut bien savoir ce que disent et objectent nos adversaires. — « Ici, répondent les évêques de Suisse, « nous déclarons que ceux-là seuls qui, par état ou par devoir, sont « appelés à défendre la vérité et la justice contre le mensonge et « l'erreur, ont besoin de savoir ce que nos adversaires disent et ob- « jectent. A cela près, cette proposition est fausse en tout point. « Ou bien faudra-t-il admettre qu'Eve, à qui le commandement de « Dieu était connu, avait raison d'interroger le serpent pour savoir « ce qu'il pensait?... Jésus-Christ ne vous a-t-il pas appris à répéter « dans vos prières : « Ne nous induisez pas en tentation (*Math.*, « VI, 13)? Ne soyez donc pas téméraires au point de vous exposer « vous-mêmes à la tentation. »

Mais je connais ma religion et je sais à quoi m'en tenir sur les questions débattues dans les journaux. — « Eh bien! c'est « déjà un triste indice lorsqu'on ose s'exprimer avec une telle con- « fiance dans ses propres forces; ce n'est pas le langage d'une âme » pure et craignant Dieu. Trop souvent une triste expérience vient le « démentir. Vous aurez beau dire, un journal impie est toujours un « tentateur et un séducteur. Et celui qui chaque jour le reçoit chez « lui et s'entretient avec lui expose ainsi sa foi et son âme aux chan- « ces les plus dangereuses. Aussi, la sentence du Sage est-elle irré- « cusable : « Celui qui aime le péril y périra (*Eccl.*, IV, 37). » Au « reste, combien rencontrerez-vous de personnes qui sauront tout « de suite ce qu'elles doivent penser de ces paroles agressives diri- « gées contre la foi de l'Eglise? Bien peu, n'est-il pas vrai? En effet, « une fois, c'est une calomnie que l'on répand dans le public : or, « la rectification, quand sera-t-elle donnée? Probablement jamais,

« ou tout au moins ce ne sera que plusieurs semaines plus tard; « en tout cas, les journaux qui ont avancé cette calomnie ne diront « mot de cette rectification; ils la tairont à dessein. Une autre fois, « c'est un article de foi qu'on nie ou qu'on dénature; c'est enfin un « fait historique qu'on falsifie; or, combien de savantes élucubra- « tions ne nécessitera pas la réfutation d'un tel mensonge?... Dans « la plupart des cas, ce sera déjà beaucoup si la question reste in- « certaine aux yeux du lecteur, si l'accusation n'est pas regardée « comme fondée, si le glaive du doute ne reste pas plongé dans le « cœur, envenimant la plaie faite aux convictions religieuses (*Ins- « truction pastorale sur l'influence de la presse*). »

5° Une dernière excuse : Mes affaires exigent que je voie ces journaux; je ne puis me passer des annonces, des renseignements et des nouvelles commerciales qu'ils renferment. — Soit; il se peut que ces journaux hostiles à l'Eglise soient bien informés; mais les feuilles honnêtes ne leur seraient point inférieures sous ce rapport, si les hommes de bien faisaient insérer dans celles-ci leurs annonces, leurs rapports, leurs prospectus. Et quand même il y aurait quelque inconvénient à subir, « un chrétien ne peut et ne doit « jamais, en vue d'un avantage temporel, exposer le salut de son « âme et le salut des siens (*Instruction pastorale des évêques de Suisse « sur l'influence de la presse*; — *Instructio practica* des évêques de « Bruges et de Liége). »

IV

Quels sont donc les devoirs des catholiques à l'égard des mauvais journaux? — Les évêques de Belgique, dans leur lettre collective du 2 août 1843, les ont résumés en ces quelques points :

I. Nous renouvelons, autant qu'il est en nous, les défenses faites par l'Eglise, sous peine de péché mortel, d'imprimer, de vendre, colporter, distribuer ou donner tous livres, tous journaux, revues, feuilles périodiques contraires à la foi ou aux mœurs, sous quelque dénomination ou format que ce soit.

II. Nous renouvelons également la défense faite à tous les enfants de l'Eglise d'acheter lesdits ouvrages, de les accepter, lire, conserver, prôner, conseiller.

III. Par suite de ces défenses, nous rappelons aux pères et mères, aux maîtres et maîtresses, aux instituteurs et institutrices, l'oblige-

tion grave de veiller avec le plus grand soin, pour que ces livres ne soient point introduits dans leurs maisons, de les retirer au besoin des mains des enfants ou sujets dont ils doivent répondre devant Dieu, et de n'épargner aucune peine pour que la funeste contagion ne pénètre pas plus avant.

IV. Lorsque, dans l'intérêt de la science ou pour l'accomplissement des devoirs d'une profession, d'un état honnête, des fidèles croiront nécessaire de lire ou de consulter soit un *livre*, soit un *journal*, ou quelque autre *publication périodique*, utile en partie à ceux qui cultivent cette science ou exercent cet art, cette profession, mais en partie dangereuse pour les principes religieux ou les mœurs, ils devront s'adresser à leurs curés ou à leurs confesseurs, afin d'obtenir par leur intermédiaire la permission requise. Cette permission ne peut s'accorder qu'à des personnes graves et fermes dans la foi, et jamais pour des ouvrages obscènes, écrits uniquement en vue d'enflammer les mauvaises passions. Tous ceux qui auront obtenu cette permission devront toujours prendre les précautions nécessaires pour qu'il n'en résulte aucun dommage ni pour eux, ni pour les personnes de leur maison.

V. Nous enjoignons à messieurs les curés et autres ayant charge d'âmes, d'exercer sur leurs ouailles, au sujet des mauvais livres, la plus grande vigilance, et, à cet effet :

1° Ils les avertiront premièrement en public, c'est-à-dire au prône, dans l'assemblée des fidèles, mettant dans leurs instructions et exhortations autant de force que de prudence, et sans jamais se permettre aucune personnalité ; secondement en particulier, au tribunal de la pénitence ou chez eux, *publice et per domos*, *les pressant*, selon le précepte de l'apôtre, *à temps et à contre-temps*, *les suppliant avec menaces* de la part de Dieu, *en toute douceur et selon la science*, de renoncer entièrement et pour toujours à la lecture des mauvais livres et des mauvais journaux;

2° Ils insisteront particulièrement auprès des parents, tuteurs, maîtres, chefs de pension ou autres, qui, devant par état et par office arrêter les ravages du torrent, n'y opposent aucun obstacle et deviennent, par leur coupable négligence, la cause de la perte d'un grand nombre d'âmes;

3° Ils doivent sans cesse remontrer que dans un si grand scandale public, qui ne lutte pas contre le mal s'en rend en quelque sorte complice; qui ne repousse pas de soi la contagion s'expose à en être

atteint; qui n'interdit pas l'entrée de sa maison à ces écrits infâmes se souille de leur corruption et la répand. Dans cette guerre à mort de toutes les erreurs contre la vérité, et de tous les vices contre la vertu et la sainteté du chrétien; dans cette guerre entre Bélial, l'esprit impur, et Jésus-Christ, l'auteur de notre foi, de notre justification et de notre salut, qui ne prend pas hautement parti pour ce Dieu sauveur se déclare contre lui. *Qui non est mecum contra me est.*

Ainsi pensent, ainsi parlent les gardiens du troupeau chargés par Dieu de veiller sur les brebis et de repousser les loups ravisseurs. Il est donc bien établi que la lecture des journaux qui font la guerre à la vraie religion est prohibée non-seulement par l'Eglise, mais aussi par la loi naturelle. Donc les libres penseurs, pas plus que les fidèles, les protestants pas plus que les catholiques, n'ont droit de les lire, ceux-ci parce qu'ils s'exposeraient à perdre la foi, ceux-là parce qu'ils s'enfonceraient de plus en plus dans les ténèbres qui les éloignent de la foi. A nous de réformer, s'il y a lieu, nos idées et notre conduite, et de les régler sur ce qu'enseignent et prescrivent les interprètes autorisés de la morale chrétienne.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les avertissements tant de fois répétés des évêques de France contre la mauvaise presse. Ce qu'ils nous disent, l'Eglise enseignante le dit partout aux fidèles. Encore aujourd'hui une voix épiscopale s'élève de l'autre côté des Alpes contre les mauvais journaux. Dans une publication récente, dont le dernier numéro de la *Civiltà* donne l'analyse, un évêque de Lombardie rappelle avec éloquence les dangers de ces feuilles perverses et l'obligation grave que la loi naturelle impose à tous les hommes de ne point les lire. Personne, pas même le pape, dit-il avec saint Alphonse, n'a le droit de vous permettre la lecture d'un livre ou d'un journal qui pourrait être pour vous une cause de perversion.

F. D.

(*Etudes religieuses, juillet* 1873.)

---

30. **L'APOSTOLAT** *des classes dirigeantes au* XIX[e] *siècle*, par le P. DE VARAX. — In-12 de 66 pages (1873), chez C. Douniol et Cie; — prix : 1 fr.

31. **LA CONSPIRATION** *des honnêtes gens*, par M. Eugène DE MARGERIE. — In-18 de 36 pages (1872), chez V. Palmé; — prix : 20 c.

Les *classes dirigeantes* se composent de ceux que la naissance, la

raternisé avec l'hérésie, le schisme et le philosophisme que nous nous mourons, déshonorés, dans l'anarchie. —D'ailleurs, ces réserves faites, nous sommes heureux de reconnaître que M. l'abbé Hurel mérite des éloges comme érudit et comme écrivain, et nous souhaitons que son livre, après quelques retouches, rencontre de nombreux et sympathiques lecteurs. LE VERDIER.

49. **PARAY-LE-MONIAL** *et son monastère de la Visitation ; — la bienheureuse Marguerite-Marie et le Sacré-Cœur*, par M. Léon AUBINEAU. — 1 volume in-18 de 102 pages (1873), chez C. Douniol et Cie ; — prix : 60 cent.

Retracer l'histoire du monastère de la Visitation à Paray-le-Monial, monastère fondé en 1626 et qui fut le vingt-sixième de l'institut; raconter brièvement la vocation, l'entrée en religion, les vertus et les révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie et, par là même, l'institution de la fête du Sacré-Cœur : tel a été le but de M. Léon Aubineau dans ces courtes mais suffisantes pages, qui semblent, au premier abord, détachées de quelque ouvrage plus considérable. Le talent et la foi de l'auteur sont connus : il possède d'ailleurs parfaitement ces matières : c'est dire que l'opuscule mérite toute recommandation auprès des fidèles. C'est le moment de publier de tels livres, alors que nous voyons la France chrétienne, c'est-à-dire la France qui vit, courir aux pieds de Notre-Seigneur pour l'honorer dans son cœur divin et obtenir de lui la cessation de nos douleurs. — A la p. 10, M. Aubineau dit que saint Vincent de Paul fut *domestique* dans la famille de Gondy : quel qu'ait pu être autrefois le sens de ce mot, il ne nous semble plus convenir aujourd'hui pour désigner les fonctions d'un prêtre précepteur, confesseur et ami.

C'est à l'occasion du premier pèlerinage à Paray-le-Monial que ce volume a été publié. On sait de combien de manifestations analogues il a été suivi. Des ouvrages de ce genre ne sauraient être trop répandus, soit pour réveiller la foi des tièdes, soit pour justifier et développer ce magnifique mouvement des pèlerinages auquel nous assistons, et qui restera le cachet glorieux des tristes années que nous traversons.

50. **PENSÉES** DU COMTE J. DE MAISTRE *sur la religion, la philosophie, la politique, l'histoire et la littérature, recueillies et annotées par un* PÈRE DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 2 volumes in-12 de XXXVIII-440 et 424 pages (sans millésime), chez Edouard Privat, à Toulouse; — prix : 6 fr.

La renommée toujours grandissante de Joseph de Maistre est une preuve que la gloire va chercher ceux qui la fuient. Voilà un homme de génie, le plus profond penseur et l'un des premiers écrivains du XIXe siècle, qui toute sa vie a vaillamment soutenu les thèses les plus impopulaires. Longtemps l'impiété, la folie et la sottise, qu'il battait en brèche, se sont coalisées pour lui prodiguer avec dédain les plus insultantes épithètes, et, à travers ce feu croisé d'injures, son nom a de plus en plus resplendi ; la vérité lui a fait une auréole à laquelle chaque jour semble ajouter un rayon. Il n'a aimé que la justice ; la popularité lui a été donnée par surcroît.

C'est qu'il a embrassé de son coup d'œil d'aigle toutes les questions qui tourmentent notre âge. Il a jeté les bases d'une philosophie sociale dont nul avant lui n'avait saisi les éléments; et Français d'esprit comme de cœur, c'est surtout notre nation qu'il a étudiée et aimée ; c'est dans l'âme de la France qu'il s'est plu à verser toute son âme ; il l'a prise pour l'intime confidente de ses pensées. C'est donc en quelque sorte acquitter une dette nationale que de rééditer ses *Pensées*, auxquelles d'ailleurs, depuis cinquante ans, les événements rendent hommage, et dont plusieurs projettent sur notre avenir une sorte d'éclat prophétique.

Un père jésuite vient de réaliser cet excellent dessein. Après une courte esquisse bibliographique qui remet en lumière cette grande figure où l'homme et l'écrivain, parfaitement en harmonie, s'éclairent l'un l'autre et se glorifient, une préface plus remarquable encore, et dont la forme est sympathiquement saisissante, demande modestement aux lecteurs de permettre « à ce livre de venir à eux (p. XIII). » Ah ! certes, ils ne peuvent avoir une meilleure fortune. Jeunes gens, intelligences mûries par l'âge, tous ont un égal intérêt à prendre consolation, force et confiance dans les vrais principes que Joseph de Maistre a fait rayonner d'un éclat surnaturel. Est-ce que toutes les vérités qu'a illuminées sa haute raison ne sont pas *diminuées* parmi nous ? Est-ce que la presse n'impose pas au public un traitement intellectuel débilitant ? L'ennemi commun fait le siége de toutes nos croyances ; il a franchi d'un pas sacrilége le seuil du sanctuaire ; il s'efforce de creuser à la justice et à l'Eglise une même fosse. Voici le moment d'armer tous les courages pour les saints combats.

C'est surtout à la jeunesse, espoir sacré de l'avenir, que ce recueil s'adresse, à la jeunesse que la révolution, témoin le programme de la haute vente italienne, veut de préférence pervertir et abêtir. Ici, l'attrait de la forme se joint à la magnificence du fond. « Je me sens « appelé, répétait le grand écrivain, à mettre les questions les plus « ardues au niveau de toutes les intelligences.» Il disait vrai : nul n'est original avec plus de simplicité ; il marque de son effigie naturelle tout ce qu'il touche, il sait être spirituel avec génie, et il a ce caractère cosmopolite, avant tout français, qu'ont revêtu ses pages. D'où lui vient cette puissance? Il la doit au sens catholique ; si ce vigoureux athlète a beaucoup fait pour la cause du Christ et de son Eglise, en retour, l'un et l'autre ont couronné sa mémoire d'une immortalité toujours plus glorieuse. Des sommets divins d'où il voyait tout, il devançait complétement les idées et les faits de son époque. C'est ainsi qu'il a annoncé que l'*esprit destructeur* s'étendrait jusqu'à des bornes qu'on n'apercevait pas encore, et qui maintenant se découvrent. C'est ainsi encore qu'il a prophétisé la marche des peuples vers l'unité religieuse. « Il viendra un temps, disait-il en « 1821 dans une conversation, où deux amis, ayant la même con- « viction et se proposant le même but, ne s'entendront sur rien. » Ce temps n'est-il pas le nôtre? — Ecoutez encore : « Ce morcellement « jusqu'à l'infini de toutes les doctrines, ce protestantisme politique « poussé jusqu'à l'individualisme le plus absolu (sera) le châtiment de « la France et de l'Europe, châtiment précurseur de la miséricorde.» Ne croit-on pas entendre une voix contemporaine? Ici, ajoute l'interlocuteur, le comte de Maistre, grave et calme jusqu'à ce moment, s'anima tout à coup, ses yeux s'illuminèrent, son langage s'éleva, il dit : « J'ai en moi un secret intime qu'il se fera, en un moment donné, « une avant-dernière révélation de la vérité dans l'esprit des masses. « On sera étonné de voir et de comprendre que ce qu'on cherchait « dans le malaise des discussions et des disputes est simple et facile, « et ce jour-là, la révolution sera finie. » Vraiment, quand on lit ces choses, n'est-on pas en présence de la désolante impuissance de nos *importants*, et de l'humble vigueur de ceux qui vivent de foi, d'espérance et d'amour (p. XXXV)?

Mais comment présenter aux amis de la philosophie, de la religion, de la politique, de l'histoire et de la littérature, suivant un ordre logique et attachant, ces *pensées* qui brillent, comme des constellations intellectuelles, dans ces nombreux volumes où l'intuition

jette à chaque instant ses éclairs? Fallait-il les produire, comme on fait communément et bien à tort, sans méthode et sans suite, au risque de donner, au lieu d'un aliment agréable et substantiel, une masse indigeste ? L'éditeur a eu raison d'éviter le pêle-mêle. Ne pouvant mettre dans son travail une unité strictement rigoureuse, il a du moins coordonné les matières par un lien solide. Les principaux sujets sont divisés en *parties* dont chacune, ayant en tête une épigraphe empruntée à l'auteur, est subdivisée en chapitres. Nous avons ainsi tout le suc et comme la moelle du lion. Les écrits de Joseph de Maistre apportent tour à tour leur contingent à cette *fusion*, et la provenance de chaque citation est soigneusement indiquée au rez-de-chaussée des pages.

Assurément, ce patient labeur ne dispense pas les hommes actifs et de bonne volonté d'aller retremper leur intelligence aux sources ; chaque ouvrage du grand lutteur est de ceux dont il faut dire :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Mais enfin, pour ceux à qui manque le temps ou la patience pour faire ce voyage de long cours à travers les vérités impalpables, il y a là du moins toutes les grandes lignes à suivre pour faire le tour du monde *supra sensible* et surnaturel ; il y a des horizons splendides et riants.

A tout seigneur tout honneur. La religion s'avance la première avec une attitude de reine : *Incessu patuit Dea* : elle remplit de sa majesté la première partie, c'est-à-dire, la moitié du premier volume. Elle est en face de ses ennemis et elle prophétise la victoire du Galiléen sur la funeste philosophie qui fait mourir de consomption la société présente : elle revendique ensuite ses droits sur la science, dont elle est d'ailleurs l'aromate. Puis, la Providence nous apparaît comme la divine image de l'ordre dans le désordre. Confrontée avec le mal physique et le mal moral, elle en explique la genèse et les lois ; elle les élève l'un et l'autre à des hauteurs inconnues au naturalisme. Après ces explorations, nous entrons dans l'Eglise féconde en héros, *magna parens virum*. Sa supériorité sur toutes les sectes nous apparaît en étincelants caractères et ses inépuisables bienfaits se déroulent. L'Eglise embrasse la France, sa fille de prédilection, la France qui ne peut oublier sa mère sans oublier en même temps sa force et sa grandeur. Or, comment séparer l'Eglise des papes? Sans eux point de christianisme. Leurs titres à gouverner infaillible-

ment la société des âmes, individus, familles, gouvernements et peuples, sont exposés et revendiqués avec une énergie de raison qui saisit et subjugue. On entend là comme un écho de la grande voix du dernier concile; le livre *du Pape* a été la superbe avenue de l'édifice que le Saint-Esprit élevait, en 1870, à la gloire des pontifes, et qu'il saura bien achever.

Après le pape, le prêtre : n'est-ce pas justice? le prêtre si auguste dans le catholicisme, si avili hors de l'unité ; le prêtre dont le célibat est la couronne à la fois et le sceptre. Par contre, le protestantisme nous étale ses ulcères : il est né rebelle, antisouverain ; son nom même est un crime ; il est le *sans-culottisme* de la religion ; tous les révolutionnaires l'ont choyé. Dans sa misère, que ne revient-il à nous? — L'Angleterre a une mission spéciale pour ce retour; ah! si le catholicisme parlait français et anglais, quelle crise heureuse dans le monde!

Jetons un coup d'œil sur la langue de l'Eglise, sur l'origine toute catholique des anciennes traditions, et visitons le domaine de la *philosophie*. — Qu'est-ce que la raison? Qu'est-ce que l'homme, et que devient-il sans l'action de Dieu? Où la société prend-elle sa source? Ces problèmes ardus reçoivent, à l'encontre des sophistes et des sots, la solution magistrale qui leur est propre. Montons plus haut. Nous rencontrons les questions souveraines qui ont fait tourner tant de têtes, qui font encore pulluler dans les journaux et dans les livres tant d'inepties. La prière, respiration de l'âme, la loi de la réversibilité des mérites, la loi non moins remarquable de l'effusion du sang, écrite en signes terribles dans les sacrifices ; les châtiments de certaines races, la destruction violente des êtres violents, tous ces faits humainement inexplicables sont les éclatantes manifestations d'un ordre d'idées supérieur, dont le catholicisme a le secret, car il est la vérité. Or, la vérité, qu'est-elle? — Nous entrons ici en pleine et lumineuse métaphysique. Rien d'ingénieux et de profond comme la théorie des noms et des nombres qui s'enroule, pour ainsi dire, autour du trône de Dieu. — Descendant de ces hauteurs, Joseph de Maistre se rabat vers la terre, mais sans abandonner le point de vue divin. Il esquisse d'un crayon ferme et sûr des *caractères*. L'Anglais, le Français et le Grec, le militaire, le religieux, le philosophe du dernier siècle sont pris sur le vif ; une échappée sur une question de morale supérieure dans l'éducation et des *Pensées diverses*, dont chacune est un aphorisme, terminent le volume.

Le tome second nous conduit en pleine politique ; mais sur des hauteurs où la futilité des débats et l'effervescence des passions disparaissent. Ce sont d'abord les immuables principes qui président à la législation, aux institutions et à la souveraineté. Nous sommes en lutte ouverte contre les préjugés contemporains. Ceux-ci enlèvent tout à Dieu pour donner tout à l'homme. Joseph de Maistre anéantit cette thèse insensée : à la base et au faîte des sociétés humaines, il fait voir la suprématie d'une action divine qui constitue sans violence les peuples par le jeu des circonstances : ils s'agitent, mais cette action les mène. — C'est ensuite le tour des idées politico-religieuses. Quel règne est durable s'il échappe aux influences de la religion? C'est pourquoi les papes, dans leurs combats spirituels contre les souverains, ne sont jamais entrés en lice contre la souveraineté ; ils l'ont servie, au contraire, par l'union du sacerdoce et de l'empire : la tiare nous a sauvés du croissant ; elle nous préserve maintenant de la barbarie philosophique. En revanche, malheur aux pouvoirs qui mettent la main sur elle ! Le sacerdoce, surtout en France, où il a fait un royaume d'un incomparable éclat, doit être l'objet principal de la pensée souveraine.

Jetons un coup d'œil sur les avantages politiques du célibat, sur la civilisation nécessairement éclose sous l'aile de la religion, et faisant place à la sauvagerie, lorsque, en fille ingrate, elle renie sa mère. La civilisation s'éclipse alors devant la révolution. — Nous voici en présence des plus magnifiques conceptions de Joseph de Maistre. On se rappelle ces incomparables *Considérations* sur *la France*, qui, méconnues d'abord dans le tumulte des événements, ont eu, 15 ou 20 ans après, une renommée européenne, et qu'on lit encore comme le livre prophétique où la nature *satanique* de la révolution et ses destinées sont burinées en traits immortels pour l'instruction de tous les siècles, et spécialement du nôtre. Nous voudrions pouvoir citer, mais l'espace nous manque. Pour couronner les arrêts du grand penseur sur la révolution, il y a des aperçus lumineux sur les *infirmités* des républiques ; puis la guerre, vue à vol d'aigle des hauteurs du trône de Dieu, la marche de l'humanité vers l'unité, marche que la révolution française accélère. « Nous sommes douloureusement et bien « justement broyés ; mais si de misérables yeux tels que les miens « sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés « que pour être mêlés (t. II, p. 255). »

La quatrième et dernière partie embrasse l'histoire et la littéra-

ture. On sait que Joseph de Maistre n'avait pas moins d'érudition et de littérature que de philosophie. Doué d'une immense mémoire, aidée par des recherches écrites qui ont duré autant que sa vie, il avait de plus comme un sens divinatoire qui lui révélait les futures découvertes de la science, si bien qu'ayant entrevu sinon vu les plus importants progrès des études historiques, il se mit prématurément, à cinquante ans de distance, au niveau du mouvement qui renouvelle sous nos yeux l'histoire ; les jugements que lui dictait son savoir gardent, maintenant encore, leur solide grandeur. De nos jours, on a dit bien des choses sur les démêlés de Louis XIV avec le saint-siége, sur la déclaration de 1682, sur le jansénisme et les jésuites, sur l'inquisition, etc., mais rien n'a été découvert qui ait réformé ou cassé les arrêts du profond penseur condamnant et réhabilitant tour à tour, suivant la justice et la vérité.— En littérature, Joseph de Maistre fait ressortir la supériorité de la langue française et venge les langues anciennes, le latin surtout, contre ces novateurs qui, malgré leur culte révolutionnaire pour Rome et la Grèce, disaient et disent encore en haine de l'Eglise : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains*? Partant de là pour faire une excursion à travers les livres, il attaque les réputations usurpées : Montesquieu, Voltaire, Rousseau, les écrivains de Port-Royal ont successivement leur volée de bois vert, infligée pourtant avec une courtoisie tout aristocratique. Tout se termine par une galerie de portraits où la finesse et l'énergie du coup de pinceau accentuent singulièrement, sans forcer les couleurs, des figures historiques dénigrées ou glorifiées par la mauvaise foi et la sottise.

Ainsi se réunissent dans un même personnage le philosophe, l'écrivain, l'homme de cœur et d'excellente compagnie, pour donner à nos contemporains les suprêmes leçons que l'orgueil repousse, mais que la bonne foi accueille avec reconnaissance. On ne saurait s'instruire en plus douce et meilleure compagnie. La forme n'a rien de pédantesque : spirituelle, grave, calme ou vive, elle ne *s'impose pas*, elle impose. C'est une séduction naturelle. Entre l'expression et l'idée, l'harmonie est si grande que la première naît de la seconde sans effort ; chacun de ces chapitres est comme une statue sculptée dans le marbre, pour braver les injures du temps et des hommes. Est-ce à dire que Joseph de Maistre ait eu, entre tous les génies, un privilége d'infaillibilité? porter aussi loin l'admiration, ce serait commettre à son égard ce délit d'exagération qui indignait sa loyauté, et

lui faisait dire : « L'exagération est le *mensonge des honnêtes gens.* » Si donc notre infime critique pouvait se mesurer avec le géant, volontiers nous signalerions quelques ombres dans un flot de lumière, des détails contestables, certaines appréciations secondaires plus ingénieusement que solidement paradoxales, ici et là des vérités qui, faute de développements, paraissent trop *absolues*. Mais à quoi bon épiloguer? Que seraient, après tout, de rares et légères nébuleuses dans un horison splendide? Donc toute notre estime est acquise à cette publication. Le père jésuite qui s'est voué, sous le voile de l'anonyme, à l'ingrat labeur de coordonner des *Pensées* qui semblaient devoir, par la vivacité de l'intuition, échapper à la discipline de l'agencement, a fait une œuvre d'une haute portée. S'il nous était possible de mêler un reproche à de justes éloges, nous l'adresserions à son excessive modestie. Il s'est trop effacé : on aimerait des notes plus nombreuses, pour élucider ou commenter le texte, l'indication des dates de *toutes* les lettres reproduites et de tous les personnages à qui l'illustre auteur les écrivait. Inutile d'ajouter que les *Lettres, Opuscules et Fragments* mettent surtout en saillie le côté gracieux et spirituel des *Pensées*. Ce sont là comme les décors des trois colosses qui dominent tout, et qu'on nomme : les *Considérations sur la France*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le *Pape*.

GEORGES GANDY.

51. **LA PERSÉCUTION** *de l'Eglise en Lithuanie, et particulièrement dans le diocèse de Vilna, traduction du polonais, revue et précédée d'une préface*, par le P. LESCŒUR, de l'oratoire. — 1 volume in-12 de XVI-160 pages (1873), chez C. Douniol et Cie ; — prix : 2 fr.

La religion catholique gêne à la fois le césarisme et la démagogie. Le Christ ne peut être ni pour les tyrans ni pour les communards, C'est ce qui explique la persécution religieuse en Pologne et en Allemagne, aussi bien qu'en Suisse, en France et dans les autres Etats envahis ou menacés par la démagogie. La Lithuanie, en particulier, subit depuis quelques années une crise dont l'histoire sera la honte de la Russie, en attendant les grands châtiments de Dieu. Un prélat ferme, influent, respecté, Winceslas Zylinski, archevêque de Mohilew, conjura quelque temps l'orage ; mais à sa mort rien ne put protéger la malheureuse province. La diplomatie moscovite fondit sur elle, âpre, cruelle, atroce. Son clergé faisait sa force : c'est au clergé qu'on s'attaque d'abord. Mouravïef, nommé gouverneur de Vilna

propre résultat est absolument contraire. — L'éducation doit donc commencer et se continuer par l'accomplissement du plus essentiel des devoirs, celui de reconnaître Dieu, de lui rendre honneur, amour, obéissance, culte privé et culte collectif. Pas un peuple, dans l'histoire, qui, malgré des erreurs fondamentales, celles du paganisme par exemple, ait vécu sur une autre donnée. La constitution même de la société s'y engage; sans elle, toute loi humaine devient aussi parfaitement tyrannique qu'elle est illusoire. Que dire, alors, d'un état de choses où les voies de la renommée et de la fortune sont ouvertes à qui nie, outrage la divinité, et ne voit dans l'homme qu'un animal ou une machine que la logique conduit à déclarer à peu près inconscients?

La liberté de l'enseignement, en face de tels excès, est une nécessité d'ordre social. A l'Eglise, dépositaire des principes de conservation et de développement moral, de réagir contre une barbarie qui ouvre les abîmes où elle va nous précipiter. Mais l'Eglise ne peut le faire qu'à condition qu'on n'enchaînera pas ses efforts et son dévoûment. Que n'a-t-elle pas accompli, dans cet ordre d'apostolat, pendant de longs âges? En France seulement, elle avait créé vingt-quatre universités florissantes. Nous avons, aujourd'hui, deux universités : l'un pour la jeunesse, officielle et légale; l'autre pour les adultes, *la presse*. Si l'on a réglementé la première, comment ne réglemente-t-on pas aussi la seconde, d'où nous sont venus tant de maux? Le clergé, du reste, ne réclame aucun privilége, aucune protection spéciale pour ses établissements d'éducation : la liberté vraie lui suffit, et il a confiance dans la situation qu'elle lui ferait.

Telles sont, avec quelques autres, les idées développées avec talent par l'auteur dans cette excellente brochure, qui se recommande d'elle-même, et à laquelle le nom de M. l'abbé Gainet assure une autorité particulière. Puisse-t-elle arriver à son adresse, et déterminer enfin ceux qui nous dirigent à panser la plaie dont nous périssons! V. POSTEL.

54. **RESTAURATION FRANÇAISE**, par M. A. Blanc DE SAINT-BONNET; — *nouvelle édition*. — 1 volume grand in-8° de VIII-484 pages (1872), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 5 fr.

Ce livre parut pour la première fois en 1850, et un cri d'enthousiasme l'accueillit. Des révolutionnaires eux-mêmes rendirent hom-

mage à sa courageuse franchise, à la grandeur et à l'énergie de ses idées. La *Bibliographie catholique* s'en occupa dès les premiers jours de son apparition, et fit voir avec quelle sûreté de coup d'œil l'auteur embrassait toute la situation religieuse et sociale, avec quel bonheur il donnait aux problèmes qui tourmentaient alors les esprits leur unique solution (Voir notre t. XI, p. 309). Aujourd'hui, grâce à l'intelligence d'un éditeur zélé, ce livre nous revient; il se fait entendre à nouveau comme l'une de ces voix prophétiques qui jettent au monde, sur le bord des gouffres béants, les plus solennelles admonitions. Qu'il soit le bienvenu.

Nous n'avons pas à l'apprécier : cette tâche est remplie. On a gardé bon souvenir sans doute de cette vigueur de pensées condensées en apophtegmes, de ces formes souvent paradoxales qui couvraient une si riche substance, de cette salutaire audace avec laquelle tous les préjugés des bons et toutes les insanités perverses des méchants étaient abordés de front, battus en brèche et mis à néant. Cela simplifie notre travail. Franchissons ces vingt-trois années qui nous séparent des origines de cet écrit, et qu'il nous suffise de le placer devant nos maux présents; nous pourrons dire ensuite à tous les hommes de bonne volonté : Prenez et lisez.

La *Restauration française* est tout entière dans une trilogie : capital, ordre social, aristocratie, trois termes d'une démonstration rigoureuse, qui ne se déroule pas par la force des déductions logiquement enchaînées, mais par une série de maximes qui toutes pivotent sur cet axiome déjà formulé par M. de Bonald : La révolution a commencé par la proclamation des droits de l'homme, elle finira par la proclamation des droits de Dieu. L'homme, depuis 1789, a voulu tout réédifier par son orgueil, et il a tout détruit, intérêts matériels et intérêts moraux; rien ne se relèvera que par la vertu d'en haut, à laquelle s'associera l'effort humain, fécondé par la vertu.

L'économie politique, en d'autres termes la science du capital, se relie au ciel par une chaîne qu'on ne peut rompre sans créer la misère et précipiter toutes les décadences. Point de capital sans économie, point d'économie sans travail, pas de travail fécond sans vertu, pas de vertu sans religion, et pas de religion sans christianisme, telle est la loi des choses, telle aussi l'expérience des nations. A son tour, l'ordre social se fonde par l'idée divine, grandit et se couronne par elle. Cinquante-cinq chapitres nous montrent la germination et l'efflorescence de cette idée dans toutes les catégories de faits qui

comprennent l'ordre social; l'idée humaine, au contraire, antagoniste de la pensée divine, empoisonne, et, par suite, étiole et fait mourir tout ce qu'elle touche. — Mais quelle est l'indispensable garde d'honneur de l'ordre social, celle qui le préserve des mains homicides? C'est l'aristocratie, ou la réunion du clergé, de l'ancienne noblesse et de la bourgeoisie; c'est-à-dire les autorités que M. Le Play appelle avec tant de raison les *autorités dirigeantes*. Ce sont elles qui doivent verser incessamment dans le peuple les lumières de la foi et les vertus qu'elle engendre. Avant la révolution de 1789, la noblesse avait dérogé par son scepticisme et sa corruption. Venue à sa place, la bourgeoisie s'est imprégnée du virus révolutionnaire et a inoculé ses vices. Dieu l'avait chargée de l'éducation chrétienne du peuple; elle l'a trompé par ses promesses, *décatholicisé* par son irréligion, perverti par les folies de son luxe et la licence de ses mœurs. C'est ainsi qu'elle a creusé, à des profondeurs incalculables, l'abîme de haines, de jalousies et de révoltes, où l'athéisme socialiste menace d'engloutir l'Europe.

Tout cela s'adressait à la France de 1850. Si l'on se reporte à cette époque de transition, on se rappellera que ce n'était pas sans épouvante que la question du lendemain était posée dans toutes les controverses. Cette question, M. de Saint-Bonnet la posait, lui aussi, avec une inflexible rigueur, et des faits contemporains qu'il entassait dans ses chapitres et illuminait toujours par les principes, il faisait jaillir de menaçants éclairs sur une société qui recueillait l'héritage des folies de trois siècles, et que le protestantisme, le gallicanisme et la révolution achevaient de corroder. Aussi n'espérait-il pas qu'à travers cette triple couche d'erreurs le rayon de la vérité pût arriver immédiatement à son âme et la vivifier; il prévoyait des alternatives de despotisme et de démagogie, puis, à bref délai, une catastrophe antisociale qui serait le tombeau de la France, si les divines révélations ne l'arrachaient pas au génie de la révolution pour la donner, tête et cœur, à Jésus-Christ. Sa tristesse, toutefois, n'était pas sans espérance. Formé à l'école de Joseph de Maistre, il saluait un magnifique avenir de réparation, préparé par une croisade de prières, accompli par un merveilleux concours de forces providentielles tout à fait en dehors des voies humaines.

Or, à l'heure où nous sommes, la révolution a franchi toutes les étapes le long desquelles M. de Saint-Bonnet la voyait courir. Le luxe et l'égoïsme des classes dirigeantes ont fait au capital, qui est l'épar-

gne, une guerre qui a précédé le cataclysme des vengeances de Dieu. Sommes-nous changés? Ces mêmes causes délétères de la richesse publique ne travaillent-elles pas à allumer chaque jour les convoitises des classes inférieures ? L'internationale est le volcan chargé de toutes les jalousies, de toutes les fureurs d'un matérialisme athée, versé à larges doses par la bourgeoisie et impatient de faire explosion.

L'ordre social ne périclite pas moins que le capital. Saturée de préventions et de passions révolutionnaires, la France veut tout conserver, sans rien ôter à l'homme, sans rien restituer à Dieu. Elle se débat dans cette impuissance qui ne lui permet pas la cohésion des efforts, parce qu'elle veut rester debout sur un sol qui s'effondre, parce qu'elle prétend vivre avec le principe de mort qui la consume. En même temps une action supérieure, présage de grandes destinées et gage d'une clémence aussi admirable qu'inattendue, remue l'Europe au bruit des cris d'amour, de pénitence et de pardon qui s'élèvent de tous les sanctuaires et fait palpiter les âmes d'une confiance surhumaine, que l'auguste et bien-aimé Pie IX partage et bénit. De ce côté encore, les pages de M. de Saint-Bonnet annonçant le salut par la prière méritaient une nouvelle publicité.

Et l'aristocratie du capital, des lumières et du mérite, si fortement recommandée par le vaillant écrivain, quand fut-elle pour tous une plus impérieuse nécessité de rénovation? L'ancienne noblesse a repris généralement ses traditions d'honneur, mais la bourgeoisie, qui a charge de peuple, si elle continue d'être en rupture de foi chrétienne et de dévoûment, sera la proie de ses propres œuvres. L'instant vient pour elle de monter jusqu'à Dieu, si elle ne veut tomber dans les profondeurs insondables d'un cataclysme sans nom, et se laisser submerger par les grandes eaux du socialisme qui battent tous les rivages. Seul le clergé, dont M. de Saint-Bonnet exposait d'une plume élogieuse la grande mission, est à la hauteur des périls comme des espérances. Ses vertus, son activité, son empressement à se retremper aux sources de la vraie science, et surtout les liens de foi et d'amour qui l'attachent invinciblement à la chaire de Pierre, source d'unité, de puissance et de grandeur, le disposent à soutenir victorieusement les luttes du mal, à venir en aide au grand mouvement qui ébranle divinement notre chère patrie. Souveraineté, liberté, arts, sciences, lettres, prospérité économique, le clergé préserve tout, ennoblit tout par ses doctrines qui réfrènent

l'orgueil et disent sans cesse que la société repose sur l'humilité universelle. En rappelant aux hommes la chute primitive, il les met sur un chemin où la vérité est leur guide et les glorifie ; en leur prêchant le sacrifice il leur assure le bonheur.

Donc le clergé, première autorité sociale, est prêt aux événements. « Ceux-ci seront la dernière parole de Dieu. L'orgueil a atteint des « proportions trop monstrueuses pour que l'esprit de l'homme, hors « de la foi, y puisse résister. Renaissance, protestantisme, libéra- « lisme, rationalisme, industrialisme, socialisme, tous les confluents « arrivent à la fois dans le fleuve qui nous roule à l'abîme... Tout se « précipite vers la dernière crise. D'heure en heure, la démarcation « s'opère entre les hommes de bien et les hommes d'orgueil. Le « nombre de ces derniers sera la mesure de la révolution, c'est-à- « dire de la dissolution définitive... Que la France ne s'étonne pas « des épreuves par où elle va passer... Pendant qu'il en est temps « encore, ô hommes, retournez à Dieu (pp. 473, 474) ! »

Voilà bien l'appel de la raison à la foi, du patriotisme au courage. Souhaitons que partout il éveille les honnêtes gens. Plus encore qu'en 1850, ce livre est le clairon qui sonne le rappel des soldats du devoir devant l'armée des ravageurs. GEORGES GANDY.

55. **LES SOIRÉES** *à la maison*, par Mme la comtesse DE SANNOIS ; — *ouvrage illustré de 42 vignettes*, par M. Emile BAYARD. — 1 volume in-12 de 280 pages (1873), chez Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*) ; — prix : 2 fr. 25.

Les historiettes qui composent ce volume ont le mérite assez rare d'être à portée de l'intelligence des plus jeunes enfants. Parmi ces récits, au nombre de quatorze, la plupart de la plus grande simplicité, nous en distinguons cependant trois ou quatre qui, sans s'écarter du même but, sont de nature à intéresser un âge plus avancé : *la Révolution chez M. Chopart*, maître de pension, offre une petite esquisse très-spirituelle des révolutions dont notre siècle a la maladie, et qui sont fatales même à ceux qui ont cru y trouver leur profit. — Du *Combat des Horaces et des Curiaces*, qui met en scène les élèves de deux institutions rivales, se querellant pour un bonhomme de neige qui fond au soleil pendant cette bataille acharnée, résulte une autre leçon philosophique. — *Les Enfants du contrebandier* présentent une émouvante peinture des mœurs de ces montagnards pyrénéens qui vivent de luttes et de ruses, et dont le caractère ne manque pas toutefois de grandeur. Nous y voyons deux intéressants

enfants, dont le courage et l'intelligence, précocement développés, parviennent, contre toute attente, à sauver un père très-compromis, qui, fort heureusement, s'amende ensuite, pour sauver la moralité du récit. — Nous ferons une petite réserve à l'égard du *Page de Mlle Yseult :* l'auteur fait une triste caricature de cette vieille fille, noble et relativement pauvre, qui singe la grande dame d'autrefois. Le fils de son fermier, qu'elle a forcé à se déguiser en page, est un méchant gamin qui lui joue toutes sortes de tours, dans l'espoir de se faire renvoyer aux champs qu'il regrette. Il va jusqu'à se permettre une substitution de lettres, qui aurait pu avoir des conséquences graves. Heureusement tout le contraire arrive ; et Jeannot, repentant et pardonné, s'en retourne à ses moutons, tandis que Mlle Yseult se résigne à se mésallier en épousant un notaire. Il est vrai qu'elle continue à le traiter de suzeraine à homme-lige, et, ajoute l'auteur, « le « blason prime furieusement le panonceau humilié. » — Nous n'aimons pas que l'on jette ainsi le ridicule sur les vieilles filles et sur la noblesse, et nous ne voyons aucune portée morale dans cette bluette, fort drôle d'ailleurs, mais qui ne pourrait insinuer aux enfants que le dénigrement de ce qui a des titres au respect. J. MAILLOT.

56. **SOUVENIRS** *de l'école Sainte-Geneviève; — notices sur les élèves tués à l'ennemi*, par le P. CHAUVEAU, de la compagnie de Jésus. — Tomes II et III, 2 volumes in-12 de 490 et 408 pages (1873), chez J. Albanel ; — prix : 8 fr.

Ce que nous avons dit du premier volume (Voir notre t. XLVI, p. 477), il faut le répéter de cette belle continuation : Voici les archives de l'éducation chrétienne, du patriotisme, de la fidélité à Dieu au milieu du monde, dans les camps, en face de la mort. Cette jeunesse ardente au bien, sollicitée par les délices de la vie, les illusions de l'âge, les sophismes et les affaissements de son temps, et sachant se raidir et marcher ferme dans le chemin de la vertu, jusqu'à la tombe qui va s'ouvrir prématurément pour elle : le beau spectacle, ô mon Dieu ! Lecture fortifiante, non-seulement par les exemples de détail qu'elle fait passer en si grand nombre sous les yeux du cœur, mais par cet ensemble de dispositions et d'actions qui nous montre une société d'élite, une société de chrétiens énergiques cachés sous des flots d'indifférents, d'infidèles et d'impies. Notre siècle, semblables à un levain généreux, ils l'empêchent d'achever l'œuvre de sa corruption ; et, si Dieu nous témoigne encore des mi-

Le 3 octobre, nous *faisons vapeur* vers la Chine, où nous visiterons Shanghaï, dont l'extension merveilleuse est la ruine de Canton; Péking, la grande muraille, Tien-Tsin, Canton et Macao, pour rentrer directement en Europe par la mer Rouge. Au milieu des curiosités de toute sorte qui nous sont décrites, nous remarquerons le récit complet, authentique, justifié, du massacre de Tien-Tsin, récit fait sur les lieux et discuté de point en point par M. le baron de Hübner. Il n'omet pas de visiter les établissements catholiques, et leur adresse le tribut de ses sympathies, de son admiration. Homme politique, il examine leur histoire et dit ce qu'il pense de leur avenir. Au fond et à tout prendre, il craint une lutte prochaine, un nouveau combat de la vieille Chine et des routiniers contre l'élément européen, et cette lutte serait une extermination générale. Cela est subordonné, suivant lui, au maintien de la dynastie actuelle, dont les dispositions sont favorables, mais qui, sur ce point même, soulève contre elle des préjugés et des défiances invétérées. — En Chine, la classe lettrée n'est pas moins athée que la classe aristocratique du Japon, et il n'est point de légendes, si fabuleuses ni si absurdes, qu'on n'y croie. Un serpent a été, tout dernièrement, placé dans un temple : les lettrés, comme la foule, se pressent de bonne foi pour l'adorer (ibid., p. 315). — Quant au commerce, il s'étend chaque jour. Un seul négociant expédiait, devant M. de Hübner, une caravane de *quinze mille* chameaux transportant 60,000 caisses de thé (ibid., p. 344). C'est un Anglais que le gouvernement chinois a placé à la tête des douanes comme directeur général. Le mouvement des affaires avec l'Angleterre seule se chiffre annuellement par plus d'un milliard de francs. — Mais que dire des horreurs d'une prison dans l'empire du Milieu, des tortures infligées aux accusés, des supplices inventés pour les coupables? Les pages consacrées à ce douloureux sujet exciteront chez le lecteur un frémissement d'horreur (ibid., pp. 490 et suiv.). C'est à cela qu'aboutit la sagesse purement humaine d'un vieux peuple philosophe, artiste, commerçant! Mais quoi! la compassion même du voyageur excite le rire moqueur des Chinois qui passent auprès de lui. Sans le vrai Dieu, l'homme est-il autre chose que la plus malfaisante des brutes sauvages?

Répétons que ce livre n'est point un simple récit de voyage : c'est une étude, une étude d'artiste, de littérateur, mais de politique surtout.

V. Postel.

76. **DE LA RÉVOLUTION** *et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle*, par M. l'abbé Auguste ONCLAIR, prêtre. — Tome III, in-8° de 556 pages (1873), chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 7 fr.

M. l'abbé Onclair continue avec succès, sans la terminer encore, sa noble campagne contre la révolution en faveur des principes sociaux (Voir notre t. XLVII, p. 200). Nous ne connaissons pas d'entreprise plus opportune, plus immédiatement nécessaire. On parle beaucoup des principes sociaux, mais combien les ignorent ou les dénaturent ! On maudit la révolution parce qu'elle est le brigand qui saisit à la gorge la société et lui demande à la fois la bourse et la vie, mais qu'ils sont nombreux ceux qui la servent en la détestant, ceux dont les préjugés sont ses complices ! Ce volume est vraiment à l'adresse des uns et des autres : il arrache à la révolution ses masques ; en regard de sa nudité hideuse, il montre le catholicisme, sa vivante et divine antithèse, réhabilitant tout ce qu'elle outrage, offrant un refuge impénétrable à tout ce qu'elle menace de submerger, donnant seul une magnifique et durable solution des problèmes de toute sorte qui tourmentent notre âge.

La liberté, voilà la grande corruptrice qui égare, depuis 1789, toutes les générations. La révolution lui a confié son drapeau sanglant en haine de Dieu. Aussi l'a-t-elle introduite en souveraine dans les institutions, dans les lois, dans la famille, dans le peuple, comme antagoniste implacable du Christ et de la sainte Eglise. C'est le caractère satanique dont elle l'a marquée, et c'est pourquoi nous voyons cette liberté menteuse ruiner, depuis 80 ans, tout ce qui était la force et la gloire du monde, rouler d'abîmes en abîmes, et creuser aujourd'hui le plus profond de tous, celui où toute civilisation doit s'engloutir ; c'est le conflit suprême de la vie et du néant :

Mors et vita duello conflixere mirando.

Le vaillant auteur *fait feu* de cinq livres contre cette exécrable liberté, fille de la révolte et mère de l'anarchie. Elle est de triste race, car elle a pour père celui qui fut *menteur dès le commencement.* Il y a la liberté bourgeoise, ayant nom libéralisme ; celui-ci formule toutes les théories de destruction ; mais essentiellement jaloux et égoïste, il leur dit comme à la tempête : Vous n'irez pas plus loin ; vous servirez nos intérêts de caste ; vous nous aiderez à supprimer en haut le catholicisme, à enchaîner en bas les classes

ouvrières, pour que désormais rien ne menace notre domination, et que le monopole des biens soit à nous. — Il y a la liberté à la figure violente, à l'œil fauve et aux appétits voraces : celle-ci s'appelle socialisme, communisme, internationale; elle a l'inflexible et sombre logique du mal. La bourgeoisie libérale a supprimé Dieu; elle veut la supprimer à son tour; la bourgeoisie a détrôné les classes supérieures pour régner à leur place; qu'en vertu de la loi du nombre, expression de la souveraineté du peuple, elle succombe à son tour, et laisse les « couches nouvelles » monter au pouvoir pour s'enrichir et jouir.

Entre la liberté en gants jaunes et la liberté aux mains calleuses, le catholicisme libéral essaie d'interposer, comme médiatrice, sa logique boiteuse et son christianisme maculé; c'est le jansénisme du XIXe siècle. Ami de la révolution qui le repousse, il prétend appartenir à l'Eglise qui le condamne. Par ses idées mixtes, il s'inféode au libéralisme bourgeois; en cette compagnie, il subit l'anathème du socialisme dont il est pourtant l'inconscient auxiliaire; sans le savoir, il coiffe le crucifix du bonnet rouge et bat le rappel des communeux. L'obéissance le préserverait de ces honteuses complicités; mais l'orgueil marque de son empreinte tout ce qui porte au front le signe de la *bête*, le signe de la révolution.

Dans cet exposé, nous avons les grandes lignes de ce volume. — Ses cinq livres sont, en quelque sorte, les cinq batteries qui foudroient l'ennemi commun.

La liberté révolutionnaire a écrit les « principes de 1789, » c'est-à-dire la trop célèbre déclaration des « droits de l'homme. » M. l'abbé Onclair fait le triage des propositions justes mais banales, équivoques ou absolument fausses que renferme cette charte anarchique du droit nouveau. Nous aurions voulu, dans cette discussion, moins d'analyse didactique et plus de synthèse, c'est-à-dire un ensemble de considérations philosophico-religieuses sur le caractère essentiellement antisocial de cette déclaration.

Viennent ensuite les « grandes libertés » modernes, dites de conscience, des cultes et de la presse. C'est là comme le *réduit* de la révolution ; mais ce qu'elle garde est mal gardé. Laissant de côté les deux premières libertés, pour lesquelles il s'en réfère à ce qu'il a dit des droits de l'homme, l'auteur s'attaque à la liberté de la presse. Est-elle un *droit* naturel? Non, mais une mesure de prudence. Prise en soi, elle souffle la discorde politique et religieuse, et ce qu'on lui

oppose est inefficace. La thèse est bien développée ; mais l'hypothèse qui embrasse les nécessités des circonstances n'est pas assez étudiée. Comment donner aux luttes de la bonne presse toute l'énergie possible? comment protéger dans la mesure légitime tous les intérêts sociaux contre les ravages des sectes matérialistes et athées? M. l'abbé Onclair ne le dit pas : il aime mieux prendre à partie M. Jules Simon et sa *Liberté de conscience* ; puis, se tournant vers M. Tagliaferri, l'un des chefs du catholicisme libéral en Italie, il fait facilement justice des sophismes compromettants de cette école.

Après les libertés, la liberté. Elle comparaît successivement devant le tribunal de l'Eglise et celui de la raison. Qu'est-ce que la vraie liberté? Comment le catholicisme l'a-t-il définie? Ici se produisent tous les jugements prononcés par les souverains-pontifes depuis 1789 jusqu'à l'encyclique et au *Syllabus* du 8 décembre 1864.

Les deux derniers livres sont consacrés, l'un au libéralisme, l'autre à l'internationale. Quels sont l'essence, les moyens d'action, le but du libéralisme? Anticatholique en religion, il proclame en politique la souveraineté antisociale du peuple : tel il fut toujours, tel il est encore en France, en Allemagne, en Italie et partout. Logiquement athée et anarchique, il ouvre malgré lui les portes de la société aux barbares socialistes. Toutes ses tendances l'entraînent vers ce but qu'il ignore, et qui est ou doit être son châtiment. Son hypocrisie n'abuse plus le populaire et ses promesses n'ont pas de prestige. Pie IX, quand il l'a condamné solennellement, a bien mérité des gouvernements et des peuples ; par contre, la théorie catholico-libérale n'est qu'illusion et impuissance.

Mais il faut voir par quelles voies malheureuses le libéralisme se perd dans les gouffres du socialisme et du communisme, pourquoi dans le milieu libéral l'internationale a dû éclore. Cette formidable association, M. l'abbé Onclair la fait connaître, dit-il, par le travail du P. Curci, de la compagnie de Jésus, littéralement cité. Quelles sont ses origines? Qu'est-elle et que veut-elle? Deux solutions du problème social sont en présence : l'une est révolutionnaire : les travailleurs ont la souveraineté du nombre : que sont-ils? rien. Que doivent-ils être? tout. L'autre est chrétienne : elle a pour éléments la charité des riches et la résignation des pauvres. Malheureusement, le système chrétien est combattu par l'apostasie des gouvernements, par l'idolâtrie de l'or et par les excès de la grande industrie. Au point de vue purement humain, rien donc, semble-t-il à l'auteur, ne peut

arracher l'Europe aux mains du socialisme ; mais la Providence a des trésors de bonté qui surpassent notre misère. Quand M. l'abbé Onclair écrivait, ils n'étaient pas encore versés sur la France avec cette générosité qui réjouit les bons et consterne les méchants. Aujourd'hui, le *sursum corda* qui partout se révèle est le gage d'une victoire que notre magnanime Pie IX salue déjà, dans les effusions de sa parole, comme le plus beau présent que le ciel doit faire incessamment à la terre. Nous aurions voulu que le volume se fermât sur cette sainte espérance.

Pas plus que précédemment, le savant écrivain n'a voulu marcher seul sur les hauteurs de son sujet. C'est encore à la *Civiltà cattolica*, aux publicistes catholiqnes d'Italie les plus renommés, qu'il a demandé des lumières. A cet égard, nous redirons : Pourquoi nos grands penseurs de France n'ont-ils pas trouvé place à côté de leurs frères d'outre-monts ? pourquoi ce continuel commerce de M. l'abbé Onclair avec des docteurs très-solides sans doute et très-lumineux, mais dont la manière ondoyante, transportée dans notre langue, impose des sacrifices à l'esprit net, vif et précis des lecteurs français ? La forme italo-belge dont se revêt ici la vérité a des longueurs, des redondances, parfois même des crudités que n'accepte pas notre tempérament national ; et néanmoins, ainsi que nous le disions des tomes précédents, une œuvre de longue haleine, alors surtout qu'elle est austère et heurte de front les plus intraitables préjugés, doit être naturalisée française pour faire son chemin dans le monde. C'est là le destin nécesaire de tout écrit cosmopolite.

On pourrait aussi discuter sur la méthode du volume et l'agencement des matières. Les mêmes ordres d'idées sont pris et repris plusieurs fois ; les développements historiques et économiques, maintenant si recherchés dans tous les détails qui intéressent l'ordre social, sont trop insuffisants. L'étude sur l'internationale est très-complète en ce qui concerne l'antagonisme des deux forces, païenne et chrétienne, qui se disputent l'Europe, et incomplète quand on veut connaître à fond ses doctrines, ses ressources, sa marche et son but, et résoudre scientifiquement, d'après les données de l'expérience et de la raison, les questions qu'elle soulève sur les rapports du capital et du travail.

En résumé, ce volume est excellent comme les deux premiers. Ses doctrines, toujours pures de tout alliage, sont l'écho fidèle des grands enseignements du siége apostolique. Sans ménagement pour

les erreurs qu'on respire partout, comme une poussière impalpable, dans l'atmosphère du siècle, il fait briller courageusement la lumière sur toutes les intelligences que la révolution a plus ou moins *enténébrées*; il déchire le voile de l'erreur; il porte le fer et le feu dans les plaies qu'elle a faites. Aux yeux de plusieurs peut-être, dans le camp même des honnêtes gens, cette franchise et cette vigueur anti-révolutionnaires sembleront fanatiques et cruelles; pour eux, M. l'abbé Onclair ne sera pas de son temps. Qu'importe, pourvu qu'il soit de tous les temps, comme la vérité catholique à qui Dieu, dès le commencement, a donné l'empire des siècles? — Quand on est en face de la révolution, c'est l'heure, plus que jamais, d'aller droit au monstre; la lutte ne comporte ni transactions ni faux-fuyants. Entre le *Syllabus* et les *Droits de l'homme*, c'est une guerre à mort. M. l'abbé Onclair le comprend; là est l'honneur et la force de son travail.

Nous parlerons prochainement du quatrième volume, qui vient de paraître, et qui complète ce remarquable ouvrage.

GEORGES GANDY.

77. **LES SERVITEURS** *de Dieu*, par M. Léon AUBINEAU; — 3e *édition*. — 2 volumes in-12 de XII-498 et 508 pages (1873), chez V. Palmé; — prix : 6 fr.

Ce livre n'est point un nouvel ouvrage. *Les Serviteurs de Dieu* ont déjà eu deux éditions, dont la *Bibliographie catholique* a rendu compte (t. XIII, p. 189, et t. XXIV, p. 346); mais il est des livres sur lesquels on aime à revenir, et qu'on se plaît à recommander de nouveau, parce qu'à chaque nouvelle édition ils se présentent avec plus de droits encore à l'estime du public. Tels sont les ouvrages de M. Léon Aubineau, et tel est surtout celui-ci, qui se prête d'ailleurs à merveille à tout genre de perfectionnement.

La première édition comprenait cinq notices seulement; la seconde, publiée en 1860, en deux volumes, en contenait vingt. La troisième, que nous avons sous les yeux, en comprend vingt-quatre. Ces quatre nouvelles notices sont consacrées à : M. l'abbé Des Genettes, curé de Notre-Dame des Victoires; — aux fleurs du Carmel ; — à Adèle de Trenquelléon, fondatrice de l'institut des Filles de Marie; — et à M. Picoté, prêtre de Saint-Sulpice.

Les autres notices sont toujours :

Au tome Ier : le Curé d'Ars, — la Sœur Rosalie, — les petites

brillent au milieu des mystérieuses merveilles qui attestent à tous les yeux l'inépuisable activité de l'Etre infini. A propos du *lieu de l'éternité et du purgatoire*, Mme de Godefroy se livre à des investigations qui visent, dans les limites de l'orthodoxie, à soulever des voiles que la foi maintient, et qui toujours braveront notre curiosité. Le *spiritualisme devant la science*, qui serait mieux placé un peu plus haut, ramène l'attention sur les thèses philosophiques du temps. A ce spiritualisme si effrontément bafoué par les sophistes, Mme de Godefroy fait une splendide auréole, et elle convoque tous les âges, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, à lui décerner avec elle cet hommage.

Ici, comme dans les considérations qui sont l'ornement de la première partie, nous n'avons ni apophtegmes, ni procédés de dialectique. C'est une manière ondoyante, où les pensées fines, imagées, quelquefois un peu abstraites et subtiles, revêtent tantôt la forme dramatique, tantôt les allures de La Bruyère, de Vauvenargues ou de Mme Swetchine, mais toujours avec une véritable originalité de penseur et d'écrivain. Nous voudrions pouvoir beaucoup citer; faute d'espace, reproduisons seulement ces quelques lignes sur la loi du respect : « Qui n'envisage avec douleur, au sein de certaines familles, « des aïeuls délaissés comme de vieux meubles vermoulus et inu« tiles? Leurs infirmités ne touchent point, elles fatiguent, et, dans « ces intérieurs dégradés, l'enfance est aussi à plaindre que la vieil« lesse, car on lui apprend à dédaigner celle-ci et à préférer les bas« ses gâteries aux véritables tendresses. Mais, chose désolante entre « toutes, l'habitude et le manque de notions religieuses conduisent « parfois le grand-père à trouver justes de telles indignités. Lors« que, au contraire, la famille est dans les conditions de l'ordre divin, « les cheveux blancs en couronnent le faîte, et, au-dessous d'eux, à « divers degrés, les générations se succèdent. Nulle n'a le désir d'ar« river au rang suprême; les charges de cette grandeur ne sont que « trop apparentes. A mesure qu'on s'élève, on perd les épanouisse« ments de la jeunesse, et ceux qui gravissent à peine les premiers « échelons n'apercevront qu'en temps utile les côtés consolants d'un « autre âge. Ils laissent monter les vieillards, et ne voudraient ra« lentir leur marche qu'afin de les posséder plus longtemps; ils con« templent en eux l'honneur du foyer; ils tâchent d'adoucir par de « tendres respects l'amertume de leurs derniers jours; ils apprennent « d'eux à mourir; et, guidés par la foi, ils les suivent au delà du

« tombeau dans la béatitude et la résurrection (pp. 373, 374). »

Voilà, certes, la fraîcheur et la grâce dans le sérieux. Pour achever de prouver à l'auteur, par un mot de critique, notre sympathique estime, nous prenons la liberté de lui dire que les animaux n'ont pas de *sensations morales* (pp. 510, 512), deux mots insociables; que les âmes du purgatoire n'ont pas, à mesure qu'elles se purifient, un commencement de vision béatifique, car cette vision exclut tout élément impur (p. 498); que *des* pères, et n'ont pas *les* pères grecs ont contesté, dans le concile de Florence, la peine du feu des damnés et que la croyance à cette peine est générale, non-seulement dans l'Occident, mais dans toute l'Eglise catholique (p. 494).

Une touchante dédicace termine le volume; nous ne voulons pas en priver ceux qui aiment les saintes délicatesses de l'émotion. « En « terminant cet ouvrage, j'en offre la dédicace à Dieu présent par-« tout, qui peut-être a daigné m'y venir en aide, puisque souvent je « l'en ai prié. Si sa destinée est celle du figuier stérile, et qu'il doive « être jeté au feu, ce ne sera pas du moins dans celui où brûle éter-« nellement l'impie. Mais si, selon mon désir, on le voit porter des « fruits bénis et substantiels pour les âmes, il me deviendra cher « comme une espérance de salut (p. 535). » — Ce désir, exprimé avec une si pieuse modestie, sera béni; un tel écrit, où tant de charme fait goûter les vérités amères, portera des fruits de bénédiction et de salut. Il nous est offert avec un luxe typographique bien mérité: c'est une légitime séduction de plus.

GEORGES GANDY.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par deux décrets en date des 14 juillet et 26 août derniers, approuvés par Sa Sainteté le 30 août, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Des Destinées de l'âme, avec des considérations prophétiques pour reconnaître le temps présent et les signes de l'approche des derniers jours; nouvelle édition, *précédée d'un appel aux catholiques de bonne foi et au futur concile*, par M. D'ORIENT; — Paris, 1868.

I Gesuiti e la repubblica di Venezia, documenti diplomatici sulle male azioni dei Gesuiti contro la repubblica, raccolti per decreto del Senato 14 Giugno 1606, e pubilicati per la prima volta, con annotazioni dal Cav. prete Giuseppe Cappelletti, Veneziano, *nella ricorrenza del centenario della soppressione di quelli, decretata a di 21 Luglio 1773 dal Papa Clemente XIV;* — Venezia, 1873. — (*Les Jésuites et la république de Venise, documents diplomatiques sur les coupables agissements des jésuites contre la république, recueillis par décret du sénat du 11 juin 1606, et publiés pour la première fois* par le chev. prêtre Joseph Cappelletti, de Venise, *à l'occasion du centenaire de la suppression des jésuites, décrétée le 21 juillet 1773, par le pape Clément XIV*; — Venise, 1873.)

Die unfreie und die freie Kirche in ihren Beziehungen zur Sclaverei, zur Glaubens und Gewissenstyrannei und zum Dæmonismus; — Breslau, 1873. — En latin: *De Ecclesia serva et libera, ejusque relationibus ad servitutem, ad tyrannidem in rebus fidei et conscientiæ, et ad Dæmonismum, auctore* T. Buchmann; — Breslau, 1873. — (*De l'Eglise esclave et libre, et de ses rapports avec la servitude et la tyrannie envers la foi et la conscience, et avec le démonisme*, par T. Buchmann; — Breslau, 1873.

Das neue Wissen, und der neue Glaube mit besonderer Berücksichtigung von D. F. Strauss, *neuester Schrift: Der alte und der neue Glaube*; — Leipzig, 1873. — En latin: *Nova fides*, etc.; — Lipsiæ, 1873. — (*La nouvelle Science et la nouvelle foi, avec considérations particulières* du docteur F. Strauss, nouvel écrit: *la vieille et la nouvelle Foi;* — Leipzig, 1873.)

Der Jesuiten-Orden nach seiner Verfassung und Doctrin, Wirksamkeit und Geschichte characterisirt; — Berlin, 1873. — En latin: *Ordo jesuitarum designatus secundum propriam constitutionem, doctrinam, etc.;* — Berolini, 1873. — (*L'Ordre des jésuites caractérisé d'après sa constitution, sa doctrine, son activité et son histoire;* — Berlin, 1873.)

Die theologischen Studien in Oesterreich, etc.; — Wien, 1873. — En latin: *Studia theologica in imperio Austriaco*, etc; — Viennæ, 1873. — (*Des Etudes théologiques dans l'empire d'Autriche*, etc.; — Vienne, 1873.) — L'auteur s'est soumis d'une manière louable.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 août au 15 septembre 1873.

Annales catholiques.

16 août. La Semaine. — Les Députés français et le pape. — Chronique des diocèses. — Les nouveaux Evêques. — Congrès des directeurs des associations ouvrières catholiques.— L'Instruction publique et le conseil supérieur. — Paul MOREL : les Comités catholiques d'Allemagne. — La Question religieuse en Angleterre. — La Bulle *Unam sanctam*. — La Théorie libérale sur l'éducation. — Le Repos du dimanche. — Le Scapulaire. — L. HERVÉ : la Sœur Joséphine. — Don Carlos. — Nécrologie. — Bulletin bibliographique.

23 août. La Semaine. — Chronique des diocèses. — L'Eglise du Sacré-Cœur à Limoges. — J. CHANTREL : Monsieur Pilatte. — Eugène BERSIER : la Liberté des protestants en France. — Les Distributions de prix. — Maxime DE MONTROND : Ce que c'est qu'un libre-penseur. — Nécrologie.— J. CHANTREL : Académie des sciences. — L'Eglise et l'usine. — Variétés. — Bulletin bibliographique.

30 août. La Semaine. — Bref de Pie IX sur le libéralisme catholique et sur les pèlerinages. — Chronique des diocèses. — La Persécution allemande. — Le *Pius-Verein* à Zoug. — Persécution en Chine. — La Franc-Maçonnerie au Brésil. — A. TILLOY : Pourquoi tant de pèlerinages. — Les Distributions de prix, suite. — Le Vœu de Louis XIII. — A. LACORDAIRE : un Deuil de famille. — L'Eglise et l'usine, suite. — Bulletin biblographique.

6 septembre. La Semaine. — L'église nationale du Sacré-Cœur.— Chronique des diocèses. — Pie IX et les beaux-arts.— Les Prix de l'académie française. — Le Libéralisme jugé par un roi de Prusse. — G. PATOT : les Universités catholiques. — Léon GAUTIER : l'Eglise et la misère. — Le P. Xavier FRANCIOSI : les Soldats du Sacré-Cœur.— L'Eglise et l'usine, suite. — Arrêt de la cour de cassation sur le domicile réel. — Variétés. — Bulletin bibliographique.

13 septembre. La Semaine. — Mandement de Mgr l'archevêque de Paris prescrivant des prières pour l'Eglise et N. S. P. le pape. — Chronique des diocèses. — Ch. CALLOUD : Notre-Dame de Tamié (Savoie). Souvenir du pèlerinage du 29 juillet 1873. — La Persécution en Suisse. — La mauvaise Presse et le devoir des catholiques. — Léon GAUTIER : l'Eglise et l'esclavage. — La S. Congrégation des rites. — Les anciens Cimetières de Paris. — Le P. Xavier DE FRANCIOSI : les Soldats du Sacré-Cœur, suite et fin. — Les nouveaux Evêques, suite.— L'Eglise et l'usine, suite.— Variétés. — Bulletin bibliographique.

Annales de philosophie chrétienne.

Juillet. L'abbé CHEVALLIER : l'Année religieuse dans la famille d'Abraham, ou Chronologie antique retrouvée dans les traditions et dans la Bible, 5e article. — A. BONNETTY : quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs, suite. — C. QUÉANT : *les Questions préliminaires sur l'enseignement public*, par M. l'abbé Gainet. — A. BONNETTY : Mémoire sur l'authenticité des livres sacrés chinois, l'incendie qu'ils ont eu à subir et leur rétablissement subséquent, 3e article. — Fragment d'un canon des livres du Nouveau Testament datant de la fin du IIe siècle. — Bref de Sa Sainteté Pie IX blâmant les faux principes et les défaillances des catholiques libéraux.— *Les Origines de la terre et de l'homme*, par M. l'abbé Fabre d'Envieu.

Bulletin d'archéologie chrétienne.

2e série, 4e année, no 2. Des Inscriptions trouvées dans l'arénaire régnant entre le cimetière de Thrason et celui des Jordani, sur la voie Salaria nouvelle. — Nouvelles : Rome, Saida en Phénicie, Portogruaro (2 gravures hors texte).

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Juillet. DE CHAMPEAUX : Pompes funèbres de la ville de Paris, suite et fin. — Indemnité de logement des curés et desservants. — Jurisprudence : Fabriques, biens restitués, commune, compétence ; — instruction publique, substitution de l'enseignement laïque à l'enseignement congréganiste. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois d'août. — Actes officiels.

Civiltà cattolica.

16 août. Le Communisme dans l'ordre politique et moral, suite.— Eclaircissement sur quelques points relatifs au critérium de la vérité. — Les Chemins du cœur, suite. — Les Destins de Rome, suite. — Revue de la presse italienne. — Allocution de

dans notre langue, et n'ait pas emprunté, pour retoucher son travail, le secours d'une plume française un peu exercée. Mais ces deux points sont assez secondaires, et le principal, qui est l'exactitude, mérite de sérieux éloges. Que ce recueil arrive donc à son adresse, et que les âmes y puisent largement.

70. **LA RELIGIEUSE DOMINICAINE** *en retraite*, par M. l'abbé J.-M. TRICHAUD, missionnaire apostolique. — 1 volume in-12 de 358 pages (1873), chez Enault et Mas ; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce titre ne dit pas assez. Le livre s'adresse à toutes les religieuses, même cloîtrées, qui exercent quelques fonctions publiques. Il convient aussi aux prédicateurs, aux confesseurs et aux aumôniers que leur charge introduit dans les couvents. Et il sera d'autant plus utile à toutes ces personnes, qu'il révèle dans l'auteur une grande expérience de la vie de communauté, une longue pratique des consciences et un vrai talent d'orateur et d'écrivain. Nous avons ici une retraite complète de huit jours, avec deux méditations et deux discours pour chaque jour, un entretien d'ouverture et une petite récollection du dernier moment. Les méditations sont consacrées à la nécessité de la retraite, au péché véniel, aux fins dernières, aux vœux de religion, à la fidélité dans les petites choses, au bon emploi du temps, au recueillement intérieur, etc. Elles sont assez étendues pour fournir une ample matière à la réflexion, et assez courtes pour ne point dispenser du travail personnel. On remarquera aussi qu'elles vont droit à leur but, ou, si l'on aime mieux, qu'elles conviennent parfaitement à la circonstance qui les a inspirées. Les discours ont pour objet : les avantages de la retraite, la réforme du caractère, la pureté d'intention, la tiédeur, la haine de soi-même, le mauvais exemple, l'examen de conscience, l'abus des grâces, la charité, le péché, la confession, la tentation, l'amour de Dieu, la transfiguration religieuse, la Passion de Notre-Seigneur, etc... Ils sont à la fois simples et élevés, très-riches et très-intéressants. Ils ont dû, quand ils ont été prononcés, — devant les dominicaines de Mazan, au mois de septembre 1870, — produire un grand effet. Tantôt c'est une causerie pleine de finesse sur les défauts, petits et grands, qui se glissent jusque dans le cloître et font trébucher tant de pauvres sœurs dont on espérait mieux ; tantôt ce sont les accents terribles d'une sainte colère ou les sanglots de la compassion. Hélas ! que de misères partout où se meut notre faible huma-

nité ! Mais aussi que d'héroïques vertus, quelle ferme et radieuse sainteté dans la plupart de ces maisons où vont s'ensevelir, pour l'amour de Dieu et de leurs frères en Jésus-Christ, tant de jeunes filles dont le monde eût été fier ! M. l'abbé Trichaud, bien qu'il s'arrête de préférence, comme il convient dans une retraite, à ce qui appelle l'amendement et la correction, n'a pas oublié ce délicieux spectacle des âmes qui montent, les ailes largement déployées, vers les sommets de la perfection. Son ouvrage mérite donc à tous égards le meilleur accueil.

71. **LA RÉVOLUTION** *et l'ordre chrétien*, par M. Auguste NICOLAS ; — ouvrage complémentaire de l'*Etat sans Dieu*, du même auteur. — 1 volume in-8° de VI-390 pages (1873), chez Emile Vaton ; — prix : 3 fr.

« Nous nous en allons d'anémie. Comme il arrive d'un tempéra« ment dont le sang appauvri et vicié n'est plus maître des nerfs, « ceux-ci l'emportent, et le malade est tour à tour en proie et aux « convulsions et aux prostrations (p. 4). » La révolution a tué la France, et, si la liberté lui est laissée, elle n'aspire plus qu'à jeter sur nous la dernière pelletée de terre. Telle est la situation présente d'une société qui a voulu se soustraire à l'empire de Dieu. A toutes les époques de l'histoire il y eut, assurément, des révoltes, des renversements, des iniquités publiques, des heures où l'humanité sembla douter du bien, d'elle-même et du temps ; mais jamais on ne vit les plus monstrueuses négations s'ériger en corps de doctrine, envahir l'esprit des peuples, troubler jusqu'aux notions élémentaires du bon sens et de la morale, et devenir l'atmosphère philosophique, politique, officielle, de tout un siècle. Jamais un pays, jamais une assemblée d'hommes régis par des lois, n'eurent la pensée d'un Etat sans Dieu, parce que dès lors il serait impossible qu'une seule de ces lois subsistât. L'athéisme dissout et détruit, il ne saurait créer ; pour conserver simplement, il est radicalement impuissant. Il y a donc absence de raison dans ceux qui nous reprochent de mal voir, d'exagérer, de dénaturer, lorsque nous disons qu'une crise formidable, décisive pour la vie ou pour la mort, pèse sur le monde, et qui nous le reprochent en alléguant les malheurs, les troubles et les convulsions du passé. Rien de ce qui s'est vu jusqu'à présent ne ressemble à ce que nous voyons aujourd'hui ; c'est la différence d'un fait à une doctrine, du crime flétri au crime glorifié, déclaré vertu, établi par aphorismes. Peu importe telle ou telle individualité, telle association même d'individus, quelque nom-

breuse et agissante qu'on la suppose. «Ce qui est méprisable et odieux, « ce qui est funeste et menaçant pour l'ordre social, ce ne sont pas « les révolutionnaires en eux-mêmes, car les hommes ne sont res- « ponsables de leurs actes que parce qu'ils le sont de leurs doctrines. « C'est donc celles-ci qu'il faut juger en eux. Ce qu'il faut, par con- « séquent, condamner dans les révolutionnaires, c'est la révolution. « Les révolutionnaires actuels disparaîtraient qu'il s'en formerait « de nouveaux, tant que nous n'aurons pas abjuré les principes de « la révolution qui les produisent. Or, ces principes, nous les por- « tons tous en nous aujourd'hui : nous sommes par là plus ou « moins responsables de leurs conséquences, dans ceux mêmes qui « les en tirent contre nous (p. 239). » — Le paganisme, si avili qu'il ait été, n'a rien subi de semblable : car tout au moins il reconnaissait au ciel des maîtres; nulle part il ne roula dans l'athéisme social. L'athéisme tue la société moderne : l'unique remède au mal est le retour à Dieu, à l'ordre chrétien.

Telle est la thèse magnifiquement soutenue par M. Auguste Nicolas dans ce très-remarquable ouvrage. Et tout de suite finissons-en avec une observation qu'il nous est impossible de taire, et que l'éloquent et savant auteur nous pardonnera de formuler avec cette franchise : nous le trouvons trop personnel, trop prodigue du *je* et du *moi*. Ces pages, la première partie surtout, en sont saturées. Voilà ce que n'ont point connu nos grands polémistes des grandes époques. Qu'importe la personne de l'écrivain, quand il s'agit de revendiquer les droits de la vérité? Ce n'est point pour son compte qu'il parle, assurément; ne doit-il pas s'effacer devant la lumière qu'il fait jaillir, au lieu de se placer ainsi entre elle et le lecteur, au risque de fatiguer, d'impatienter celui-ci? Nous préférons infiniment la haute manière des *Etudes philosophiques sur le christianisme* et de l'*Art de croire*.— Ajoutons encore qu'on comprendra difficilement le soin avec lequel M. Nicolas affirme, en plusieurs endroits, qu'il n'appartient point au parti de ceux dont tout son livre conduit à adopter les doctrines. Puisque ces doctrines lui semblent les seules vraies, les seules capables de sauver la société, il les accepte donc, il entre donc dans la famille qui les a conservées, ou son argumentation reste sans autorité. On a beau faire, beau disserter, distinguer, épiloguer, on est toujours d'un parti : *Usquequo claudicatis in duas partes?* dit l'Ecriture. L'essentiel est de se mettre du bon ; là est l'honneur et la dignité de la vie.

Analysons maintenant l'ouvrage, d'ailleurs, et nous le répétons, très-solide et très-remarquable. Dans sa *Politique*, Platon dit ce grand mot, adopté par M. Nicolas comme le résumé de son étude : « Il faut « que Dieu revienne s'asseoir au gouvernail, » que l'ordre chrétien remplace la révolution et ses désastres. La révolution, on nous la montrera dans ses funestes instincts, l'orgueil et l'envie ; dans son but final, la déification de l'homme par son moindre côté ; dans sa dernière expression doctrinale, l'athéisme, ou, pour mieux parler, l'*antithéisme*. « Sans doute, de tout temps, Caïn a opprimé et tué « Abel ; mais on *m*'accordera que jusque-là il ne l'avait pas opprimé « au nom de la *liberté*, ni tué au nom de la *fraternité*. C'était un « assassin de droit commun, qui l'est devenu de droit public. Pour « retrouver ce type de criminalité, il faut remonter plus haut « qu'Adam, jusqu'à celui-là qui fut homicide dès le commence- « ment, et non-seulement homicide, mais docteur en homicide. « C'est le révolutionnaire ; c'est en cela que Vermesch dépasse Caïn. « Celui-ci disait : Mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne « le pardon. Celui-là se glorifie de son iniquité et se pose en *progrès*. « Progrès, en effet, qu'on ne peut méconnaître, mais progrès sur le « mal connu déjà. Non, le mal révolutionnaire n'est pas seulement « une suite du péché originel, comme tout mal ordinaire ; il est « plus, il en est une *récidive*. C'est l'esprit de révolte faisant tom- « ber, non plus l'homme seulement, mais une nation, et détachant « de Dieu une société en masse (p. 15). » L'athéisme, l'antithéisme, est dans l'essence de la révolution. Le mouvement anglais, qu'on lui compare injustement, — Châteaubriand déjà avait fait cette re- marque, — le mouvement anglais fut l'effet du fanatisme religieux : la révolution française a été l'effet d'un fanatisme athée. Voilà pourquoi, sacrilégement séparée du Créateur, elle n'a rien pu créer qui ait vie. — Et qu'on ne distingue pas les époques, 89 de 93 : tout se tient, tout se suit, tout s'engendre ; il faut le dire enfin, et haute- ment. « Aujourd'hui que les temps sont mûrs, que les choses crient, « que la vérité éclate de toute part, outre que ce serait une sorte « d'impiété d'en frustrer les esprits, ce serait un jeu d'enfant devant « une mer montante. Le plus habile aujourd'hui est le plus hardi « dans le vrai (p. 30). » La révolution n'a qu'un procédé : guérir le malade par la mort. Elle est « le grand mensonge. Regardez bien « tous ceux qui en procèdent, et vous les reconnaîtrez à ce signe, « qui est à la fois leur unique ressource et leur châtiment (p. 42). »

Elle a étouffé la liberté dans le sang de sa nourrice, et *fait cuire le chevreau dans le lait de sa mère* suivant l'expression des livres saints. « Et ce jeu, elle le poursuit depuis 80 ans. De nos jours, elle « se pose toujours en revendicatrice de la liberté : c'est en ce nom « sacré qu'elle vend la patrie, qu'elle incendie nos cités, qu'elle ou- « trage nos autels, qu'elle menace nos foyers, qu'elle nous arrache « nos enfants, qu'elle dispute au deuil religieux de nos proches jus- « qu'à nos cadavres (p. 45)... Quelle dîme, quelle corvée, quelles « lettres de cachet, approchèrent jamais de celles dont tu nous as « frappés (p. 47) ! » — Ici, M. Nicolas, abordant cette question de la liberté, apporte une distinction dont la vérité saisit. Il y a, dit-il, le libéralisme *politique*, le libéralisme *dogmatique*. Le premier a pour objet la revendication et la défense des libertés civiles, et des libertés publiques nécessaires à leur exercice ; l'autre se propose l'admission des principes divers, et souvent opposés, qui se disputent aujourd'hui le monde, au droit commun de se produire ; c'est la liberté pour le mal au même titre que pour le bien, la justification de l'Etat sans Dieu. La conséquence se tire toute seule, et comme la nature de notre recueil ne nous autorise point à insister sur des matières de ce genre, nous nous bornons à indiquer les lignes principales, avec la conclusion : la politique des principes est la vraie politique pratique.

Entrant alors dans le vif de la situation, l'auteur se demande si vraiment la France est sur le point de périr, et si les convulsions auxquelles nous assistons ne seraient pas celles de l'agonie nationale. Bien des raisons induisent à le craindre, beaucoup d'autres nous maintiennent dans l'espérance. — Parmi les premières : le trouble profond des esprits, la marche imprimée à ce qu'on nomme le progrès, la décadence des caractères, l'amoindrissement du sentiment religieux, les révoltes triomphantes qui ont atteint la morale et forcé les consciences, l'atonie des âmes, qui ne réagissent plus dans la mesure du fléau, un peuple « au-dessous de ses malheurs ; » une véritable complicité sociale, qui fait que, moralement, la commune est partout, que nous la respirons tous à diverses doses ; elle est en dissolution dans l'air du siècle, qu'on peut appeler *le siècle de la peur* : « Nous sommes les esclaves de la peur, parce que nous nous « sentons les vassaux de la colère (p. 96) ; » la haine pour le christianisme insufflée jusque dans les entrailles des classes souffrantes : « Le catholicisme n'est haï par les passions antisociales que parce

« qu'il les combat ; il ne les combat que parce qu'il est saint ; il « n'est saint que parce qu'il est vrai, vraiment divin : on le prouve « ainsi en le haïssant : l'écume honore le frein (p. 103) ; » la question sociale posée au milieu de ce désordre et de cet affaissement, etc. « Le cycle révolutionnaire est clos : la tête mord la queue, et l'athé-« isme vomit la mort (p. 123). » Cette marche avait été annoncée par tous les penseurs qui voient de loin, mais avec des détails vraiment prophétiques par un écrivain de 1830, qui passa presque inaperçu, et dont les petits écrits réunis ne formeraient pas moins de 25 volumes in-8° : M. de la Gervaisais. L'auteur lui consacre un intéressant chapitre, et cite des pages stupéfiantes, où tout ce que nous avons vu depuis est annoncé, expliqué, détaillé, avec une précision de logique admirable. Cette voix se perdit dans les cris de triomphe des vainqueurs de Juillet ; il faut bien à cette heure en retrouver l'écho ! Hélas ! et ce qu'il prédit pour la suite est plus terrifiant encore.

Malgré tout, l'espérance ne s'appuie point sur des chimères ; elle doit pour nous se faire vertu, résolution, courage, dévoûment, tout ce qui purifie, tout ce qui régénère. — N'avons-nous pas les ressources naturelles, si prodigieuses, de notre pays, la générosité chevaleresque qui est le caractère de la nation, la vitalité que nous montrons encore après tant de maladies mortelles ? Si nous sommes affaiblis, le reste du monde ne l'est-il pas comme nous ? Dans le domaine moral, nous avons, pour nous sauver, la foi chrétienne, et c'est la foi qui communique la vie ; les grandes vertus que l'on voit encore en France ; le miracle que Dieu a fait jusqu'ici pour nous tirer de tous les gouffres, nous arracher à toutes les causes de mort ; la résurrection palpable du christianisme dans une infinité d'âmes ; notre sort lié providentiellement à celui de l'Eglise, comme celui d'un fils aîné au sort de sa mère. « L'Eglise, après vingt siècles de « fécondité, seule encore fait des hommes et réenfante les nations ; » tandis que « la révolution, dans sa sénilité octogénaire, après avoir « fait de la société un amas de hontes, ne sait plus qu'y mettre le « feu (p. 169). » Le réveil se complétera ; déjà on le pressent. « Je « conseille à nos ennemis de se préparer à bien des surprises. A un « jour donné, la France peut se lever catholique, et ressaisir, dans le « réveil de sa foi, tout ce qu'on lui a dérobé dans sa léthargie « (p. 135). » — Notons, en passant, le jugement d'une sévère justice qui atteint M. Thiers : « Il ne châtie la démagogie que

« pour mieux la servir. Il adore une seule divinité, la poli-
« tique, qui, dans ces conditions, ne peut être que la petite, la
« politique d'habileté. Et, comme il y excelle, il s'y complaît. Il
« ne domine pas les difficultés : il s'y joue, en attendant qu'il s'y
« heurte. Il ne les résout jamais d'un grand parti-pris, voulant tou-
« jours les entretenir pour l'amour de son art, et se réserver pour
« l'amour de lui-même (p. 179). » Nous aurions cinquante pages de citations à faire ; mais il faut abréger.

Ainsi, la France a droit encore et de sérieux motifs d'espérer. Quels moyens de salut sont les siens? « Rappeler Dieu au gouver-
« nail, » voilà le seul ; ou plutôt, tous les autres y sont renfermés et en sortent naturellement. Les considérations de l'auteur se multiplient avec ces aspects de détail, toujours profondes et justes, allant au fond des situations et des doctrines, et ne se payant nulle part de mots. Il voit dans l'ordre chrétien seul les conditions essentielles de vie pour toute société : l'autorité, la tranquillité publique, le progrès légitime dans une légitime liberté. Serrant alors de plus près son sujet, il examine les diverses formes de gouvernement à adopter pour le salut commun, et s'arrête à la royauté chrétienne, représentée par le descendant de saint Louis. « Elle a fait des fautes,
« c'est vrai ; mais elle n'a pas fait de crimes... Elle a fait des fautes ;
« mais quelle plus haute idée peut-on donner de ce régime que de
« vouloir qu'il ne commît pas de fautes, comme si on l'estimait
« impeccable ! Qu'on mesure tous les autres à cette exigence
« (p. 339). » — Suivent de superbes pages. On voudra les lire, et on remerciera M. Nicolas de les avoir écrites pour la consolation, l'instruction et l'affermissement des honnêtes gens.

V. Postel.

72. LES VEILLÉES *du village et de l'atelier, causeries entre ouvriers, patrons, bourgeois et paysans, sur les questions du jour.* — 1 volume in-18 de 448 pages (1873), chez C. Blériot ; — prix : 1 fr. 25 c.

Se faire comprendre du peuple n'est pas chose facile. L'auteur des *Veillées* a cette rare aptitude, et il en use si bien aux dépens des erreurs et des sottises courantes, que son livre est un petit chef-d'œuvre du genre. L'ouvrier et le campagnard sont les deux léviers dont la révolution se sert pour attaquer les gouvernements et détruire tout ce qui la gêne ou lui déplaît ; mais ce n'est ni l'ouvrier, ni le campagnard qui profite des ruines. Ils sont victimes l'un et l'autre,

voilà tout : victimes de l'hypocrisie d'abord, du désordre et de la misère ensuite. On leur vante très-haut l'instruction : pourquoi? pour parquer leurs enfants dans les écoles dont la libre pensée dispose, et en faire des impies, puis des démolisseurs. L'instruction est excellente en elle-même, dit très-bien l'auteur ; elle est même excellente au point de vue du progrès. Ce sont les hommes instruits qui ont inventé, expérimenté, répandu les nouveaux instruments de l'agriculture et de l'industrie ; ce sont eux qui ont trouvé que notre betterave pourrait remplacer la canne à sucre et ensuite nourrir les bestiaux ; ce sont eux qui ont découvert les moyens de faire produire à bon marché quantité de produits autrefois inabordables ; ce sont eux qui éclairent chaque jour les travailleurs par des publications spéciales. L'instruction est même une nécessité pour quiconque veut prendre une part intelligente à la vie de son pays, et exercer en connaissance de cause ses devoirs et ses droits de citoyen. Personne ne devrait donc la négliger. Mais il faut veiller aussi au but qu'on lui donne, à l'impulsion qu'on lui imprime, et ne point souffrir qu'on en fasse un instrument d'intrigue et de dépravation. — On réclame bruyamment l'égalité. Fort bien. Mais distinguons. Il y a trois sortes d'égalités : l'égalité civile, l'égalité politique, l'égalité sociale. La première, nous l'avons, puisque le même code nous régit tous. La seconde, nous l'avons, puisque nous votons tous et que nous pouvons tous, si nous en sommes capables, prétendre aux emplois publics. Quant à la troisième, qui aurait pour point de départ le partage des biens, ne constituerait-elle pas une monstruosité? Et puis, combien de temps en jouirait-on? Egaux aujourd'hui, le serions-nous demain? Il y a cent ans, les pères de la plupart de nos pauvres étaient riches, et ceux de nos riches étaient pauvres. D'ailleurs, nous possédons tous, d'une manière indiscutable et inamissible, l'égalité devant Dieu : n'est-ce pas l'essentiel? — On crie : Guerre au capital! Stupidité majeure. Et d'abord, ceux qui crient si haut savent-ils ce que c'est que le capital? Les écus, dit-on. A ce compte là, il n'y aurait pas un gros capital en France, car le montant de notre numéraire ne s'élève qu'à cinq milliards, soit : 139 fr. par chaque habitant. Il y a un autre capital meilleur que celui-là : il consiste en terres, maisons, marchandises, grandes exploitations industrielles, et s'élève à cent cinquante milliards, soit, par habitant : 4,170 fr. Mais l'un et l'autre n'ont de valeur que par le revenu. Or, ce qui fait le revenu, c'est le travail. Donc, à proprement parler, il n'existe pas d'autre richesse que

avec une grande vigueur la saine doctrine, les intérêts de la morale et la pureté de la discipline. L'époque qui va suivre sera plus malheureuse encore : la lutte entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle se compliquera de divisions intestines, et le schisme donnera lieu au développement de doctrines théologiques qui ne seront que trop fécondes en conséquences déplorables pour la foi et pour l'indépendance de l'Eglise. Nous sommes impatients de connaître la manière dont le savant auteur a traité ces difficiles et délicates questions, sur lesquelles, à l'époque où il écrivait, n'avaient pas encore brillé les lumières du concile du Vatican. J. CHANTREL.

88. **JOURNAL** *de la jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans* (1873). — 2 volumes in-4° de 418 pages chacun, nombreuses gravures dans le texte, chez Hachette et Cie; — prix : 20 fr.

Après avoir publié ce recueil depuis un an, par livraisons paraissant chaque samedi, ses éditeurs, le destinant à devenir un livre d'étrennes, ont formé de ces livraisons deux volumes sur lesquels on ne peut jeter un coup d'œil sans être frappé du nombre des gravures qu'on y trouve presque à chaque page, gravures fort remarquables, soit qu'elles représentent des scènes de la vie ordinaire, soit qu'elles offrent des vues de monuments, de paysages, des animaux, des plantes, etc., de nos contrées, ou de pays éloignés. Nous devons nous borner aujourd'hui à ces quelques mots sur la forme extérieure de ce recueil : le texte demande un examen dont un de nos collaborateurs a bien voulu se charger, et dont nous publierons bientôt le résultat. Si, comme nous l'espérons, le mérite de la rédaction égale celui de l'exécution matérielle, nous n'aurons que des éloges à lui donner.

89. **LA LÉGITIMITÉ**, par M. A. BLANC DE SAINT-BONNET. — 1 volume grand in-8° de XIV-716 pages (1873), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig ; — prix : 6 fr.

Ce livre, d'une gravité souveraine, est le dédoublement, dans de larges proportions, d'un autre ouvrage de la même plume, la *Restauration française*, dont nous signalions dernièrement à nos lecteurs l'heureuse réapparition (p. 156 du présent volume).

Qu'on n'aille pas croire que ce titre : la *Légitimité*, ait ici le sens restreint que généralement on lui donne. A vrai dire, ce sont toutes les *légitimités*, c'est-à-dire toutes les lois de l'ordre religieux, social et politique qu'il s'agit, pour l'auteur, de réhabiliter et de dégager des

erreurs contemporaines qui les recouvrent et qui les dérobent au regard de bien des honnêtes gens. L'homme, la société, le gouvernement de la France, voilà sa trilogie vaillamment hostile à celle de la révolution, qui serait capable de séduire *les élus même*, si Dieu ne suscitait à son heure des vengeurs de sa cause. La révolution a faussé la nature de l'homme en le proclamant, après Rousseau, naturellement bon. Par suite, elle a faussé la société en déchaînant sur elle une liberté menteuse, corruptrice, qu'elle déclarait conforme aux *droits de l'homme* non déchu; par suite encore elle a chargé le libéralisme de constituer follement le gouvernement de la France sur un sol qui toujours s'effondre. C'est dire que M. Blanc de Saint-Bonnet met Dieu à la base et au faîte de tout; constamment il oppose ce principe réparateur au principe révolutionnaire qui part de l'homme et ramène tout à l'homme, faisant de la déification du peuple, c'est-à-dire de l'athéisme à sa plus haute puissance, la pierre angulaire du sacrilége édifice qu'elle prétend élever.

Après un avant-propos où l'idée génératrice du livre s'affirme avec courage devant les préjugés contemporains, les préliminaires nous initient à la pleine connaissance des causes de nos revers. Ces causes se résument dans les influences de cette infernale séductrice des peuples, qu'on nomme la révolution. Elle nous a fait prendre en horreur l'autorité; elle nous a abaissés, détournés de celui qui perd et qui sauve; son peuple perverti, ses aristocraties nées de l'orgueil et de la convoitise, ses gouvernements qui la servaient en esclaves, ses classes hautes et moyennes, infectées de ses maximes, ont chargé la France d'opprobres et de revers. Chacune de ses promesses n'a été qu'un mensonge, et sous sa tyrannie la prospérité nationale s'est transformée en malheurs sans nom : tout a été perdu, même le vieil honneur. Eh bien! la Providence nous a laissés faire et nous a châtiés par nos vices; nos épreuves ont été son suprême avertissement; quand nous pourrons enfin nous relever glorieux, c'est qu'alors notre front sera marqué du signe divin, et non plus du signe de la *bête*. En attendant, la vie nationale s'est réfugiée au cœur de la France chrétienne, et cette France garde encore, pour le salut du présent et la gloire de l'avenir, sa mission providentielle.

Mais cette mission ne peut resplendir qu'en se dégageant des épaisses ténèbres de nos erreurs. Où donc sont les obstacles? dans les présomptions d'une vanité qui s'adore, dans l'athéisme qui chasse Dieu des institutions et des lois, dans les classes moyennes que la ré-

volution a gangrenées de ses sophismes, et qui se disent libérales en déracinant la vraie liberté. Le libéralisme, voilà l'ennemi commun, et M. de Saint-Bonnet a raison de faire feu sur lui de toutes pièces. Le libéralisme, dit-il excellemment, substitue la volonté de l'homme aux lois divines qu'il appelle par derision le *droit divin*. Dès lors il introduit « dans l'ordre intellectuel la souveraineté de la raison, « dans l'ordre moral la souveraineté de notre volonté, et dans l'or- « dre politique la souveraineté de la foule. En religion, c'est le ra- « tionalisme avec ses conséquences, scepticisme, sensualisme et « athéisme ; en politique, c'est la souveraineté du peuple avec ses « résultats, césarisme, oligarchie et anarchie ; puis, en économie, « c'est l'individualisme avec tous ses effets, concurrence, cupidité, « monopole, luxe, appétits et misère. Survient ici la guerre sociale, « née des conflits des divers éléments de la production que met en « contact l'envie, surexcitée par la souveraineté succédant à celle de « Dieu. En suscitant la guerre contre Dieu, le libéralisme l'allume « contre l'homme (p. 91). » — Le libéralisme réunit donc tous les éléments de destruction sociale; il est ravageur par excellence, et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que le catholicisme libéral donne un masque au libéralisme révolutionnaire, lui met la croix à la main, et le présente aux peuples comme le délégué de l'Eglise auprès d'eux. Par une ironie de la Providence, le néo-catholicisme d'hier s'appelle aujourd'hui le *vieux catholicisme*, et son apostasie orgueilleuse venge ainsi, sans le savoir, la raison et la foi. M. de Saint-Bonnet saisit bien les affinités de ce libéralisme bâtard avec la révolution dans laquelle, obéissant aux lois de son origine, il s'est enfin plongé. Comme la révolution, il proclame, par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, par la maxime subversive : l'*Eglise libre dans l'Etat libre*, l'athéisme de l'Etat ; le césarisme d'en haut et d'en bas, le despotisme et l'anarchie sont érigés en principe. Faut-il s'étonner que les philosophes et les politiques du libéralisme, quels que soient ses formes et son nom, aient formé les démagogues, ouvert les gouffres et frayé les voies à la commune? La révolution n'est jamais conduite, elle conduit toujours; le libéralisme est son cheval de renfort; quand il a gravi la côte, elle le livre, pieds liés, à ses ouvriers de la dernière heure, aux hommes d'incendie, de pillage et d'assassinat, dont il devient l'otage pour prix de ses services.

Voulons-nous donc en finir? Reprenons la conduite de l'humanité

par son principe régulateur. Ici nous entrons dans la première partie du livre et nous ouvrons le *livre d'or* de la société, livre d'or, en effet, qui enferme toutes les lois vitales que ni l'homme, ni la société, ni les gouvernements ne peuvent transgresser sans s'étioler et mourir. M. de Saint-Bonnet revient encore sur les causes de nos malheurs; elles auraient dû trouver place dans les préliminaires; mais ce léger écart de méthode n'enlève rien à la force et à la profondeur de ses considérations, qui ressemblent, avec une indéniable opportunité, aux efforts de la sonde fouillant une plaie en tout sens pour la guérir. Là encore il prend à partie le libéralisme, il le terrasse dans une suprême étreinte, puis il jette les bases de la liberté, de la société, du gouvernement, pour y asseoir la vraie civilisation. La liberté est le pouvoir pour chacun d'accomplir sa loi naturelle, la loi qui règle les droits sur les devoirs. Aux yeux du libéralisme, au contraire, la liberté est le droit illimité de faire le mal comme le bien, soit que le mal, d'après lui, ne puisse pas se distinguer du bien, soit que l'homme, *naturellement bon*, ne puisse jamais, d'après cette théorie, s'égarer dans l'exercice illimité de cette liberté. — La liberté véritable a droit, sous peine d'être opprimée, aux *moyens* en harmonie avec sa fin. Son plus redoutable adversaire est cette presse corrompue et incrédule qui tyrannise les consciences, qui est « un service « public du mal..., un champ de foire où la vérité est livrée aux co- « quins, une école pour former la canaille, une industrie pour sus- « citer les espèces viles, une académie d'où sortent les malfaiteurs « de la pensée, les séducteurs du peuple, les égorgeurs au jour du « tocsin (pp. 612, 613). »

La notion exacte de la liberté française nous a éclairés sur la société. En résumé, celle-ci a pour objet « de fonder le règne de la jus- « tice; l'objet de la justice est de fonder le règne du mérite; « l'objet du mérite, de fonder le règne de notre liberté, et l'objet « de cette liberté, de déployer la nature humaine ou de la conduire « à son but qui est de mériter (p. 574). » Puisque la société doit assurer à chacun de ses membres les conditions inséparables de sa liberté, chaque homme a droit à la répression des causes qui peuvent ébranler cette société, à la justice et à la vérité, au maintien du pouvoir qui garantit l'existence de l'ordre social, enfin au maintien des lois qui garantissent l'usage de la liberté légitime (p. 342). Mais point de société sans autorité, point d'autorité ni de garanties publiques sans une aristocratie qui s'interpose entre les gouvernements et

les gouvernés, sans un pouvoir qui condamne les points condamnés par l'Eglise, qui relève avec elle et par elle l'éducation, qui ennoblisse les idées et purifie les mœurs. Un gouvernement ne peut servir la société qu'en servant lui-même le vrai, le beau et le bien. La folie moderne croit flétrir ces choses du nom impopulaire d'ancien régime. Elle oublie le régime exécrable, à la fois ancien et nouveau, qui fut le règne de la perversité révolutionnaire, parce qu'il arracha les bases de la société pour livrer tous les droits et toutes les libertés à des dictatures sanguinaires jusqu'alors inconnues.

Les fondements de la société sont ceux des libertés vraies. Ces fondements, que notre siècle ignore dans sa fatuité *réformatrice*, l'auteur les examine à la lumière des saines doctrines et des traditions. N'allons pas demander les libertés à la France, à l'Angleterre, ni *gueuser* auprès d'elle, comme disait M. de Maistre, une constitution. Rendons la France à sa nature et à ses lois. Il lui faut une aristocratie agricole plutôt qu'industrielle, une aristocratie héréditaire, qui soit celle du mérite, qui refrène l'industrialisme et l'agiotage corrupteur des classes moyennes, qui supprime les excès de la bureaucratie. Cette aristocratie est incompatible avec le parlementarisme centralisateur qui met tous les pouvoirs aux mains d'un libéralisme oligarchique ou démocratique. Le parlementarisme, né du libéralisme rationaliste ou soi-disant catholique, supprime les libertés locales, enlève au gouvernement central sa force et n'est pas autre chose que la révolution en permanence.

Dans cette seconde partie, l'auteur empiète évidemment sur la troisième, où il développe, à son point de vue, les *moyens de gouverner*, dont voici l'ensemble. La royauté est, pour la France, un indispensable élément de son ordre social. Elle est légitime parce qu'elle est nationale, elle est nationale parce qu'elle a fait la France. Dieu choisit les rois, et la France a toujours aimé les siens; c'est pourquoi la monarchie française a reçu la double consécration de Dieu et du peuple dans le vrai sens de ce dernier mot. C'est par elle seule que peuvent naître et se consolider les libertés publiques, c'est-à-dire les libertés de la commune, du canton, du département et de la province, combinées avec de nouvelles corporations embrassant tous les intérêts et leur donnant une légitime satisfaction dans une seconde chambre issue du suffrage universel fonctionnant à plusieurs degrés. En même temps une chambre des pairs, où toute la hiérarchie aristocratique, — clergé, noblesse, recrutée abondam-

ment par les anoblissements de la bourgeoisie, armée, grands propriétaires, magistrats et notabilités de toute sorte, — serait chargée spécialement de sauvegarder les intérêts supérieurs. Notre critique ne peut aborder ces détails exclusivement politiques, où elle aurait, au point de vue de notre infirmité intellectuelle et morale, plus d'une réserve à faire. Qu'on régénère le pays par l'éducation, par l'autorité du père de famille, que nos lois ont si follement ébranlée ; par la circulation de la vie morale dans les campagnes, que dépeuplent, au profit de la révolution, le luxe et l'individualisme des villes; qu'au lieu de cette poussière où l'on cherche vainement à fonder l'édifice social, on reconstitue des centres d'agrégation, des groupes de forces vives qui entourent le pouvoir d'une série de défenses sans être pour lui un danger, nous applaudirons; mais n'est-ce pas à la *liberté* de l'enseignement catholique plutôt qu'à la suprématie du gouvernement qu'il appartient de refaire l'éducation de la France? Ces anoblissements, sur lesquels M. de Saint-Bonnet appuie si fort, pour former une aristocratie qui soit une digue infranchissable à la marée montante de la révolution, seraient-ils possibles dans l'état de nos mœurs, et la noblesse ne formant plus, comme autrefois, un ordre politique, auraient-ils une grande efficacité sociale? Ajoutons que M. de Saint-Bonnet, parfois trop avare de définitions précises, ne fixe pas assez clairement la nature de cette aristocratie qui a un si grand rôle dans ses nobles projets de restauration française. Tantôt il paraît comprendre sous ce nom toutes les autorités sociales de M. Le Play, toutes les classes dirigeantes dont il place les délégués dans une chambre haute; tantôt il paraît restreindre l'aristocratie au clergé, à la noblesse et aux notables *anoblis*. A cet égard, un éclaircissement nous paraît nécessaire. Et puisque nous en sommes aux *desiderata*, disons que ce livre, où toutes les vérités sont en ligne de bataille pour foudroyer toutes les erreurs qui menacent la France d'un cataclysme, gagnerait à offrir aux lecteurs plus de méthode dans les développements, moins de répétitions, moins de chapitres et d'abstractions, plus de faits historiques jetant leurs clartés sur les hauteurs de la synthèse, enfin un examen plus pratique des nécessités qu'imposent les maladies de notre état social soumis au régime de l'*hypothèse*, sans préjudice des inflexibles principes enfermés dans ce qu'on appelle la *thèse*. L'*hypothèse*, M. de Saint-Bonnet le sait comme nous, suppose un état de société où il faut faire, comme on dit vulgairement, la part du feu, tolérer

certains maux pour en éviter de plus grands. Sous ce rapport, quelques conseils de sa haute sagesse seraient lus avec plaisir et profit.

Et toutefois, remercions-le vivement de son travail de longue haleine, où l'harmonie de tous les pouvoirs et de toutes les sociétés sous la sauvegarde du bon sens, du catholicisme et de nos traditions nationales, se présente à nous avec autant de pureté que de grandeur. Malgré les périls de l'heure présente, malgré les rugissements de la révolution, M. de Saint-Bonnet croit fermement, et il a raison, au salut de la France; mais il n'est pas *quiétiste*, il demande la prière, il demande l'action. « Jetons, jetons vers Dieu notre cri de re-« pentir et d'espérance. Si les hommes justement effrayés nous « disent : Où allons-nous? Répondons-leur : Jusqu'au point où nous « saurons comprendre (parole profonde!) que Dieu seul peut nous « délivrer. Il veut sauver les peuples, mais pour sauver les âmes « que renferment les peuples. C'est pourquoi il appelle leur coopé-« ration. Il se souviendra de la France, il bénira de nouveau le « monde. A la vue de tant de bonté, la foi et la reconnaissance « renaîtront alors sur la terre (p. 707). »

Fermons ce beau livre sur ce cri d'espérance!

GEORGES GANDY.

90. **MANUEL** *pratique des mères chrétiennes*, par M. l'abbé COLLOMB, missionnaire apostolique, directeur d'une confrérie des mères chrétiennes; — *nouvelle édition, notablement augmentée.* — 1 volume in-12 de 124 pages (1873), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 2 fr.

La couverture de cet ouvrage porte la date de 1861, et le titre intérieur celle de 1873. Cette méprise nous donne sans doute l'époque de sa première publication et celle de sa réimpression. Nous hésitons néanmoins à croire qu'il n'ait eu que deux éditions en une douzaine d'années, car c'est bien le *manuel* le plus *pratique* et le plus achevé que l'on puisse donner aux mères de famille. Celui du P. Ratisbonne, excellent d'ailleurs et fort utile aux membres de l'archiconfrérie fondée par l'auteur, est surtout spéculatif. Celui-ci, au contraire, descend à tous les détails de la vie. Le premier, dit très-bien M. l'abbé Collomb, détermine la volonté à faire le bien; le second montre le bien qu'il faut accomplir et enseigne les meilleurs moyens de réaliser cette tâche délicate. On va en juger par l'analyse.

— Un chapitre d'abord sur la puissante influence de la femme. Influence pour le bien, prouvée non-seulement par l'expérience de ce qui se passe sous nos yeux, mais par l'Ecriture sainte, par le sentiment unanime des pères et des docteurs, par l'histoire de tous les temps. Mauvaise influence, inscrite dans les fastes de l'hérésie, dans les pages sanglantes des révolutions, dans les tentatives des sociétés secrètes aussi bien que dans la conscience publique. Ensuite, devoirs particuliers que les femmes ont à accomplir comme *chrétiennes*, comme *épouses*, comme *mères* et comme *maîtresses de maison*. Comme chrétiennes, elles ont des obligations à remplir envers *Dieu*, envers le *prochain*, envers *elles-mêmes*. A Dieu elles doivent le premier emploi de leur intelligence, la soumission de leur volonté, l'exactitude dans les exercices de piété; au prochain, la charité dans les pensées et dans les paroles, l'aumône, la visite des malades, la correction fraternelle, la patience, la justice; à elles-mêmes, la paix de l'âme, la modestie, la pureté d'intention. Comme épouses, elles sont tenues vis-à-vis de leurs maris au respect, à l'obéissance, à l'amour, au support, à la fidélité. Et chacune de ces vertus, pour être méritoire et atteindre son but, exige un principe surnaturel, des qualités variées, des industries spéciales. — Comme mères, elles auront à répondre de l'éducation de leurs enfants : or, cette éducation regarde le corps et l'âme. Les soins du corps précèdent même la naissance et influent d'une manière notable sur l'existence tout entière. Mais ceux de l'âme sont d'une importance plus grande. Les mères chrétiennes y apporteront, comme éléments indispensables, le secours de leurs prières, le bon exemple, l'instruction religieuse, la vigilance, la correction, une tendresse éclairée et exempte de faiblesses. Elles tiendront compte aussi de l'âge, du sexe et des circonstances, car tout cela peut modifier leur ligne de conduite. — Comme maîtresses de maison, elles se feront une règle du travail, de l'économie, de la confiance en Dieu, du bon ordre et de la propreté. Elles veilleront à tous leurs intérêts temporels, mais en les subordonnant scrupuleusement à leurs intérêts spirituels et à ceux de leur famille.

On le voit, toutes ces matières traitées avec une connaissance parfaite de la morale chrétienne et de ses applications, développées avec une logique rigoureuse, une abondante érudition et une lumineuse simplicité de forme, éclairées enfin et appuyées par de nombreuses citations et des histoires bien choisies, constituent nécessairement un ouvrage très-riche, très-intéressant et d'une grande utilité. Dire

place de Gordes, en pleine époque héroïque et mythologique. Il a quitté la France dans une crise révolutionnaire ; malgré la distance des lieux et des temps, il tombe là-bas dans des circonstances pareilles. Sur le *Pnyx*, le forum des Gordiens, passe un citoyen paisible : des gens de mauvaise mine l'arrêtent et l'emprisonnent en hurlant : « Vive la république ! » A ce signe, notre voyageur reconnaît que ce peuple républicain a proclamé le dogme de la liberté ! — Un cortége s'avance : ce sont des hommes de la classe la plus infime, mais leurs tuniques sordides sont recouvertes de chlamydes à plis ondoyants, bordées de pourpre et d'or. Ce sont les membres du gouvernement provisoire. Des licteurs écartent violemment les promeneurs devant eux et leur font fléchir le genou. A ce spectacle de porteurs de haillons cousus d'or qui regardent dédaigneusement la foule du haut de leur grandeur, il reconnaît que ce peuple républicain a proclamé le dogme de l'égalité ! — Un passant ébauche un sourire moqueur : on le soupçonne d'être hostile au nouveau régime : mille épées le percent, et ses membres, portés sur des piques, prennent la tête du cortége. A ce signe, il reconnaît qu'il se trouve chez un peuple républicain qui a proclamé le dogme de la fraternité (pp. 36, 37). En effet, il aperçoit bientôt ces trois mots : liberté, égalité, fraternité, peints en gros caractères sur le temple fermé de Jupiter. — La curiosité le porte à s'enquérir du passé de ce peuple républicain. Rien de moins rassurant. De mœurs patriarcales autrefois, lui dit-on, il s'est donné, il y a près d'un siècle, le luxe d'une grande secousse avec accompagnement d'orgies et de massacres. Depuis lors il a flotté « de révolu-« tions en révolutions, de monarchies en monarchies, de dictatures « en dictatures, se démoralisant chaque jour davantage, devenant « chaque jour davantage brute et cruel (p. 37). » Maintenant, il patauge de la plus triste sorte. Son dernier roi, peu recommandable du reste, a succombé dans une folle guerre. Ses armées ont été presque anéanties, son territoire diminué, sa fortune épuisée. Une guerre civile a décimé ses travailleurs et anéanti son commerce. Des avocats sont en train de consommer sa ruine. Ils décrètent, pour gangrener jusqu'à l'enfance, l'instruction laïque et obligatoire, au mépris des dieux et des droits de la famille ; ils font le siége du capital et de la propriété ; ils rêvent les impôts progressifs, le partage des biens et mille autres inventions du même genre. — Une scène de haute politique, ou plutôt de haute comédie, vient appuyer ces

renseignements. Le peuple est réuni pour délibérer sur l'état présent des affaires et aviser, s'il se peut, à quelque utile combinaison. Le dieu Pan et le satyre Marsyas, chefs des deux principales factions de la république, occupent successivement les rostres et accompagnent leurs harangues de plusieurs tours d'adresse vraiment merveilleux. Mais Pan, joueur de flûte et équilibriste délicat, pâlit auprès de Marsyas, l'avaleur d'étoupes enflammées. Et puis, Pan est ami de la paix et voudrait faire triompher le peuple sans dévorer la bourgeoisie; Marsyas, au contraire, dévore le bourgeois aussi volontiers que les étoupes: la victoire penche sensiblement de son côté. A ce moment, Apollon apparaît dans les nuages, s'abaisse avec un gracieux sourire, et, dans un discours plein de sagesse, convie les bons Phrygiens à des idées plus saines et à des mœurs plus calmes. Mais les démagogues lui répondent, « sur l'air des *lampions*, » par les injures les plus épicées. Alors le Dieu irrité remonte vers l'empirée, leur laissant au front le signe le plus caractéristique de l'ânerie. De là ce dicton qui passa de la Phrygie à toute l'Asie-Mineure et au monde entier : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ! » Car en ce pays-là on dit Midas pour personnifier le peuple, comme en Angleterre John Bull et en France Jacques Bonhomme. De là encore l'origine du bonnet phrygien, lequel n'est autre chose que le bonnet de coton dissimulant la vengeance du dieu de la lyre, et trahissant par une légère courbure l'exubérance du contenu. Sur ce dénouement tragi-comique le dormeur se réveille et va confier à un ami, qui veut bien nous en faire part, ses impressions de voyage. Son récit, malgré des charges trop fortes et quelques défauts de détail, est, en langage de prospectus, palpitant d'intérêt. Les réflexions dont il l'assaisonne sont en même temps fort justes et éminemment pratiques. Les lecteurs gagneront certainement à en prendre connaissance. Il est à craindre, néanmoins, que longtemps encore le pauvre Midas garde ses oreilles d'âne. S'il pouvait seulement les rogner un peu!

110. LA MONARCHIE *et la question du drapeau*, par M. Auguste NICOLAS : appendice à la *Révolution et l'ordre chrétien*. — In-8° de 40 pages (1873), chez Emile Vaton; — prix : 1 fr.

Nous rendions compte dernièrement de l'ouvrage de M. Auguste Nicolas dont cette brochure est un appendice tout de circonstance (t. XLVIII, p. 319). Elle se compose de deux travaux, écrits à quelques semaines de date, dont la conclusion est la même : nécessité de

rentrer dans l'ordre de la monarchie chrétienne. Nous ne pouvons insister sur ces matières politiques, interdites à notre recueil ; indiquons seulement la suite des idées. — Pour l'auteur, dans le premier de ces opuscules, qui précédait la lettre du 27 octobre, M. le comte de Chambord n'abjurait en rien ses principes et n'amoindrissait pas sa puissance par les concessions mal entendues qu'on lui attribuait ; dans le second, il s'incline devant la décision du prince, et n'en conclut que plus fermement à l'urgence de le rappeler à la tête de l'Etat. — Nous n'avons pas besoin de dire que cette discussion, cette exposition, pour mieux parler, est traitée de très-haut, dans la région des grandes pensées toujours, et que la brochure ne peut manquer d'émouvoir les esprits sérieux, qui aiment à voir défendre une thèse avec conviction, énergie, et dans un beau style. « Les naufragés « de *la Méduse* se soutenaient du moins les uns les autres pour héler « le vaisseau qui leur apparaissait à l'horizon, et ils n'ache- « vaient pas de s'entre-dévorer plutôt que d'être recueillis à son « bord (p. 39). »

111. **LE COMTE DE MONTALEMBERT**, *étude d'après l'ouvrage de Mme Oliphant* (*Memoir of count de Montalembert*), par Mme Augustus CRAVEN. — 1 volume in-12 de 158 pages (1873), chez Didier et Cie ; — prix : 2 fr.

Nous trouvons ici plutôt un compte rendu destiné à une revue critique qu'un ouvrage proprement dit. Heureuse de l'hommage accordé par une étrangère protestante à l'un des catholiques français les plus illustres de ce siècle, Mme Craven suit pas à pas le livre anglais de Mme Oliphant, relevant ses aveux en faveur de la vérité, discutant plusieurs opinions moins acceptables, et saisissant cette occasion de rappeler dans ses grandes lignes la vie et les travaux du puissant écrivain, de l'orateur enflammé, du chef de parti qui ne compta jamais avec le péril, et, sans se lasser, fut toujours sur la brèche. Ces grandes lignes sont admirables, assurément, nous n'y contredirons pas ; cependant, il eût été bon peut-être de noter avec plus d'attention le point discordant. Partisan non pas seulement de la liberté, mais de l'odieuse révolution de 1830, qu'il eut la faiblesse de confondre avec elle, M. de Montalembert amoindrit par là sa propre force quand il voulut engager une lutte sérieuse contre des coups de main identiques, à Rome et en Suisse comme à Paris. On ne scinde pas plus la morale que le dogme. Or, cet homme éminent a quitté ce monde sans être revenu complétement de son erreur ; toujours il resta en lui quelque chose d'un sang révolution-

naire fait pour étonner en de telles veines. Voilà le côté vulnérable. Mais, hâtons-nous de le dire, quelle grandeur, d'autre part, que de générosité, que d'éclat, que de noblesse dans ce cœur! La France catholique n'oubliera jamais ce qu'elle doit au valeureux champion de ses droits, à l'infatigable revendicateur de la liberté d'enseignement, à l'éloquent député qui fit décider, en 1849, l'expédition de Rome; à l'historien brillant qui ressuscita parmi nous le culte intelligent de l'art chrétien, culte qui de nous est ensuite allé chez les nations voisines. A lui « la gloire d'avoir contribué « pour une part notable à la réaction qui s'est produite en An- « gleterre contre ce que nous nommerons la *laideur logique* du « protestantisme : réaction qui s'est accomplie de nos jours, et a « couvert ce pays d'édifices auxquels il ne manque que la consé- « cration catholique pour être parfaitement appropriés au culte de « la seule Eglise dont cette architecture soit la véritable et légitime « expression (p. 63). » — Pour notre part, nous eussions de beaucoup préféré la traduction pure et simple des deux volumes de Mme Oliphant, sauf à les annoter au bas des pages, comme éclaircissement, développement ou réfutation. Malgré l'intérêt assuré qui s'attache à tout ce qui sort de la plume de l'auteur du *Récit d'une sœur*, le présent livre ne peut être considéré comme une étude sur M. de Montalembert : c'est trop incomplet, trop rapide, trop écourté. Mieux vaudra sans doute la traduction dont nous parlons, et qui nous est annoncée p. 71. — Relevons ce beau passage d'une lettre de M. de Montalembert jusqu'à présent inédite ; elle est adressée à des sectaires anglicans qui se permettaient de prendre le nom de catholiques : « L'Eglise d'Angleterre a renié sa mère, il est juste qu'elle « n'ait point de sœur. Elle a brisé le lien de l'obéissance et de « l'unité : qu'elle se présente donc seule devant le jugement de Dieu « et des hommes (p. 81)! » Nous indiquerons également, p. 49, un jugement juste et sévère sur l'apostasie du P. Hyacinthe. Est-ce à Mme Craven, catholique dévouée, qu'on le doit? Non, c'est à Mme Oliphant elle-même! Protestante, elle trouve dans la rectitude de son esprit les termes les plus énergiques pour flétrir le prêtre déserteur, le religieux découronné. C'est elle qui écrit encore, à la page précédente : « Hormis à l'époque de la réforme, où l'inonda- « tion européenne de la grande rébellion spirituelle fut aidée par « un concours de circonstances qui ne se sont jamais reproduites « depuis, aucun homme ni aucun groupe d'hommes n'a réussi à se

parts les mêmes protestations arrivent ; mais chaque diocèse, chaque ville, chaque personne met à la sienne une forme particulière. Sainte rivalité, que le ciel contemple avec bonheur. Foi et patriotisme ! Ces deux grandes choses transfigurent l'homme ; elles transfigureraient de même une nation. Aussi, plusieurs publicistes, témoins de ce magnifique spectacle, veulent y pressentir la résurrection de notre pays. Tout n'est-il pas miraculeux, aujourd'hui, dans de semblables événements ? Or, si Dieu est avec nous, disent-ils, quelle que soit la force de nos ennemis, nous sommes sauvés. C'est l'espoir qu'inspire encore le récit de ces fêtes splendides. Espérons donc, et prions ! A la parole de Jésus-Christ Lazare peut toujours sortir de son tombeau.

113. PORTRAITS *contemporains et questions actuelles*, par M. Léon GAUTIER. — 1 volume in-12 de VI-418 pages (1873), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr.

Deux parties dans cet ouvrage : les portraits, les dissertations. La première partie ne mérite pas tout à fait le titre qu'on lui a donné : car, pour plusieurs des personnages dont il est question, on ne trouvera guère que l'analyse ou le compte rendu d'un livre ; la biographie est complétement absente. Bien que l'auteur ne nous en avertisse pas, ce sont là autant d'articles de revues ou de journaux, qui méritaient assurément d'être conservés et qui se lisent toujours avec charme et profit, mais qui ont, pour un volume, le grave défaut de ne point former d'ensemble. On en a même assez peu préparé le recueil pour laisser telles quelles des phrases de circonstance qui ne disent plus rien, et qui paraîtront étranges au lecteur : « Au commencement de *la présente année* » (il s'agit de la mort de M. l'abbé Le Hir, p. 147) ; — « Il y a longtemps qu'*à cette même* « *place* j'ai protesté contre les révélations de la vie intime (p. 135) ; » — « *A cette même place* où nous faisons aujourd'hui ces adieux « émus, etc. (p. 5). » Une rature, une note, une date, était chose facile ; pourquoi n'y a-t-on pas songé ? — Et puisque, sans en avoir eu le dessein en prenant la plume, c'est par la critique que nous débutons, disons aussi que bien des littérateurs resteront confondus de certaines appréciations fortement empreintes d'exagération et de mauvaise humeur. M. Léon Gautier professe pour les œuvres littéraires de son temps un culte parfaitement légitime dans ses motifs, chaudement exprimé dans un piquant et beau langage ; mais, de bonne foi, comment leur donner la préférence sur celles du

XVIIe siècle? Comment placer l'auteur des *Iambes*, M. Auguste Barbier, à cent coudées au-dessus de Boileau? Boileau, M. Léon Gautier ne peut le souffrir, et ne perd pas une occasion de le ravaler au-dessous de nos poètes contemporains. Il faut voir comme il traite l'*Art poétique* (p. 39), comme il fait bon marché des préceptes consacrés par la tradition, le goût, l'imitation des grands modèles! Brizeux même est pour lui, quant à la pensée et à la doctrine, « infiniment supérieur » à Despréaux. Il refuse à Boileau la force suffisante *pour admirer* tel passage d'Auguste Barbier : « Barbier « s'écrie, en des vers que Despréaux n'eût pas même été de force « à admirer... (p. 50). » Ce même Barbier est aussi « très-supé- « rieur à Boileau par le souffle, par la pensée, et souvent même « par le style... (p. 55). » Malherbe, J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, n'ont que « des demi-gloires » et ne sont que « des « demi-poètes... Il serait par trop puéril vraiment d'oser aujour- « d'hui les citer (p. 6). » Notre auteur se félicite de ce que « toutes les *vieilles et ridicules barrières* entre les différents « genres sont tombées depuis longtemps (p. 75)... » : ce n'est pas lui qui les relèvera, dit-il : soit; maiscela ne sent-il pas quelque peu la suffisance, la révolte, l'orgueil de notre temps et l'esprit qui le caractérise? Quoi de plus? Ecoutons ceci, à propos de la *Vie de saint Léger* par le cardinal Pitra : « Il est fort évident que le « souffle du XIXe siècle a passé sur ce livre. Il est cent fois plus « animé, plus vivant, que ceux des siècles précédents : *on ne l'aurait « point écrit sous le règne de Bossuet*. Ce n'est pas, pour tout dire, « une œuvre absolument *classique*, et nous nous en réjouissons « très-sincèrement (p. 95). » — Cette surprenante manière de voir expliquera l'enthousiasme de M. Léon Gautier pour les réformes tentées dans l'enseignement par M. Jules Simon. Il ne se sent pas d'aise à la pensée qu'on va immoler enfin le vers latin, le thème latin, le discours latin, sous ce brillant prétexte que, à l'exception du prêtre, nul n'est appelé à parler latin pendant sa vie. Il suffit de savoir le lire, dit-il : comme si on pouvait jamais arriver à le lire sérieusement, à apprécier les délicatesses et les nuances qui en font la beauté, si on ne s'est astreint soi-même à lutter pour la recherche de l'expression, et pour rendre plus élégamment ou plus fortement une pensée! Essayez donc d'apprendre même une langue vivante, nous disons simplement pour la bien lire, si vous ne vous exercez à la parler et à l'écrire! « La circulaire de M. Jules Simon est le plus

« grave événement de *cette année*. L'université et la routine vien-
« nent de recevoir un coup dont elles ne se relèveront pas. Tout un
« monde *vermoulu* s'est écroulé au milieu de nuages de poussière:
« nous ne nous sentons pas, quant à nous, la force de le regretter.
« *Abeat quo libuerit* (p. 31). » Or, ce monde *vermoulu*, c'est celui de tous les grands esprits des grands siècles chrétiens, celui des plus illustres maîtres de la jeunesse, celui de l'Eglise dans ses colléges et ses séminaires, celui que nos docteurs les plus expérimentés persistent à maintenir, et qui assurera aux établissements catholiques, à très-bref délai, une supériorité intellectuelle et littéraire des plus accusées, si une pareille réforme pouvait durer. « Il y a longtemps,
« poursuit M. Léon Gautier, qu'*un certain nombre* de catholiques
« demandent avec instance la plupart des réformes établies par
« M. Jules Simon (ibid.). » Ce *certain nombre*, s'il existe, n'a vraiment pas eu d'action sur nos pensionnats religieux, où pourtant il se fût fait entendre s'il avait possédé la moindre autorité. Le vers latin surtout indigne notre critique : il se livre contre lui à des récriminations qui ressemblent assez à l'esprit de rancune (p. 327). Dans ces compositions, il ne voit que le résultat immédiat, c'est-à-dire d'assez médiocres pièces; sans se douter de l'exercice auquel elles donnent lieu, et quant à la précision de l'idée, et quant à la discussion des qualificatifs, et quant à la synonymie, et quant aux mille remaniements de la phrase. Toute cette argumentation, s'il est permis d'employer un tel mot, est de surface, nous ne saurions dire de passion. Avec quelle discrétion, quelle humble réserve, pourtant, il faudrait toucher à ces règles capitales de l'enseignement, établies après des siècles d'expérience, par les hommes les plus remarquables et les plus compétents! M. Léon Gautier se fait illusion et se calomnie, lorsqu'il assure (p. 327) que le *Magasin pittoresque*, lu par lui « en tapinois, » lui a « beaucoup plus appris que
« les bavardages de tous les rhéteurs du monde. » Voilà des choses qu'on ne saurait penser, qu'on ne dit pas, qu'on n'écrit jamais. Serait-ce se montrer trop sévère que de les appeler une défaillance de raison? Et cet autre vœu: « Pendant qu'il s'occupe à tout réfor-
« mer, M. Jules Simon devrait bien supprimer ce nom odieux de
« *rhétorique*, qui *déshonore* une de nos classes (ibid.), » comme il a *déshonoré* saint Augustin sans doute! M. Léon Gautier ne s'en tient pas même là, et il trouve excellent « qu'on ne fasse plus apprendre
« par cœur les règles grammaticales (p. 330)! » les explications

suffisant ! Demain, on supprimera la lettre du catéchisme, un bon sermon paraissant meilleur ! — L'exagération de l'auteur trouve encore plus d'une occasion de se produire, soit dans les jugements sur les grands écrivains qu'il étudie, soit dans des affirmations insignifiantes, comme celle-ci : « Les pèlerinages du XIX[e] siècle dépas- « sèrent du premier coup tous ceux du moyen âge (p. 404). » Pour un historien, c'est singulièrement méconnaître l'histoire.

Il serait injuste, au surplus, de juger tout l'ouvrage sur ces imperfections et ces écarts, qui en forment une minime partie. M. Léon Gautier possède un style vif, coloré, plein de chaleur, au service d'une érudition sûre ; il anime tout ce qu'il touche, fait aisément passer dans l'esprit du lecteur le sentiment qui le remplit, et l'on ne peut que souscrire à la plupart de ses jugements sur le caractère et les tendances des écrivains, des orateurs et des artistes qu'il nous présente : Lamartine, Montalembert, Brizeux, Auguste Barbier, le P. Monsabré, Victor Hugo, le cardinal Pitra, Louis Figuier, Duban, l'abbé Le Hir, Henri Lasserre, Alexandre Dumas fils, A. Cochin : galerie mêlée, incomplète, mais intéressante à parcourir pour sa variété même et son décousu. Malheureusement, nous l'avons dit, quelques-uns de ces *portraits* se bornent au compte rendu d'un livre. Surtout, M. Léon Gautier est un admirable catholique, aimant passionnément l'Eglise sa mère, passionnément toutes les vérités qu'elle enseigne, passionnément tous ceux qui, comme lui, la défendent. Dieu est au commencement, au développement et à la fin de toutes ses pensées. Equitable d'ailleurs et grand partisan de la charité, il recherche dans les adversaires de la foi le côté par où ils pourraient être moins éloignés de nous, leur tient compte des moindres choses honnêtes, spiritualistes, chrétiennes, qu'ils ont pu dire à leurs heures, des vérités sociales ou philosophiques qu'ils ont soutenues, du courant moral plus élevé qu'ils ont pu établir ou suivre. Cet attentif et loyal examen du pour et du contre laisse un baume dans l'âme du lecteur, qui se sent incliné à la même indulgence pour les personnes, quand les principes n'en doivent pas souffrir. En face de ses préférences pour notre siècle et malgré les passages que nous venons de signaler, il rend justice aux magnifiques travaux du XVII[e] (p. 104), et, s'il n'y a point de reconnaissance à lui en avoir, nous aimons cependant à en faire l'observation. Les bohêmes de la littérature ne lui agréent aucunement, on le conçoit ; mais il entend les louer des rares bons moments où l'élément supérieur les saisit. « Il ne faudrait pas s'imaginer que

« le mal et l'hérésie occupent toute la place et règnent seuls sur ce « peuple turbulent. Non : ces débraillés ou ces élégants ont eu des « mères chrétiennes, et parfois même s'aventurent jusqu'en des « familles chrétiennes : de là des souvenirs et des aspirations. Certain « jour, ils se réveillent et se disent : *Décidément, Dieu existe, et je « vais lui consacrer un article.* Un autre jour, sortant de quelque « foyer catholique où la mère entourée de petits enfants sourit au « père accablé de travail, ils en viennent naïvement à s'apercevoir « que le mariage *a du bon*, et renoncent à leur vieille thèse du di- « vorce. Puis, le lendemain, ce sont de nouvelles chutes, suivies de « nouveaux essais de résurrection. Telle est leur vie, en attendant la « mort (p. 180). » Ce joli tableau a été écrit pendant que M. Alexandre Dumas fils posait de son mieux. — L'article consacré à Auguste Barbier est d'une belle et noble facture : si les poésies sont un peu surfaites, le révolutionnaire et le maigre penseur y reçoit une flagellation méritée. « Il ne s'est pas dit un seul instant, à la vue du « Colysée, que ses frères, les chrétiens, y étaient morts pour qu'il « fût un jour lui-même baptisé et chrétien ; il ne s'est pas dit qu'il « foulait une terre où il n'y avait que des hommes libres ; il a oublié « un moment toutes les gloires de l'art moderne, de l'art chrétien, « ce Raphaël qu'ailleurs il a si bien chanté, ce Michel-Ange qu'il « admire si robustement, ces génies auxquels l'antiquité ne peut « rien opposer ; non, non : il se pâme sur l'antiquité païenne et s'in- « digne contre les siècles chrétiens (p. 48). » Ailleurs notre critique relèvera avec le même empressement quelques inspirations pures et chrétiennes.

Nous ne croyons pas qu'il ait été rien écrit sur Lamartine de plus beau, de plus judicieux, de plus poétiquement vrai, que les dix pages par lesquelles s'ouvrent les *Portraits contemporains*. Le poète, l'historien, le romancier, l'homme de l'orgueil et l'homme de l'épreuve finale, y apparaissent sous les jours les plus divers et les plus vrais. On a reproché à Lamartine bien des choses, et à bon droit. « Quant à nous, catholiques, nous n'avons pas le droit d'être « aussi implacables. Nous te garderons un bon souvenir pour « avoir redressé vers Dieu tant de créatures de Dieu qui, depuis « la lecture de tes vers, ne se sont plus jamais courbées vers le « terrestre, vers le vil, et que tu retrouveras là-haut. Nous n'ou- « blierons pas que tu as été un *agrandisseur* d'âmes, et que la « dominante de ta vie c'est le spiritualisme chrétien. Nous lirons tes

« beaux vers à nos enfants, qui les liront à leurs enfants, et jusqu'à « la fin des mains chrétiennes se passeront tes meilleurs ouvrages, « auxquels nous ferons une popularité immortelle. Ta gloire, si l'on « veut aller au fond des choses, est une gloire catholique, et c'est « aux catholiques de s'en faire les gardiens. Ils ne manqueront pas à « ce devoir (p. 10). » — M. de Montalembert excite plus encore l'admiration et la gratitude de M. Léon Gautier. Comme il fait bien ressortir ce que nous devons à cette âme chaude et généreuse ! le ralliement des catholiques pour une défense plus ferme et plus légale de leurs droits, la liberté de l'enseignement à peu près conquise, le retour au véritable art catholique, l'étude plus approfondie de l'action des saints sur la société civile ! — Le trait se fait place en mille endroits. Les *inventeurs* du « département » attrapent le leur : « division habile, qui avait pour objet d'anéantir le caractère original « des anciennes divisions de la France. Plus de Bretagne, plus de « Bourgogne, plus de Franche-Comté, plus de Languedoc ! L'idéal, « c'était d'arriver à ce que le département du Bas-Rhin ressemblât « à celui du Morbihan, avec une belle exactitude administrative. « Adieu les vieilles fiertés bretonne, comtoise ou bourguignonne ! « adieu les poésies et les traditions ! adieu la langue celtique et la « provençale ! Les départements, revêtus d'un même uniforme, « doivent monter la garde, comme un bataillon soumis, autour de « Paris, maître tout-puissant, etc. (p. 22). » Or, voilà contre quoi se révolte le poète Brizeux, qu'on montre ici chrétien comme malgré lui, et par cela seul qu'il aime le beau. — Nous ne saurions tout indiquer ; mais nous marquerons d'un éloge particulier les articles consacrés à cet esprit haineux et faux qui s'appelle Victor Hugo, au P. Monsabré, à M. l'abbé Le Hir, à M. Cochin.

Les *Questions actuelles* roulent sur des sujets qui préoccupent aujourd'hui les esprits sérieux : celle de l'infaillibilité pontificale, traitée avec quelque étendue et soigneusement dégagée des interprétations de l'ignorance ou de l'hostilité ; la question sociale ; celles de la guerre, du drapeau (un peu insuffisante), de la science, de l'art, de l'enseignement ; celles de l'histoire et de la géographie, particulièrement bien présentées. M. Léon Gautier s'élève avec éloquence, avec pleine raison, contre le fameux *scribitur ad narrandum*, qui ôte à l'histoire son âme, à l'historien sa conscience. On trouvera enfin d'excellentes pages sur l'industrie, sur la nécessité de ne point l'abandonner à l'impiété qui la circonvient, sur les publications po-

pulaires, la moralisation de l'ouvrier, les pèlerinages. « C'est par la « foi qu'on arrive à la charité, c'est par la charité qu'on arrive à « l'unité (p. 415). »

V. Postel.

114. **DU PRÊT** *à intérêt, ou des Causes théologiques du socialisme*, par M. l'abbé Jules Morel. — 1 volume in-12 de VIII-394 pages (1873), chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 2 fr.

Deux thèses l'une dans l'autre. Première thèse : Le socialisme, qui met aujourd'hui le monde en ébullition, résulte du triste sort qu'on a fait au peuple travailleur. Or, ce qui tue l'ouvrier, c'est la concurrence illimitée; ce qui donne le branle à la concurrence, c'est le crédit; ce qui rend le crédit possible, c'est la concentration de l'argent dans les mains des capitalistes; ce qui crée le monopole des capitaux et l'alimente, c'est l'usure, cachée sous le nom de prêt à intérêt. Le prêt à intérêt est donc la cause première du socialisme, et, conséquemment, l'un des plus grands fléaux de notre époque. Mais on objectera peut-être que l'Eglise, qui est la gardienne de la moralité privée et publique, loin de combattre cet ennemi de l'ordre social, semble l'approuver, au moins par son silence. Alors, seconde thèse : L'Eglise a toujours condamné l'usure ; or, le prêt à intérêt, sous ses formes les plus ordinaires, n'est que de l'usure déguisée. Donc... — Toutes ces propositions ne sont pas également faciles à soutenir. Il est certain que nous traversons une crise menaçante; que la fièvre du commerce et de l'industrie aggrave le mal, et que le mouvement désordonné de l'argent rend cette fièvre plus pernicieuse encore; mais est-il vrai de dire que la crise tire sa raison fondamentale des infortunes du peuple, et que les éléments qui servent à l'activer soient mauvais de leur nature? Pour notre part, nous croirions volontiers que c'est l'oubli de Dieu, la perte du sens moral, et, par suite, la haine de toute règle et de toute autorité, qui soulèvent les funestes instincts des classes inférieures. Huit fois sur dix, si l'ouvrier est malheureux, ce n'est pas parce qu'on abuse de lui, mais parce que l'orgueil le pousse plus haut qu'il ne devrait prétendre, et que la débauche le jette plus bas qu'il ne devrait tomber. Rendez-lui l'amour de Dieu et du prochain, la fidélité à la loi chrétienne, la modération, la tempérance, la chasteté, l'esprit de famille, et d'ordinaire son travail pourra suffire à ses besoins, et sa vie sera heureuse. La peinture que fait M. l'abbé Morel des exigences et des misères de l'atelier est fort triste assurément et très-exacte sous bien

des rapports ; mais ramenez à l'atelier la religion que le prosélytisme impie en a exilée, et tout changera de face. Quand on respecte Dieu et qu'on se respecte soi-même, on n'a pas besoin de grêves pour se faire respecter des autres. Quant à l'abus de l'argent et du prêt lui-même, que prouve-t-il, sinon la perversité humaine? N'abuse-t-on pas des chemins de fer, de la télégraphie, de l'imprimerie surtout? N'abuse-t-on pas de tous les dons plus directs du ciel? Refaites les consciences et vous referez la société. Mais l'industrie, dit-on, lance les âmes dans un tourbillon où elles ne sont plus accessibles aux bonnes influences. Alors il faudra étendre l'argument jusqu'aux professions libérales, jusqu'à l'agriculture elle-même, qu'on invoque comme un remède et une sauvegarde, car dans quelles sphères n'échappe-t-on pas aujourd'hui au prêtre, à l'Eglise, et en quelque sorte à Dieu? — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la première thèse de M. l'abbé Morel ne paraît destinée qu'à introduire la seconde et à la faire accepter. Celle-ci a tous les honneurs du volume. Nos lecteurs vont juger si elle en est digne. L'Eglise a toujours condamné l'usure. Rien de plus vrai. L'Ecriture, les pères, les conciles, les papes, tous les écrivains ecclésiastiques sont unanimes sur ce point. Mais le prêt à intérêt, tel qu'on l'entend et qu'on le pratique chez les peuples modernes, est-il usuraire de sa nature et se trouve-t-il frappé par cet anathème? Ici les appréciations se divisent. Le profit résultant du prêt, disent quelques théologiens, est licite de droit naturel et de droit divin ; il n'est blâmable qu'accidentellement, lorsqu'il blesse les droits de la charité. Un Romain, Mastrofini, passe pour le coryphée de cette opinion. D'autres disent: L'intérêt est légitime, au moins dans les transactions commerciales, pourvu qu'il soit restreint. Ici, le cardinal de La Luzerne fait autorité. Enfin, d'autres, plus sévères, affirment qu'en lui-même le bénéfice retiré d'une somme prêtée est défendu par Dieu et par l'Eglise. M. l'abbé Morel s'inscrit de leur côté, et personne n'a droit de lui en faire un reproche. Mais, dans ce camp, qui certainement abrite la majorité des docteurs, on regarde d'ordinaire la règle générale comme susceptible de bien des tempéraments, ou plutôt on admet que beaucoup de circonstances, dans les affaires du commerce, modifient le prêt à intérêt au point de le rendre parfaitement licite. Là M. l'abbé Morel se sépare de la majorité. Pour lui, le *triple contrat* n'est qu'une ruse coupable ; la *rente rachetable des deux côtés* équivaut au triple contrat; le titre de *la loi civile* se moque de la loi divine ; l'*utilité publique*

est une injure au souverain Maître du ciel et de la terre; la *peine conventionnelle* renferme un abus flagrant; le *lucrum cessans*, inventé au xv[e] siècle par Paul de Castro (?), ouvre toutes grandes les portes de l'usure. Seul le *damnum emergens* paraît, un instant, trouver grâce devant sa critique, encore cette exception est-elle jugée sinon chimérique, du moins très-rare. (p. 180). En somme, dit-il, « tous ces titres externes, séparés ou réunis, donnent la faci-« lité de pratiquer l'usure dans tous les cas imaginables, sauf ceux « où l'on est tenu de prêter par charité. Mais, comme on peut tou-« jours s'excuser de prêter par charité en donnant par charité, d'au-« tant plus que le *periculum sortis* est inséparable de ce prêt, il « s'ensuit que le précepte contre l'usure se confond avec le précepte « en faveur de l'aumône, et que cette grande dispute sur l'usure, qui « a fait tant de tapage à travers les siècles catholiques, n'était qu'un « misérable hors-d'œuvre. Nous n'acceptons pas ce résultat déri-« soire des conciles, des saints pères, des théologiens, etc... (pp. 274, « 275). » Quant à la tolérance actuelle de la cour romaine qui défend d'*inquiéter les consciences* au sujet du prêt commercial, elle s'appuie, ajoute-t-il, sur des considérations dont nous ne sommes pas juges. Mais « qui sait si, dans quatre siècles, la civilisation chré-« tienne ayant supplanté la civilisation révolutionnaire, il n'y aurait « pas un concile qui renouvelle la doctrine et les terribles défenses « de Latran et de Vienne sur l'usure, comme le concile du Vatican « a renouvelé la doctrine et les anathèmes de Florence contre le « gallicanisme (p. 284)? » Du reste, pense l'honorable écrivain, la question présente est une question de vie ou de mort. Qu'on laisse subsister le prêt à intérêt, le monde ne peut manquer de crouler; qu'on l'abolisse, nous revenons à l'âge d'or. — Moins hardis, et peu désireux d'anticiper sur les décisions de Rome, nous éviterons de nous prononcer dans cette grave matière; mais nous ne pouvons faire grâce à M. l'abbé Morel de quelques petites questions. Les changements légitimes survenus dans la vie des peuples ne peuvent-ils pas, ne doivent-ils pas même, en dehors, bien entendu, des devoirs stricts de la charité, modifier les relations des hommes entre eux, et rendre indispensable, ou du moins légitime en certains temps, ce qui avait de graves inconvénients à d'autres époques? Au lieu de lancer contre la société actuelle une théorie générale qui menace de la bouleverser du haut en bas, n'aurait-il pas mieux valu poser brièvement les principes théologiques et descendre ensuite au détail, considérer

tous les contrats par lesquels on fait, *aujourd'hui*, fructifier l'argent, et démêler ce que chacun peut avoir de juste ou de répréhensible? Enfin, quand l'autorité pontificale impose le silence aux confesseurs, est-il bien opportun de soulever un débat qui peut tourmenter les âmes, et même en compromettre beaucoup, sans rien changer au mouvement général des choses? Si les transactions commerciales sur lesquelles repose, à l'heure présente, l'existence de toutes les nations civilisées, étaient évidemment coupables en elles-mêmes et infailliblement subversives, l'Eglise resterait-elle muette? Pie IX a-t-il reculé devant la *grande imprudence du Syllabus?*

LE VERDIER.

115. **BERNARD DE SARRIANO**, *récit historique du* XIII[e] *siècle*, par Mme la baronne A. de Klitsche DE LA GRANGE; — *ouvrage traduit de l'italien.* — 1 volume in-12 de 248 pages (1872), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 50 cent.

Ce récit, ou plutôt ce roman historique, nous reporte vers le milieu du XIII[e] siècle, à l'époque où la maison de Souabe, représentant le despotisme païen, la barbarie et la dissolution musulmanes, était aux prises avec le saint siége, défenseur de toutes les saintes libertés protectrices de la civilisation chrétienne. En rappelant ces souvenirs, il nous semble qu'un tel récit, évidemment dicté par les meilleures intentions, ne devait ni s'écarter de ce grand fait, ni vouer un culte à la triste dynastie des Hohenstaufen, ni signaler les Français, ses ennemis, à l'exécration des siècles. Cette famille entachée de félonie, et qui aurait assuré dans le midi de l'Italie, si elle avait prévalu, la victoire de l'islamisme, le grand pape Urbain IV, suzerain légitime du royaume de Naples et de Sicile, non-seulement pouvait, mais devait la repousser. Quand à la place de Conradin, rejeton de cette lignée maudite, il appelait Charles d'Anjou, frère de Louis IX, appartenant à la maison royale la plus vénérée, il choisissait un vassal qu'il avait lieu de croire, à tous égards, digne de la mission dont il l'investissait.

Tel n'est pas le thème de Mme la baronne de La Grange. A ses yeux, Conradin est roi, Charles d'Anjou et les *Angevins*, ses fidèles, sont des usurpateurs qu'il faut chasser au delà de la vieille Italie. *Fuori i stranieri*, dehors les étrangers ! Si donc nous voulons nous intéresser aux péripéties tour à tour poignantes et touchantes de ces aventures, oublions pour un moment les revendications de la justice,

Laurent — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 60 c.

Cours *d'adultes*, par M. l'abbé Doyotte, officier d'académie, délégué cantonal. — In-18 de 70 pages, chez l'auteur, à Maidières (Meurthe), chez Wagner, à Nancy, et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 60 c.

Doctrine (la) *catholique exposée* par Bourdaloue et Massillon (*extraits de leurs sermons*). — 1 vol. in-8° de xx-412 pages, chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Poussielgue frères, à Paris; — prix : 2 fr.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, in-8°, 1re série.

Ecorce (l') *terrestre — Les Minéraux, leur histoire et leurs usages dans les arts et métiers*, par M. Émile With, ingénieur civil; — *ouvrage illustré de* 140 *gravures*. — 1 vol. in-8° de 564 pages, chez Plon et Cie; — prix : 12 fr.

Gens (les braves), par M. J. Girardin; — *ouvrage illustré de* 115 *vignettes*, par M. Émile Bayard. — 1 vol. in-8° de 308 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.

Extrait du *Journal de la jeunesse*.

Histoire *universelle de l'Eglise*, par le docteur Jean Alzog, professeur de l'université de Fribourg en-Brisgau; — *traduite* par M. l'abbé J. Goschler, chanoine honoraire de Carcassonne, docteur ès-lettres, ancien directeur du collége Stanislas, J.-M.-C.-F. Audley, professeur d'histoire, membre de la société des arts de Londres; 4e *édition, revue, annoté et continuée jusqu'à nos jours, d'après la septième édition allemande*, par M. l'abbé Ag. Sabatier, membre de la société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise, auteur de la *Vie des saints du diocèse de Beauvais*, etc. — Tome 1er, in-12, de xv-538 pages, chez V. Sarlit; — prix : 4 fr, et pour les souscripteurs : 3 fr. — L'ouvrage aura 4 volumes.

Voir, sur la 1re édition, nos tomes V, p. 272, VI, p. 271, et VII, p. 319.

Journal (le) *de la jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire illustré, pour les enfants de* 10 *à* 15 *ans*. — Année 1873, — 2 vol. in-4° de 418 pages chacun, nombreuses gravures dans le texte, chez Hachette et Cie, — prix : 20 fr.

Lettres d'*un paysan*, par M. Jean Grange; — *avec préface* par M. Adrien de Riancey. — 1 vol. in-12 de xii-192 pages, chez Haton; — prix : 1 fr. 50 c.

Marguerite (la) *des marguerites*, par le P. Coste, de la congrégation des Eudistes. — 1 vol. in-18 de 114 pages, chez J. Mollie; — prix : 1 fr.

Méditations *courtes et pratiques à l'usage des pensionnaires, et des jeunes personnes qui vivent dans le monde*, par un aumônier de pensionnat. — 1 vol in-12 de xii-440 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 2 fr.

Mois *de saint Joseph*, ou *Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mars*, par M. l'abbé Berlioux, curé de Saint-Bruno de Grenoble; — 2e *édition*. — 1 vol. in-12 de xiv-188 pages, chez Auguste Côte, à Grenoble; — prix : 1 fr.

Pieds (les) *d'argile*, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — 2 vol in-12 de 320 et 236 pages, chez Lecoffre fils et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 4 fr.

Principes (les) *de la sagesse*, par François de Salazar, docteur de l'université d'Alcala et prêtre de la compagnie de Jésus; — *traduit de l'espagnol* par le P. François de Courbeville, de la même compagnie; — 15e *édition, revue et corrigée*. — 1 vol. in-8° de xvi-208 pages, chez C. Poelman, à Gand, chez Charles et Nicolas Benziger frères, à New-York et à Einsiedeln (Suisse), et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 2 fr.

Rigollot (Daniel), ou *le Presbytère, la ferme et le château*, par Mlle Brun; — 8e *édition*. — 1 vol. in-8° de 444 pages, grav., chez Lefort, à Lille et à Paris; — prix : 1 fr.

Rosaire (le saint) *expliqué par Bossuet, ouvrage recueilli et mis en ordre*, par M. l'abbé Jacquemet, curé de St-Ismier; — 3e édition. — 1 vol. in-18 de xl-418 pages, chez Albert Larcher; — prix : 1 fr. 50.

Traditions (les) *nationales. Autrefois et aujourd'hui dans la nation française*, par M. André Barbes. — 1 vol. in-8° de viii-340 pages, chez Mingardon, à Marseille, chez Lecoffre fils et Cie, et chez Douniol et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

Vierge (la) *de mai*, ou *les deux Mères*, par M. Hippolyte Audeval. — 1 vol. in-12 de 332 pages, chez Lecoffre fils et Cie; à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Violoneux (le) *de la Sapinière*, par Mme Colomb; — *ouvrage illustré de* 85 *vignettes*, par M. Adrien Marie. — 1 vol. in-8° de 232 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.

Extrait du *Journal de la jeunesse*.

Zacharie *le maître d'école*, par M. Raoul de Navery. — 1 vol. in-12 de 286 pages chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Le Propriétaire-Gérant

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres nvient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux cteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

4 R. Abbé (le dernier) de cour, étude d'histoire et de mœurs au XVIIIe siècle, par M. Honoré *Bonhomme*, 431.

4. Aigle et colombe, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 178.

4. Allaitement (de l') maternel considéré au point de vue de la mère, de l'enfant et de la société, par M. le docteur *Brochard*, 436.

3. Amélie, ou Dieu fait bien toute chose, par Mme G. d'*Arvor*, 23.

4. 5. Antoine le Grand (saint), par M. Charles *Hello*, 183.

4. Apostolat (l') des classes dirigeantes au XIXe siècle, par le P. *de Varax*, 99.

*. Apparition du Pont-Main. Antécédents, apparition, pèlerinage et faveurs, par Mme J.-M. *de Gaulle*, 185.

4. 5. Architecture (l') du monde des atomes dévoilant la structure des composés chimiques et leur cristallogénie, par M. Marc-Antoine *Gaudin*, 18.

4. Art (de l') de se guérir et de se bien porter, ou de l'Alliance de la médecine et de la religion dans le traitement des maladies et dans le soin de la santé, par M. l'abbé *Crozat*, 22.

B.

C.

D.

E.

F

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Y.

Z.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A.

B.

C.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.